

312

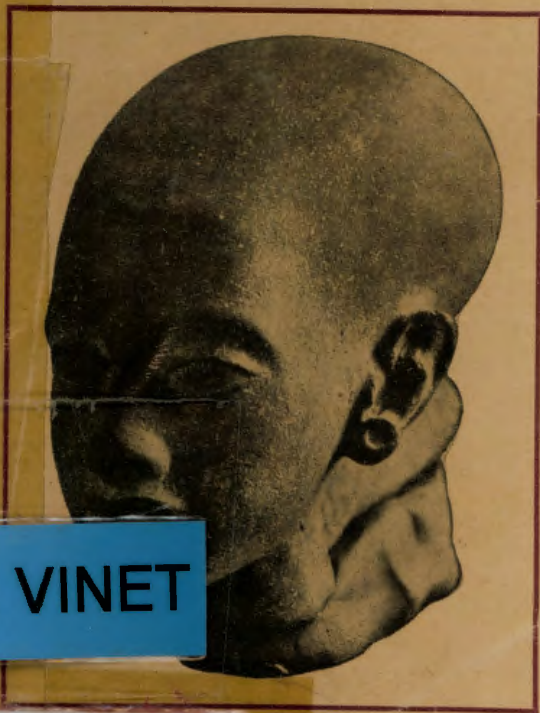
BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

J.D.S. PENDLEBURY

J. D. S. PENDLEBURY

DIRECTEUR DES FOUILLES DE L'EGYPT EXPLORATION SOCIETY
A TELL EL AMARNA

LES FOUILLES
DE
TELL EL AMARNA
ET L'ÉPOQUE AMARNIENNE



ELIE VINET

B U. DE BORDEAUX



OBXN0014877

PAR HENRI WILD

COLLÈGE D'ASSIOUT (ÉGYPTE)

PAYOT, PARIS

20 fr.

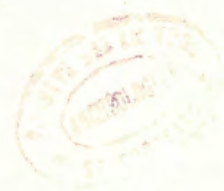
312

PAYOT

PARIS

R 3746

F 3/12



LES FOUILLES DE
TELL EL AMARNA
ET L'ÉPOQUE AMARNIENNE

A LA MÊME LIBRAIRIE

- CHARLES AUTRAN, diplômé de l'École des Hautes-Études. — *Mithra, Zoroastre et la préhistoire aryenne du Christia-*
nisme 25 fr.
- JEAN BABELON, conservateur-adjoint du Cabinet des Médailles. — *Alcibiade*, 450-404 av. J.-C. 18 fr.
- B. BAENTSCH, professeur à l'Université d'Iéna. — *David*,
roi d'Israël 18 fr.
- G. P. BAKER. — *Annibal*, 247-183 av. J.-C. 20 fr.
- ALFRED BERTHOLET, professeur à l'Université de Berlin. —
Histoire de la Civilisation d'Israël 40 fr.
- ANDRÉ BERTHELOT. — *L'Afrique saharienne et soudanaise*.
Ce qu'en ont connu les Anciens 75 fr.
- ALEXANDRE BESSMERTNY. — *L'Atlantide*. Exposé des hypo-
thèses relatives à l'énigme de l'Atlantide 20 fr.
- EDWYN BEVAN, ancien chargé de cours d'histoire et de litté-
rature hellénistiques à l'Université de Londres. — *Histoire*
des Lagides, 323 à 30 av. J.-C. Préface de René Grousset,
conservateur du Musée Cernuschi 36 fr.
- V. GORDON CHILDE, professeur d'archéologie préhistorique à
l'Université d'Edimbourg. — *L'Orient préhistorique*. 32 fr.
- C. CLEMEN, professeur d'histoire des religions comparées à
l'Université de Bonn. — *Les Religions du monde*. 50 fr.
- Dr. G. CONTENAU, conservateur-adjoint au Musée du Louvre.
— *La Civilisation des Hittites et des Mitanniens* 24 fr.
- C. FORMICHI, de l'Académie royale d'Italie, professeur de
langue et de littérature sanscrites à l'Université de Rome. —
La Pensée religieuse de l'Inde avant Bouddha 20 fr.
- SIR JAMES FRAZER, fellow de Trinity College, Cambridge,
membre de l'Institut. — *Mythes sur l'origine du feu* 30 fr.
- GUSTAVE JEQUIER, professeur d'égyptologie à l'Université de
Neuchâtel, ancien attaché à l'Institut français d'archéologie
orientale du Caire. — *Histoire de la Civilisation égyptienne*,
des origines à la conquête d'Alexandre 25 fr.
- G. R. TABOIS. — *Le Pharaon Tout Ank Amon*. Préface de
M. Théodore Reinach, membre de l'Institut 25 fr.
- *Nabuchodonosor et le Triomphe de Babylone*. Préface de
M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française 30 fr.
- *Salomon*. Préface de N. Politis, membre de l'Institut 25 fr.
- Ouvrages couronnés par l'Académie française
- ARTHUR WEIGALL, ancien inspecteur général des antiquités du
Gouvernement égyptien. — *Cléopâtre, sa vie et son temps*. 30 fr.
- *Néron* 30 fr.
- *Sappho de Lesbos, sa vie et son époque* 25 fr.
- *Marc-Antoine, sa vie et son temps* 36 fr.
- *Alexandre* 30 fr.
- *Survivances païennes dans le monde chrétien* 20 fr.
- *Histoire de l'Égypte ancienne* 24 fr.
- *Le Pharaon Akhenaton et son époque* 24 fr.
- OSCAR DE WERTHEIMER. — *Cléopâtre, reine des Rois* 20 fr.
- ULRICH WILCKEN, professeur à l'Université de Berlin. —
Alexandre le Grand 25 fr.
- TH. ZIELINSKI, professeur à l'Université de Varsovie. —
Histoire de la Civilisation antique 36 fr.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

J. D. S. PENDLEBURY

Directeur des fouilles de l'*Egypt Exploration Society*
à Tell et Amarna

LES FOUILLES DE TELL EL AMARNA ET L'ÉPOQUE AMARNIENNE

TRADUCTION PAR HENRI WILD
ANCIEN PROFESSEUR AU COLLÈGE D'ASSIOUT (ÉGYPTE)

Avec 7 croquis et 21 gravures hors texte



PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1936

Tous droits réservés

« Vive l'Horus, taureau puissant, aimé d'Aton ; les deux Maîtresses « Grand de souveraineté dans Akhet-aton » ; l'Horus d'or « Exaltant le nom d'Aton » ; le roi de Haute et de Basse Egypte, vivant dans la vérité, seigneur des deux pays, Nefer-kheperou-rê Ouâ-en-rê (Belles-sont-les-formes-de-Rê, L'unique-de-Rê) ; le fils de Rê, vivant dans la vérité, seigneur des Diadèmes, Akh-en-aton (Il-est-profitable-à-Aton) ; grand quant à la durée de ses jours, procurant la vie pour toujours et à jamais.

« La princesse héréditaire, grande de faveur, maîtresse de bonheur, resplendissant de [ses] deux plumes, réjouissant de sa voix ceux qui l'entendent, charmant le cœur du roi chez lui, satisfaite de tout ce que l'on dit, la grande et bien-aimée épouse du roi, dame des deux pays, Nefer-neferou-aton Nefert-iti (Belles-sont-les-beautés-d'Aton, Une-belle-femme-vient), vivante à jamais.

« Aussi vrai que mon père l'Aton est vivant, je veux faire Akhet-aton pour l'Aton, mon père, en cet endroit. Je ne veux pas lui faire Akhet-aton au sud, ni au nord, ni à l'ouest, ni à l'est. Akhet-aton s'étend de la stèle sud jusqu'à la stèle nord, mesurée d'une stèle à l'autre sur la montagne orientale, de même de la stèle sud-ouest jusqu'à la stèle nord-ouest sur la montagne occidentale d'Akhet-aton. L'espace qui s'étend entre ces quatre stèles est proprement Akhet-aton elle-même : il appartient à Aton, le père ; montagnes, déserts, prairies, îles, sol supérieur et sol inférieur, terrain, eau, villages, hommes, bêtes et tout ce que l'Aton, mon père, amènera à l'existence, éternellement et à jamais. Je ne briserai jamais ce serment que j'ai fait à l'Aton, mon père, à toujours. »

Fragment d'inscription des stèles-limites.

Premier tirage novembre 1936.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

PRÉFACE DE L'ÉDITION FRANÇAISE

Depuis l'apparition de l'édition anglaise du présent ouvrage, le résultat le plus important acquis au cours des fouilles de Tell el Amarna est la récupération du plan du grand palais officiel ; nous espérons achever ce travail au cours de la saison prochaine. Quelques points restent à résoudre, mais la besogne est assez avancée pour que cet édifice nous apparaisse comme l'un des plus imposants de toute l'architecture civile des temps anciens. Une série de colonnades gigantesques, dont les proportions atteignaient presque celles de la colonnade du temple de Louxor, s'étendait de la grande salle jusqu'à l'extrémité méridionale du palais. Quant à la grande salle, elle se dressait en face d'un vaste champ de parade entouré de colossales statues du roi et de la reine. Des investigations complémentaires nous ont montré que le pont qui reliait le palais à la résidence privée du roi n'est qu'une partie d'une voie d'accès qui commençait à la rivière, traversait une série de cours entourées de colonnades et coupait l'axe principal nord-sud du palais, dont le plan se trouve être tout à fait symétrique. L'examen de la grande salle située à l'extrémité sud du palais nous a fourni la preuve que les piliers carrés en briques servaient à supporter un toit. La salle elle-même est une addition ultérieure ; la présence du nom de Smenkh-ka-rê scellé sur certaines briques laisse à penser que c'était là la salle du couronnement élevée pour la cérémonie de son association au trône.

Du point de vue historique, la découverte la plus importante fut celle d'un fragment de statue en calcaire fin repré-

sentant un membre de la famille royale ; il n'en subsiste que les bras et les mains, tenant une table d'offrandes. Celle-ci porte les noms d'Aménophis III et d'Akh-en-aton, ainsi que le nom de l'Aton sous sa forme tardive. C'est là un document de plus témoignant en faveur d'une longue co-régence de ces deux souverains.

Un examen minutieux des objets provenant du tombeau de Tout-ânkh-amon a révélé qu'une grande quantité d'entre eux portent nettement des traces du cartouche effacé de Smenkh-ka-rê sous celui de Tout-ânkh-amon.

Nous espérons que les copies des scènes de la tombe royale, exécutées par Messrs Lavers et Fairman en 1935, pourront être publiées prochainement. Leurs études ont démontré que la tombe était destinée à la reine et non au roi, dont la sépulture demeure, par conséquent, inconnue.

Cambridge, août 1936.

J. D. S. PENDLEBURY.

PRÉFACE DE L'ÉDITION ANGLAISE

Ecrire sur Tell el Amarna est, à chaque fois, un plaisir nouveau. L'étude de faits anciens réserve toujours quelque point de vue insoupçonné et autorise quelque conclusion surprenante. Nous avons essayé, dans les pages qui suivent, de donner une idée tout d'abord de l'histoire, ensuite des restes actuels de bâtiments publics ou privés, et finalement de l'art et de la religion d'une époque qui accuse une rupture saisissante avec les traditions immémoriales de l'Égypte. Nous aurons le sentiment d'avoir atteint notre but si nous pouvons persuader quelqu'un de pousser plus avant l'étude de cette période et de cette cité et si ce livre l'aide à mieux comprendre, lorsqu'il parcourt les musées, les œuvres d'art qui y sont exposées, ou s'il lui est de quelque utilité lorsqu'il visitera ce lieu grandiose et tragique.

Nous avons été grandement secondé par Mr. H. W. Fairman, qui a fait une traduction nouvelle des hymnes cités dans le chapitre traitant de la religion ; nous avons fait notre profit, également, de ses suggestions et de ses critiques. Notre père nous a aidé en nous exposant le point de vue et les restrictions du profane en la matière, ce qu'il est facile d'oublier lorsqu'on écrit sur un sujet que l'on possède à fond au point de vue technique. Mr. R. S. Lavers a eu l'amabilité de dessiner plusieurs plans et nous devons à l'« Egypt Exploration Society » l'autorisation de reproduire plans et photographies.

Nous voudrions dire aussi tout ce que nous devons, à la suite d'entretiens particuliers, à Mr. R. Engelbach, du Musée du Caire, au Dr. H. Frankfort, Directeur de l'expédition en

Irak du « Chicago University Oriental Institute », notre maître et prédécesseur à El Amarna, et à Mr. S. R. K. Glanville, de l'« University College » de Londres.

Dans bien des cas, nous ne pouvons nous rappeler lequel de nous a proposé un moyen d'approche ou apporté un nouveau facteur au cours de la discussion de questions en suspens. Nous les remercions tous de leur aide et de leurs avis et nous nous excusons auprès d'eux s'il nous est arrivé d'omettre de leur attribuer l'origine de leurs suggestions.

Tell el Amarna ne figure pas, en général, dans l'itinéraire d'un visiteur de l'Egypte. La chose est due en partie à la réputation de méchanceté dont ne jouit pas à tort la population indigène, encore qu'elle soit grandement imputable aux touristes modernes qui jettent inconsidérément des *bakshish*. Cependant l'accès difficile est la principale raison de cette abstention et, depuis que le pavement peint n'est plus en place, seuls les plus zélés et les plus vaillants sont prêts à affronter les fatigues du voyage aux tombes éloignées, dont une erreur commune veut qu'elles soient les seuls monuments dignes d'être visités. Mais ceux qui sont disposés à passer une longue journée à El Amarna trouveront leur récompense, non pas seulement à la vue des restes de l'une des plus grandes capitales royales de l'antiquité, mais aussi dans l'admiration du paysage qui, par la couleur, a peu d'équivalents dans toute l'Egypte.

L'arrivée par le chemin de fer présente cet inconvénient que les deux stations, Deir Mowâs et Mellawi, sont situées sur la rive opposée, à une certaine distance du fleuve. Si vous descendez à Mellawi, vous devez avoir commandé à l'avance un bateau (à Deir Mowâs, il existe un bac public dont l'horaire est d'une régularité douteuse) et, de toute manière, avoir pris des dispositions pour que des âniers vous attendent sur l'autre rive avec leurs montures, lorsque vous aurez traversé le Nil. Une arrivée non annoncée signifie l'absence de tout moyen de transport aux prix ordinaires de 5 piastres par âne

et de 3 piastres par ânier et par gardien, lesquels gardiens sont censés détenir les clés des tombeaux.

Voici le programme d'une journée pleine que nous proposons à des visiteurs vaillants : Faites la route en voiture de Mellawi à Esba Gelal Basha en face de l'éperon rocheux nord (environ 25 piastres). Prenez ensuite un bateau que vous aurez fait réserver (20 piastres pour toute la journée) et qui vous transportera jusqu'à la ville septentrionale (p. 71) où les ânes d'Et Till que vous avez commandés vous attendent. De là, visitez les tombes du nord, en particulier celle de Houia (N° 1, p. 74), Meri-rê (N° 4, p. 76) et Pa-nehesy (N° 6, p. 76). Cela vous prendra une bonne heure. De là, trottez en longeant les falaises pendant environ vingt minutes jusqu'à la grande stèle (U, p. 64). Un visiteur débordant de zèle pourrait d'ici atteindre la tombe royale (p. 87), qui se trouve à une bonne heure en remontant une vallée déserte qu'ouvre sur la gauche, derrière la stèle, et où le spectacle est grandiose. Le gardien doit être averti à l'avance. Les autres, toutefois, ont meilleur temps de donner de l'éperon à leur monture dans la direction du village des ouvriers (p. 84) et des chapelles funéraires (p. 85), qui se trouvent à une demi-heure ou quelque peu davantage de la stèle. De là, ils iront au groupe méridional de tombes, dont les plus imposantes sont celles de Mâhou (N° 9, p. 78) et d'Aï (N° 25, p. 81) ; elles sont à environ un quart d'heure des chapelles funéraires. Tournez ensuite du côté du village de Hagg Kandil, près de la rivière, et visitez la maison du vizir Nakht (p. 68), à environ 25 minutes des tombes sud. De là, deux routes s'offrent à vous : l'une, la Route Royale, sert de route carrossable aujourd'hui et mène au domaine royal (p. 110) ; l'autre, la Rue du Grand Prêtre, un peu plus loin à l'est, qui conduit à travers le quartier des sculpteurs (p. 69) et aboutit entre l'extrémité orientale du domaine royal et le bureau des archives (p. 67). Au nord de celui-ci s'étend le grand temple (p. 96), actuellement en partie envahi. Vous passez de là au village moderne d'Et Till et vous pénétrez dans le faubourg nord (p. 70),

près de l'extrémité nord duquel se trouve, à droite de la route et dans un angle, la maison-type décrite ci-après (p. 127). Un peu au delà, vous trouvez le palais septentrional (p. 124); environ 800 mètres plus loin s'étend la ville nord. Le trajet à pied de la maison de Nakht jusqu'ici, sans compter les arrêts, est d'environ une heure et quart.

Si vous décidez de prendre le bac à Deir Mowâs, vous aborderez à Hagg Kandil; vous verrez alors la maison de Nakht pour commencer et ferez le circuit dans la direction inverse.

Pour jouir pleinement de la visite des tombeaux, vous emporterez un Baedeker, dont l'exposé ne peut être amélioré. Mais pour le reste, nous espérons que ce livre pourra être de quelque utilité. Les tombes mises à part, l'état des ruines qui subsistent peuvent décevoir des visiteurs habitués aux splendides ouvrages de maçonnerie de Karnak. La brique crue n'est pas un matériau très romantique! Mais sitôt que vous avez renoncé à l'idée de rencontrer des splendeurs sur votre chemin, vous trouvez un plaisir tout aussi grand à explorer ces restes rustiques.

J. D. S. P.

TELL EL AMARNA

INTRODUCTION

Depuis plus de quarante ans, les campagnes de fouilles se succèdent à Tell el Amarna et le site n'a rien perdu de son attrait et de son intérêt. Doit-on en chercher la cause uniquement dans le fait que le fameux buste de Nefert-it a été trouvé là et que c'est là également que Tout-ânkh-amon a commencé de régner? Il doit y avoir, pensons-nous, un pouvoir fascinateur dans l'idée qu'une ville royale, construite sur l'ordre capricieux d'un pharaon dans un endroit demeuré jusque là désert, ait été fondée, habitée et évacuée dans l'espace d'une demi-génération, et abandonnée à la solitude jusqu'à nos jours. Elle fut, durant sa courte existence, la capitale du plus grand empire du monde. Elle fut le théâtre d'une tentative fantastique d'instauration d'une religion monothéiste alors que l'empire courait à sa ruine. Toutes les affaires du royaume y furent traitées. Dans ses rues se coudoyaient toutes les nations du monde connu, des Minoens, des Mycéniens, des Chypriotes, des Babyloniens, des Hittites, des Juifs et bien d'autres races encore, tandis qu'à l'arrière-plan la vie ancestrale de l'Égypte continuait comme à l'ordinaire.

N'est-ce pas peut-être parce que nous creusons une

tranchée dans la vie même d'une nation tout entière à l'une des époques les plus dramatiques de l'histoire que Tell el Amarna exerce un tel attrait ?

A coup sûr, le caractère extraordinaire d'Akh-en-aton lui-même y est pour quelque chose. Il n'est pas, ainsi qu'on a voulu le proclamer, la première personne individuelle de l'histoire (« the first individual in history »). En fait, nous en savons moins sur son compte que sur bien de ses prédécesseurs. Mais il fut le premier homme que nous connaissions à se révolter contre un ordre de choses établi, le premier homme aux idées personnelles et contraires à toute tradition qui fût à même de les mettre en pratique.

Mais certainement l'un des points les plus attachants de notre travail réside dans le fait que nous retrouvons la vie privée de toute la population, esclaves et nobles, ouvriers et officiels, et de la famille royale elle-même. Si forte, si directe est l'atmosphère ressentie que nous avons l'impression de connaître vraiment en tant qu'individus les gens dont nous dégageons les habitations. Le plan de chacune des maisons accuse de petites différences tant en ce qui concerne le goût que la profession de son propriétaire. Nous voyons comment Hatiay, intendant des travaux de Pharaon, tira avantage de sa situation de chef des ouvriers et du matériel pour équiper sa maison comme le roi lui-même n'aurait pu se permettre de le faire. Nous pouvons constater comment, après un accroissement de sa fortune, il construisit un nouveau porche

et boucha l'ancienne entrée de manière que les visiteurs fussent obligés de faire un détour pour admirer sa belle chapelle et son jardin. Nous pouvons constater que les jouets des enfants avaient quelquefois un caractère politique tout moderne : de petites figurines sculptées de singes représentent, en une scandaleuse caricature, la famille royale. Il existe un essai de sculpteur montrant le roi avant qu'il se fût rasé et la barbe en broussailles. Nous voyons encore le butin d'un voleur qui avait sans doute cambriolé quelque trésor de l'Etat : il avait déjà fondu en grossiers lingots tout l'or qu'il avait dérobé en se servant d'un moule creusé de son doigt dans le sable ; il avait déjà écrasé les coupes et les anneaux d'argent pour les faire passer au creuset. Déjà, il avait débité tant soit peu ses lingots pour ses besoins immédiats ; quant au reste, il l'avait mis dans une simple jarre de terre avec une assiette en guise de couvercle et une petite divinité hittite coiffée d'un bonnet d'or en guise de mascotte. Notre rusé plaça ensuite la jarre très en vue et négligemment dans l'angle d'une petite cour qu'il partageait avec ses voisins. La présence du récipient en cet endroit était si peu insolite que nos ouvriers, lorsque nous la découvrimmes, estimèrent tout d'abord qu'il ne valait pas la peine de la vider.

C'est cette impression que l'on éprouve de vivre vraiment parmi ce peuple dont nous nous efforçons de découvrir l'existence et les coutumes qui confère à Tell el Amarna sa grande force d'attraction.

Avant d'approcher l'emplacement même où se dressait la capitale, il est nécessaire d'en esquisser l'arrière-plan historique. Cela nous fera retourner bien des siècles en arrière, car les événements qui amenèrent la fondation de la ville sont liés à l'histoire de l'empire égyptien tout entier. Le premier chapitre sera consacré à l'histoire exclusivement. L'histoire intérieure de la période amarnienne est extrêmement obscure ; aussi, pour éviter toute confusion, avons-nous préféré nous limiter à un exposé substantiel des faits plutôt que d'avancer une foule d'arguments. Cet exposé doit être, en l'absence de documents péremptoirs, avant tout théorique. Mais il nous semble s'adapter aux faits tels que nous les connaissons à ce jour. Basé principalement sur les résultats des fouilles, où même un chaton de bague peut devenir une pièce à conviction de première importance, il peut être facilement modifié ou nettement réfuté par des découvertes futures ; mais, au point où nous en sommes, il paraît acceptable.

Tell el Amarna n'est qu'un nom artificiel ; il s'applique à toute la région occupée un jour par la ville d'Akhetaton : « L'horizon du disque ». La tribu de Bédouins nommés Beni Amrân s'est fixée dans ce district vers le commencement du XVIII^e siècle de notre ère. Ils ont appelé l'un de leurs villages Et Till, ou plus explicitement Et Till el Amarna (pluriel d'Amrân). Certains visiteurs, parmi les premiers, prétendirent que Till correspondait à « tell », monticule, et l'erreur s'est perpétuée. C'est un

nom peu satisfaisant, car l'endroit ne ressemble nullement aux *tells* d'Egypte, de Syrie ou de Mésopotamie, qui sont le résultat de la longue occupation d'un espace assez restreint s'élevant à mesure que s'accumulent les ruines de constructions anciennes pour faire place à des constructions nouvelles. Cependant, le nom de Tell el Amarna a prévalu et a même reçu une consécration officielle puisqu'il figure sur une station ferroviaire située sur la rive opposée. Ses formes abrégées d'El Amarna et d'Amarna sont aussi d'un usage courant, mais Amarnah et Amarnah sont des solécismes, étant donné que nous avons affaire à un pluriel.

Parmi les voyageurs modernes, Wilkinson a été le premier à s'intéresser au site. Il le visita en 1824, vit quelques-unes des tombes du groupe nord et identifia la ville à l'Alabastron des anciens. Quelque temps après, différents artistes et savants, parmi lesquels Hay, Nestor L'Hôte et Lepsius, copièrent certaines scènes des tombes nord, tandis que l'expédition prussienne de 1845 faisait de très remarquables gravures pour les « Denkmäler » de Lepsius. Entre 1883 et 1893, Maspero et d'autres membres de la mission française déblayèrent les deux groupes de tombes des débris qui les obstruaient. Mais on prêta assez peu d'attention au site jusqu'au moment — c'était en 1887 — où une paysanne mit au jour, en creusant le sol pour en extraire du *sebak* (engrais de briques désagrégées), les fameuses « Lettres d'El Amarna ». Celles-ci sont des tablettes d'argile cuite por-

tant des inscriptions en signes cunéiformes et elles furent identifiées comme étant la correspondance officielle de l'époque. Confiées à des spécialistes au Caire et à Paris, qui n'hésitèrent pas à les taxer de faux, elles furent ensuite colportées dans un sac d'un bout de l'Égypte à l'autre, ce qui en abîma irrémédiablement près de la moitié. Il arriva cependant que leur importance fut reconnue et on les casa honorablement au Caire, à Londres, à Paris et à Berlin. Mais il est navrant de songer à la perte subie, car les fragments qui nous en restent constituent la seule preuve que nous possédions de la chute de l'empire égyptien, et la vivacité de leurs descriptions en fait les documents les plus vivants qui nous soient parvenus de l'antiquité. Elles ont été publiées intégralement par Winckler et Knudtzon.

A la suite de la découverte de leur valeur, des fouilles eurent lieu sous la direction de Bouriant, Barsanti, Grébaut et d'autres. Les résultats, intéressants à coup sûr, de ces campagnes n'ont jamais été publiés, bien qu'une description sommaire du non moins sommaire déblaiement du tombeau royal ait paru dans l'ouvrage intitulé « Monuments du culte d'Atonou », tome 1^{er}. Toutefois, au cours d'une brève saison de fouilles remontant aux années 1891-92, Petrie dégagea partiellement quelques bâtiments officiels situés au centre de la ville ainsi qu'un certain nombre de maisons sises plus au sud, et il en dresse le plan. Ces travaux sont consignés dans « Tell el-

Amarna », l'un des ouvrages les plus utiles écrits sur le sujet.

De 1902 à 1905, N. de Garis Davies entreprit et mena à bien, au nom de l'« Egypt Exploration Fund », la tâche gigantesque de copier les scènes et les inscriptions des tombeaux et des stèles-limites. Cette publication définitive parut sous le titre de « The Rock Tombs of El-Amarna », en six volumes. Puis, en 1907 la « Deutsche Orient-Gesellschaft » obtint une concession et entreprit l'exécution d'un projet de dégagement systématique de tout l'emplacement. Pendant plusieurs années, le travail se limita à la surveillance des lieux et à de petites fouilles préparatoires, dont un compte rendu a été fait par Timme dans « Tell el-Amarna vor der deutschen Ausgrabung », paru en 1917. En 1911 cependant, les Allemands commencèrent le travail à l'extrémité sud et avancèrent progressivement vers le nord le long de la Rue du Grand Prêtre. Bon nombre des découvertes architecturales effectuées ont été publiées par Ricke dans « Der Grundriss des Amarna-Wohnhauses » (1932), mais pour la description des fouilles et des objets mis au jour, nous devons encore nous contenter des rapports préliminaires parus dans les « Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft », nos 34, 46, 50, 52, 55 et 57; mentionnons encore la somptueuse présentation du buste de Nefertiti par Borchardt: « Porträts der Königin Nofret-ete ».

Avec la guerre, la concession accordée aux Allemands prit fin et, en 1921, l'« Egypt Exploration Society » re-

prit l'entreprise et ne l'abandonna pas depuis lors. L'expédition fut dirigée en 1921 par feu le professeur T. E. Peet et durant l'hiver 1921-22 par le Dr. C. L. Woolley. On continua l'œuvre des Allemands et l'on dégagera une bonne partie de la ville méridionale, de même que Marouaton, résidence de plaisance sise au sud de la ville, la plus grande partie du village, enclos d'un mur, des ouvriers de la nécropole, les chapelles funéraires qui le dominant ainsi que le temple plus récent situé sur le bord du fleuve, dans le village de Hagg Kandil ; tous ces travaux furent publiés sous une forme préliminaire dans le « *Journal of Egyptian Archaeology* », tomes VII et VIII, et de façon définitive dans le mémoire intitulé « *City of Akhenaten* », 1^{re} partie. En 1924-25, feu Mr. F. G. Newton et feu le professeur F. Ll. Griffith furent à la tête de l'entreprise. Ils continuèrent à dégager la ville du sud et commencèrent les travaux au palais septentrional près d'Et Till. Leurs rapports se trouvent consignés au J. E. A. précité, aux tomes XII et XVII. La campagne de fouilles de 1924-25 devait être menée sous la seule direction de Mr. Newton, mais, après sa mort tragique survenue à Assiout, c'est le professeur Whittemore qui fut chargé de terminer la saison. On acheva de dégager le palais nord ainsi qu'un bâtiment complexe à l'extrémité septentrionale de la ville ; les rapports sont consignés au tome XII du J. E. A., cependant qu'un ouvrage magnifique paraissait à la mémoire de Mr. Newton, intitulé « *The Mural Paintings of El-Amarnah* », dans le-

quel sont décrites et reproduites les charmantes fresques du palais nord. En 1926-27, le Dr. H. Frankfort accomplit des travaux préliminaires dans le grand temple, dégagera la salle du tribut étranger et la résidence officielle de Pa-nehesy et commença le déblaiement du faubourg septentrional, qui s'étend juste au nord du grand temple. Ce quartier devait l'occuper de nouveau au printemps 1929. Des rapports préliminaires parurent dans le J. E. A., tomes XIII et XV. En 1930-31, l'auteur prit en main la direction des fouilles, qui ne subirent aucune interruption depuis lors. Les travaux du faubourg nord furent achevés et publiés, en même temps que ceux accomplis aux autels du désert, dans le mémoire « *City of Akhenaten* », 2^e partie. Certaines maisons, une entrée monumentale et un palais ont été dégagés dans la ville septentrionale ; les travaux se poursuivent également dans les quartiers officiels, où le grand temple et d'autres bâtiments ont été définitivement mis au jour. Les tomes XVII, XVIII, XIX et XX du J. E. A. contiennent des rapports préliminaires et le mémoire « *City of Akhenaten* », 3^e partie, va paraître incessamment. Ajoutons que le « *Service des Antiquités de l'Égypte* » a donné, en 1931-32, des fonds pour la réexcavation, en son nom personnel, du tombeau royal, et qu'une notice a paru à ce sujet dans les « *Annales du Service* », tome XXXI. Dans le même numéro se trouve l'important article de R. Engelbach concernant le corps tenu jusqu'ici pour celui d'Akh-en-aton.

De nombreuses études ont été écrites à ce jour sur l'époque amarnienne. Les mieux connues en anglais sont « The Amarna Age », par James Baikie, utile du fait qu'elle tient compte des civilisations voisines, et « The Life and Times of Akhenaton », par A. Weigall, déparée jusqu'à un certain point par un excès de sentimentalité. Des chapitres lui sont consacrés dans la « Cambridge Ancient History », dans la « History of Egypt » de J. Breasted et dans « Ancient History of the Near East » de H. R. Hall.

Eduard Meyer a un excellent chapitre sur El Amarna dans sa « Geschichte des Altertums » ; le petit livre de H. Schäfer, « Amarna in Religion und Kunst » est bon ; le chapitre du Dr. Frankfort dans « The Mural Paintings of El Amarnah » donne de beaucoup l'idée la plus claire sur l'origine et la portée de l'art amarnien ; les articles du professeur P. E. Newberry et de S. R. K. Glanville dans le « Journal of Egyptian Archaeology » ont jeté à flots la lumière sur cette période, tandis que les chapitres de ce dernier dans le livre de Mrs. Brunton « The Great Ones of Ancient Egypt » offrent l'étude la plus satisfaisante publiée à ce jour sur les relations de famille.

Voilà pour ce qui concerne la littérature traitant du sujet.

Comme nous nous occupons d'un emplacement qui n'est pas encore complètement fouillé, il n'est pas hors de propos de donner quelques détails sur la manière dont ces fouilles sont menées. Le personnel anglais compte six ou sept membres. En plus du directeur, il y a l'archi-

tecte, l'épigraphiste et généralement trois autres collaborateurs qui n'ont pas d'attributions spéciales, mais doivent être capables de s'atteler à toute besogne jugée nécessaire. L'un de ceux-ci remplit le rôle de secrétaire. Mais, en principe, chacun doit être à même de faire un peu de tout : si, par exemple, l'architecte tombe malade, la surveillance des travaux ne souffre pas de carence, ou, si c'est l'épigraphiste, les inscriptions peuvent être classées pour lui, même s'il n'en est pas fait usage en fin de compte. Le nombre des ouvriers indigènes varie selon le genre des travaux en cours. Nous avons en général quinze fouilleurs professionnels très expérimentés, venant de Kouft (Koptos près de Louxor). Parmi eux se recrutent les chefs d'équipes. Les autres ouvriers sont de l'endroit et leur nombre peut atteindre la centaine. Chaque fouilleur proprement dit a deux ou quelquefois trois enfants à sa disposition pour transporter le sable qu'il a enlevé. Quand on dégage des maisons, les ouvriers sont divisés par équipes chacun sous la direction de son « Koufti reis » ou contremaître, tandis que le *bashreis* ou contre-maître en chef jette un regard bienveillant sur tous. Aucun travail n'est autorisé sans la présence d'un ou plusieurs membres du personnel anglais. L'habileté de certains ouvriers tient du prodige. Les *touriehs*, hoes au grand coute, sont maniées avec la plus grande délicatesse : dans certains cas, une fine couche de poussière de briques est apparue sur le sable vierge à un endroit où il ne restait plus de briques. Pour tout travail très

délicat, on se sert d'un couteau ou de ses doigts, et c'est en général un des membres anglais de l'expédition, chargé de la surveillance, qui s'en occupe spécialement.

L'emplacement de la ville s'étend sur un espace considérable, long de plus de huit kilomètres et large de 800 à 1.500 mètres. A un endroit où les maisons sont rapprochées, comme c'est ici le cas, il est indispensable d'avoir une méthode pour pouvoir s'y repérer. Étant donné que nous connaissons le nom du propriétaire d'une maison de particulier dans un très petit nombre de cas seulement, nous sommes obligés d'admettre un système de numérotation. Mais El Amarna est si grand que tout système de numérotation à compter de 1 resterait confus. C'est la raison pour laquelle les Allemands divisèrent l'emplacement à fouiller en carrés de deux cents mètres de côté, les lettres marchant consécutivement de l'ouest à l'est et les nombres du nord au sud. Ainsi le carré A.1 se trouve à l'angle nord-ouest, tandis que T.40 est quelque part dans le centre et Z.60 près de l'angle sud-est. Chaque maison située dans l'un de ces carrés est numérotée au moment où elle est dégagée. On peut affirmer en un clin d'œil que la maison T.34.1 est parmi celles du faubourg nord et qu'elle est située dans l'*ouadi* ou lit du torrent ; il suffit d'un instant de recherches pour l'identifier. De la même manière, Q.42.21 est le bureau des archives, N.49.1 la maison du vizir Nakht, et ainsi de suite.

Chaque fois que des fouilles sont faites dans une maison, les objets qui y sont découverts sont consignés sur

des fiches portant le numéro de la maison. Mais il se trouve que la plus grande masse du butin consiste en perles, en anneaux de faïence, en amulettes et en pendants fabriqués dans des moules ; ils se répètent si souvent que ce serait perdre son temps que de les enregistrer séparément. Ils sont néanmoins d'une importance capitale, étant donné que sur beaucoup sont inscrits des noms royaux. Or, Petrie a trouvé un atelier de céramique et il y a recueilli une bonne partie des moules dans lesquels ces petits objets étaient fabriqués. Il a fait un dessin fidèle de chaque type et ces types ont été reclassés et numérotés à nouveau, si bien qu'il suffit maintenant, pour cataloguer une collection d'amulettes trouvées dans une maison, de noter par exemple : « Tant du type IV.A.6, tant du type I.C.5. », etc. Les vases en terre cuite sont également classés par types, car il existe peu de variantes dans une classe bien définie.

Tout ce travail est grandement facilité par l'absence de stratification du terrain. El Amarna a été habité si peu de temps que, si l'on tient compte de quelques changements contemporains, il n'existe pas de différence de niveau entre la situation des objets fabriqués au moment de la fondation de la ville et la situation de ceux qui le furent au moment de son abandon. Toutes les tentatives faites pour prouver une occupation antérieure ou ultérieure ont échoué. De nombreuses fosses à décombres de plus de trois mètres de profondeur ont été creusées avec soin par couches d'un demi-mètre pour vérifier

s'il existait des différences entre les poteries du fond et celles du niveau supérieur ; ce fut sans résultat. Tous les objets dont la fabrication s'avère comme antérieure à l'occupation de l'emplacement de la ville ont certainement été apportés là comme biens familiaux lorsque les habitants s'établirent à El Amarna ; quant aux objets de date postérieure à l'abandon de la ville, un ou deux exemplaires seulement ont été recueillis et ils l'ont été dans des circonstances qui prouvent assez que quelque voyageur les a laissés tomber à moins que ce soit une équipe d'ouvriers chargés d'emporter des pierres de la ville désertée. Ainsi, la question des niveaux n'entre pas en ligne de compte pour nous, excepté lorsque des circonstances particulières en montrent l'évidence, comme lorsque nous avons affaire à un plafond effondré où à un sol de maison haussé par le propriétaire.

Jusqu'en 1926, le plan de campagne était de fouiller une étroite bande le long des routes principales. Toutefois, le Dr. Frankfort appliqua une méthode plus rationnelle en dégagant les maisons par groupes et en mettant ainsi au jour de véritables pâtés de maisons situés entre deux rues, de manière que l'on pût constater comment chaque maison était reliée à ses voisines. Cette méthode fut appliquée pour commencer dans le faubourg septentrional et le résultat obtenu fut si probant qu'on continuera certainement à l'appliquer par la suite.

Jusqu'ici, près de la moitié de la ville a été dégagée. Il est hasardeux toutefois de faire trop de déductions d'ordre

historique avant que la ville tout entière soit déblayée. Tout dépend de la proportion d'objets portant le nom d'un roi ou celui d'un autre. Supposons, par exemple, que dans les premières pièces d'une maison ou dans les premières maisons d'un bloc d'habitations, l'on trouve dix scarabées ou bagues portant le nom d'Akh-en-aton et vingt portant les noms de ses successeurs. « Ah ! disons-nous, il semble bien que cette maison ou ce bloc d'habitations aient été construits très tard sous le règne d'Akh-en-aton, puisque les noms de Smenkh-ka-rê et de Tout-ânkh-amon dépassent en nombre le sien dans une proportion de deux à un. » Mais lorsque la maison ou le pâté de maisons sont complètement dégagés, il se peut que nous trouvions une proportion exactement inverse et que notre première déduction doive être rejetée. C'est là une des raisons pour lesquelles les fouilles entreprises dans cet endroit devraient être menées jusqu'au bout. En plus de cela, c'est la seule capitale pharaonique qui n'ait pas connu de bouleversement jusqu'à ce jour. La période sur laquelle sa durée s'étend est à la fois dramatique et obscure et ce n'est que par la poursuite de l'œuvre entreprise que peuvent surgir des faits nouveaux. Il est impossible de prévoir dans quelles parties de la ville quelque document historique important sera mis au jour. Une simple mesure peut contenir un objet qui a pu servir d'escabeau ou de moulin à bras à son occupant et qui porte une inscription susceptible de révolutionner toute l'histoire. De plus, le fait d'obtenir une concession de

fouilles sur un terrain implique une responsabilité bien définie. Ceux qui commencent une fouille et l'abandonnent sont capables d'en entreprendre un jour une autre ailleurs, mais ils ont honteusement manqué à leur devoir la première fois. Que dirait-on d'un savant qui aurait renoncé à poursuivre la publication d'un papyrus parce qu'il imaginerait en connaître la fin ?

Grâce à la générosité du Musée de Brooklyn, dirigé par ce grand ami d'El Amarna qu'est le professeur Capart, de Bruxelles, et grâce à la munificence de Mrs. Hubbard, de New-York, il y a de grandes chances pour que nous puissions mener notre travail à son terme. Et ce ne sont pas seulement les fouilles à El Amarna qui comptent, mais aussi la publication de leurs résultats. Une fouille non publiée est un affreux gaspillage de temps et d'argent, le plus grand crime qu'un archéologue puisse commettre, car, une fois qu'un endroit a été exploré, il est trop tard pour l'explorer à nouveau. Il serait préférable de laisser au commerce des antiquités une entière liberté, de permettre aux indigènes de creuser où ils jugent bon de le faire et de racheter ensuite le butin, plutôt que de tolérer qu'une expédition ne rende pas régulièrement compte du résultat de ses travaux.

L'achèvement de l'œuvre entreprise à Tell el Amarna sera une tâche de longue haleine ; mais qu'elle incombe à nous ou à une autre société, ce sera toujours pour ceux qui auront eu la bonne fortune d'y participer un souvenir magnifique.

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE

Vers l'an 1411 avant Jésus-Christ, Aménophis III monta sur le trône d'Égypte. Son empire était le plus vaste que le monde eût connu. Les armées de ses prédécesseurs avaient atteint les eaux du lointain Euphrate, tandis qu'au sud les Nubiens de la sixième cataracte reconnaissaient sa suprématie. L'esprit impérialiste qui inspira ces vastes conquêtes était un esprit étranger à l'Égypte. Il était le résultat d'une action répressive qui avait duré plusieurs générations au moment où le pays était aux mains des Hyksos, ces maudits Rois-Pasteurs usurpateurs du trône. Lorsqu'on les expulsa au commencement du xvi^e siècle avant Jésus-Christ, la poursuite ne s'arrêta pas à la frontière, mais continua de proche en proche sur territoire asiatique. Les grands pharaons du début de la XVIII^e dynastie considéraient leurs conquêtes comme la continuation de la guerre avec l'envahisseur.

L'esprit de l'époque fit surgir les hommes. Peu de familles ont fourni une telle série de généraux de valeur. Mais il fallait plus que du génie militaire. Les quatre premiers rois, Amosis I^{er}, Aménophis I^{er}, Touthmosis I^{er} et

Touthmosis II, après avoir expulsé les Hyksos, s'étaient contentés de faire, durant la saison de campagne militaire, de simples incursions pour recueillir le tribut des villes soumises et de retourner chaque année en Egypte en abandonnant à des révoltes toujours possibles les territoires conquis. Suivit un temps d'arrêt : la grande reine Hat-shepsout, d'aspect masculin jusque dans son costume, n'avait aucun goût pour la guerre. Elle tint en échec son jeune et bouillant neveu Touthmosis et consacra son pouvoir à rendre l'Egypte plus riche et plus prospère à l'intérieur de ses frontières naturelles. Une telle politique venait à son heure. Si grande que fût la haine que Touthmosis vouait à son auguste tante, il dut reconnaître cependant que, grâce à elle, il avait à sa disposition de plus vastes ressources et un pays mieux organisé que n'en avait possédé aucun de ses prédécesseurs. L'expérience en matière administrative qu'il avait acquise pendant les longues années de paix lui fut d'un grand appoint, car son but était d'être le maître d'un empire et non pas d'une réserve pour la course au butin.

Touthmosis III fut l'un des plus grands hommes de l'histoire. Au cours de son long règne de cinquante-quatre ans, il ne mena pas moins de dix-sept expéditions en Asie. Il fut le premier à posséder une armée organisée et entraînée. Ses prédécesseurs s'étaient mesurés aux princes locaux de Syrie sur un pied d'égalité ; mais il leur opposait maintenant une milice invincible à laquelle aucune coalition de roitelets ne pouvait résister. L'Egyp-

tien est un excellent soldat à condition qu'il soit bien commandé. Voici qu'avait surgi leur chef.

En ce temps-là, le rôle actif du capitaine, dans la bataille, était essentiel, et nous voyons Touthmosis menant son armée le long de la gorge d'Arouna, si étroite qu'on ne pouvait y passer qu'à la file indienne. N'allait-on pas tomber dans une embuscade fatale ? L'issue heureuse, néanmoins, devait justifier le risque couru. Au cours de ces expéditions, il conquiert toute la Palestine et la Syrie et pousse jusqu'à l'Euphrate. Il pacifie les pays soumis et ses « campagnes » subséquentes ne sont plus guère que des parades militaires. Mais cela ne lui suffit pas. Organiser les territoires conquis devient le mot d'ordre, et là encore Touthmosis se montre génial. Un gouverneur égyptien est placé dans chaque ville importante. Des inspecteurs itinérants font leurs tournées de surveillance. Les rois locaux envoient leurs fils dans les universités égyptiennes.

A bien des points de vue, l'empire ressemble aux Etats de l'Inde avec leurs conseillers britanniques et les héritiers du trône étudiant à Oxford ou Cambridge. Partout surgissent les communautés égyptiennes avec leurs propres temples. Mais *Graecia capta ferum victorem cepit*. L'Egypte elle-même est profondément influencée par l'Asie. L'empire lui a élargi les horizons. Pharaon n'est plus le dieu-roi d'un royaume isolé, mais il est obligé d'occuper sa place parmi les souverains du reste du monde. Il doit reconnaître son « frère » de Babylone et son « royal cousin » de Mitanni. Du sang étranger com-

mence à couler dans les veines des Egyptiens. De *Touthmosis I^{er}*, lourde mâchoire et nez camus, à *Touthmosis IV*, fin profil aquilin et menton en pointe, le type facial des classes élevées se modifie ; le fait vaut d'être relevé. Et à l'introduction du sang étranger s'ajoute celle d'idées étrangères, ou du moins la faculté de les comprendre.

La mort de *Touthmosis III* suscita aussitôt une révolte dans les provinces. Ce n'était pas là l'indice d'une critique de son gouvernement, mais bien plutôt l'inévitable tentative, chez les peuples orientaux, de tirer avantage de tout changement apporté au pouvoir. Le soulèvement fut vite réprimé et les rois suivants, *Aménophis II* et *Touthmosis IV*, étendirent chacun tant soit peu le territoire qu'ils gouvernaient.

Mais l'esprit de conquête, de croisade pourrait-on dire, avait disparu. Les Egyptiens étaient las de la guerre. A partir de ce moment, ils se contentèrent de conserver intactes leurs possessions. *Aménophis III* n'eut même pas à faire la parade militaire que la tradition imposait à un nouveau souverain. Dans les années VI et VII de son règne, il combattit en Nubie, prétendit avoir fait de nouvelles conquêtes, revint en Egypte et consacra le reste de ses jours aux plaisirs de la chasse et de la cour.

Tout au début de son règne, avant l'an II, il épousa *Tii*, qui n'appartenait pas à la famille royale. Ce fait est remarquable en lui-même. En Egypte, c'est par la mère que l'on établissait la filiation. Aussi l'héritier du trône

épousait-il sa sœur et prenait-il le pouvoir en vertu de ce mariage. Cependant *Aménophis III*, peut-être en l'absence de sœurs, choisit pour sa « grande épouse royale » *Tii*, fille de *Youia* et *Touiou*, couple sacerdotal qui n'avait apparemment aucun lien avec la famille royale. Naturellement, *Tii* s'appelle « grande héritière, fille royale, sœur royale, épouse royale » et tout le reste, mais il n'en subsiste pas moins que la tradition a été rompue.

Tii fut une femme étonnante. Rois et princes lui écrivaient pour lui demander de l'aide et nous aurons à exposer bientôt un fait qui reste inexplicable si l'on ne tient compte de la part qu'elle y a joué. On se rend compte de l'influence qu'elle exerçait sur le roi par le seul fait qu'elle fut choisie pour reine et par la richesse fabuleuse et les honneurs extraordinaires dont on combla ses parents : leur tombe demeurée intacte est la plus riche qui fût jamais découverte en Egypte, exception faite pour celle de leur petit-fils *Tout-ânkh-amon*. Dans les proclamations, sur les scarabées commémoratifs, son nom accompagne celui du roi ; l'Egypte commençait à avoir un avant-goût du « régime du cotillon » qui allait être bientôt le sien.

Au point de vue politique, l'horizon semblait clair. Nous avons vu que l'accession d'*Aménophis* au trône ne fut pas accompagnée des révoltes habituelles en Asie ; le nouveau souverain vivait dans les meilleurs termes avec ses voisins. En l'an X de son règne, il épouse *Gilukhipa*, fille du roi de Mitanni ; il se rallie ainsi plus étroi-

tement cet « Etat-tampon » si important. Les rois d'Assyrie, de Babylone et des Hittites lui adressent des lettres amicales. Le pharaon peut, sans soucis, consacrer à la chasse au lion et aux troupeaux sauvages l'énergie que ses ancêtres déployaient à la guerre. Mais bientôt l'indolence qui gagne l'Oriental destiné au pouvoir s'empare de lui et après la dixième année de son règne, il n'est plus fait mention de ses exploits de chasseur, tandis qu'en l'an XI une émission de scarabées commémore l'aménagement d'un vaste lac pour son plaisir personnel et celui de Tii dans leur barque royale « Splendeur de l'Aton ».

Or l'Aton était le disque du soleil et il était appelé à jouer un grand rôle dans un avenir prochain. Cet Aton fut reconnu comme un dieu puissant au temps du père d'Aménophis, Touthmosis IV, si nous en croyons un scarabée publié récemment. C'est là un symptôme de l'élargissement des croyances égyptiennes, car, dès le commencement, l'Aton fut un dieu universel. A une époque très reculée, les dieux de l'Egypte étaient nettement localisés ; peu à peu cependant, tandis que le pays s'unifiait, deux dieux virent grandir leur pouvoir : Rê, dieu du soleil à Héliopolis, et Amon, roi des dieux à Thèbes. Les souverains de la XVIII^e dynastie, d'origine thébaine, s'étaient placés sous la protection spéciale d'Amon. Celui-ci devint le dieu des conquêtes et de l'empire, et une grande partie du butin et du tribut d'Asie était versée à son trésor. Son clergé était la puissance la plus

grande du pays tout entier. Mais il demeura un dieu purement égyptien, qui ne considérait l'empire, à l'instar des premiers souverains de la dynastie, que comme une source de richesse. Il n'est pas surprenant qu'avec l'avènement d'une politique et d'idées internationalistes, symbolisées par l'entrée de Pharaon au conseil des rois, soit apparu un dieu d'une portée plus universelle.

Dans tous les cas, Aménophis semble avoir favorisé l'ascension de ce nouveau dieu, encore qu'il continuât, pour ne pas troubler ses habitudes, à faire officiellement preuve de fidélité à Amon, dont le culte avait pris le caractère d'une religion d'Etat. Le puissant clergé de Thèbes, sans doute, ne voyait pas là matière à s'inquiéter outre mesure. D'autres dieux avaient surgi qui avaient bientôt disparu. Des pharaons pouvaient en avoir favorisé un, puis un autre, tout comme à l'époque chrétienne des rois avaient patronné certain saint favori sans qu'ils eussent, pour tout cela, alarmé l'Eglise. L'ascension d'Amon avait été rapide. Il pouvait inspirer haine et envie au clergé de Rê qu'il avait supplanté, mais aucun pharaon ne serait assez insensé de s'élever contre le dieu qui apportait la victoire. Toutefois, les prêtres n'avaient pas prévu la venue d'un fanatique.

Essayons maintenant de débrouiller l'écheveau des liens de parenté de cette famille. La tâche est d'une extrême difficulté, et d'en noter le menu détail ne servirait à aucune fin utile. (Cf. l'essai de généalogie à la fin du chapitre.) Le fils aîné d'Aménophis III et de Tii

fut appelé Amen-hotep comme son père. Il devait régner par la suite et prendre le nom d'Akh-en-aton. Nous avons vu qu'il était d'usage que le prince héritier d'Egypte épousât sa sœur, de manière que par elle ses droits au trône fussent doublement établis. Or, nous connaissons l'existence de deux épouses du jeune Aménophis, Tadukhipa, princesse de Mitanni, et la fameuse Nefert-iti. Tadukhipa mourut peu après son mariage, semble-t-il, car il n'est plus jamais fait mention d'elle par la suite. Nefert-iti devint reine. Nous savons cependant qu'il existait d'autres princesses royales, ses sœurs, dont il eût pu faire sa femme, (Set-amon, par exemple, épouse son propre père un peu plus tard) et, si nous prenons en considération l'étonnant air de famille que montre le visage de Nefert-iti, la supposition la plus acceptable est d'admettre qu'elle était fille d'Aménophis III et de Tii et que c'est par elle que le jeune Aménophis revendiquait le trône.

Deux autres personnages réclament notre attention, bien qu'ils ne montent pas en scène avant un certain nombre d'années. Le premier est Smenkh-ka-rê, qui sera associé au trône du jeune Aménophis à la fin du règne de celui-ci. Le plus grand mystère plane sur sa personne. Il y a tout lieu de supposer que c'est son propre squelette qui fut découvert dans la *cache* de la reine Tii à Thèbes et qui a longtemps passé pour celui d'Akh-en-aton. C'est le corps d'un jeune homme d'environ vingt-quatre ans ; certaines particularités dans la conformation de son

crâne accusent une ressemblance frappante avec celui de Tout-ânkh-amon. De plus, certains portraits en qui on a voulu le reconnaître offrent une grande similitude de traits non seulement avec Tout-ânkh-amon, mais aussi avec Nefert-iti. Nous pouvons donc le tenir pour un frère de tous deux. Le second personnage est Tout-ânkh-amon, fameux depuis la découverte de sa tombe si fabuleusement riche. Ici, nous sommes sur un terrain plus solide, car non seulement il appelle Aménophis III son père, mais il avait une statuette en or de ce roi dans son tombeau, et — ce qui est plus important encore — une mèche de cheveux de la reine Tii. De plus, ses traits font paraître une forte ressemblance avec ceux d'Aménophis III lorsque celui-ci était un jeune homme et il montre la même prédilection pour la chasse et l'équitation.

La seule objection possible contre sa filiation directe et immédiate avec Aménophis III et la reine Tii est la question des dates, car Tout-ânkh-amon n'avait que dix-huit ans au moment de sa mort, après un règne de neuf ans, et la durée des règnes de ses prédécesseurs se monte à dix-sept ou dix-huit ans. Mais nous verrons que cette difficulté peut être surmontée.

Il était de coutume, en Egypte, d'associer le prince héritier à son père sur le trône lorsqu'il atteignait l'âge de raison. C'est à cette occasion sans doute qu'on le mariait à sa sœur pour lui assurer ses droits à la couronne. De ce fait, un pouvoir allant en s'affaiblissant se

trouvait ranimé par la présence d'un élément de jeunesse et de force, et l'autorité était transmise sans solution de continuité. Car, comme la succession s'effectuait par les femmes, il était de toute nécessité d'éviter les intrigues et la guerre civile et de savoir clairement qui deviendrait pharaon. Le co-régent datait les événements de son règne à partir du moment où il avait été choisi pour partager le trône. Ainsi, l'an I du règne du fils pouvait être la même année que l'an XXV du règne du père. Malheureusement, dans le cas qui nous occupe, nous ignorons la durée exacte du règne en commun des deux Aménophis, mais nous possédons pourtant une indication. Au cours de la neuvième année du règne du nouveau roi, une modification fut apportée à la titulature du dieu Aton. On a mis au jour un certain nombre d'objets portant ce nom sous sa forme modifiée, conjointement avec celui d'Aménophis III et, dans un cas, avec le portrait de ce dernier lorsqu'il était vieux. Ceci nous donne un règne en commun d'au moins huit ans. Peut-être pouvons-nous serrer le problème encore de plus près. Il y eut un jubilé du dieu Aton durant la cinquième année du règne d'Aménophis IV (Akh-en-aton). Or, un jubilé était une fête célébrée, en principe, au bout de trente ans et en tout cas rarement auparavant. Le jubilé en question peut se rapporter à une période de trente ans à compter soit du début du règne d'Aménophis III, puisque ce fut lui qui, le premier, favorisa le nouveau dieu, soit de la naissance du jeune Aménophis qui fut le principal soutien de l'Aton

ce qui nous donne un écart de deux ans. Si nous faisons de l'an V d'Aménophis IV la trentième année du règne de son père ou de sa propre existence, nous devons admettre que le début du gouvernement commun peut se placer durant l'an XXV ou XXVII d'Aménophis III, à savoir en 1386 ou 1384 avant Jésus-Christ. Aménophis III régna trente-six ans et mourut en 1375 ; nous obtenons ainsi une période de co-régence de neuf ou onze ans. De plus, dans le tombeau de Houia (v. ci-après, p. 74), la reine Tii est représentée faisant une visite officielle à El Amarna au cours de l'an XII du règne d'Akh-en-aton (Aménophis IV). Elle apparaît seule, mais dans une partie du tombeau terminée un peu auparavant, on la voit prenant part à une cérémonie aux côtés de son époux, Aménophis III, comme si celui-ci était encore en vie. Nous pouvons en déduire avec quelque vraisemblance que la visite officielle eut lieu à l'occasion de la mort du vieux souverain, et là encore nous obtenons un gouvernement commun d'environ onze ans.

Or Akh-en-aton a régné dix-sept ans, à savoir onze ans avec son père et six ans seul, et Tout-ânkh-amon lui succéda sans doute immédiatement, car Smenkh-karê mourut à peu près en même temps que lui. Tout-ânkh-amon avait environ neuf ans lorsqu'il prit possession du trône ; il n'était donc âgé que de deux ou trois ans à la mort d'Aménophis III. Ainsi, les dates n'empêchent nullement d'en faire le fils de ce roi.

La digression a été longue et compliquée. (Un coup

d'œil à la fin du chapitre en facilitera la compréhension). Elle n'aura pas été sans utilité si elle a mis en évidence l'étonnante complexité du problème, qui attend encore sa solution définitive. Ce qui est certain, c'est que les deux Aménophis ont régné ensemble pendant un certain temps. Mais le père était vieilli, moins par l'âge que par la santé. Nous le voyons sur une petite stèle, assis, las et abattu, sous le poids de ses somptueux attributs royaux. Il souffrait de terribles abcès aux dents et pouvait fort bien avoir confié les rênes du gouvernement à son fils.

En ce temps-là, l'Égypte avait un urgent besoin d'un homme de poigne. Déjà avaient éclaté quelques incidents de frontière en Syrie septentrionale. Les Hittites, devenus un Etat plus puissant qu'on ne l'a cru généralement, avaient envahi le Mitanni. En fait, ils avaient été refoulés, mais c'était un avertissement. En même temps, ils avaient comploté de susciter des troubles dans le Naharina, ce qui motiva l'envoi de troupes pour rétablir l'ordre. Aménophis III était trop indolent pour s'y rendre en personne ; la présence du pharaon eût provoqué un autre effet dans ces pays où le souvenir des noms terribles de Touthmosis III et d'Aménophis II allait s'effaçant toujours plus. Outre cela, l'usage était devenu courant de distribuer de l'or en quantité aux pays avoisinants. « L'or est [abondant] comme la poussière dans le pays de mon frère », dit une lettre. Assurément, ces présents entretenaient chez leurs bénéficiaires des senti-

ments amicaux et pacifiques. Mais c'était là le pire « danegeld » (1).

Des troubles sérieux se préparaient ; si l'empire voulait échapper à la ruine et l'Égypte conserver son prestige, il fallait que le co-régent se disposât à entreprendre une série de campagnes dans le genre de celles de Touthmosis III. Il nous paraît évident, aujourd'hui, qu'un déploiement de forces eût sauvé la situation, si critique et si inavouable qu'elle fût. La Palestine et la Syrie avaient pendant de longues années connu une paix comme elles ne devaient en retrouver qu'à l'époque romaine. Avec un pharaon énergique et puissant, l'histoire du monde eût été bien différente.

Aménophis IV, cependant, était le dernier homme qui fût capable de faire face à la situation. La dernière campagne à laquelle avaient pris part des troupes égyptiennes était celle que son père avait faite en Nubie, alors qu'il n'avait lui-même encore que trois ou quatre ans. Il avait été élevé dans un milieu où la guerre était oubliée. Les soldats qui avaient envahi l'Asie étaient morts et s'il en survivait quelques-uns, ils étaient devenus les témoins fabuleux d'une époque barbare. Son éducation, s'il en reçut une, fut purement civile. Nous sommes peut-être fondés à voir dans la situation de prééminence de sa mère le début de cette prédominance du féminin et de l'efféminé qui explique tant de choses à El Amarna,

(1) Impôt payé par les populations anglo-saxonnes aux envahisseurs scandinaves, au XI^e siècle (N. d. T.).

tant en politique qu'en art. Lui-même était certainement anormal. Il n'est pas douteux que, dans le « régiment phénoménal de femmes » au milieu duquel il avait été élevé, de même que dans les caractéristiques indubitablement féminines de son corps, nous puissions découvrir la raison primordiale de sa politique future.

Sa préoccupation première était la religion. Nefert-iti et lui devinrent des dévots de l'Aton. Aujourd'hui, nous les taxerions de maniaques religieux. Comme nous l'avons vu, Aménophis III et Tii avaient favorisé l'expansion du culte d'Aton, mais nullement au détriment du culte d'Amon. Or, pour le nouveau roi, l'Aton était le dieu unique, créateur de tout ce qui a vie. Les autres dieux étaient des démons et devaient être proscrits. Il s'agissait, en fait, d'une véritable révolution. Les Egyptiens étaient, de nature, une race tolérante ; jamais jusque là ils n'avaient connu de persécutions religieuses. Maintenant, excité peut-être à la vue des richesses et du luxe dont le clergé d'Amon faisait étalage, encouragé peut-être par les prêtres de Rê à Héliopolis, qui s'imaginaient qu'une nouvelle forme de leur dieu solaire serait un moyen de recouvrer la situation dont ils avaient été évincés par Amon, le roi décida la rupture totale.

Le nom exécré d'Amon entraînait dans la composition du sien propre. Il devait disparaître. Le roi choisit celui d'Akh-en-aton, « Il (1) plaît à Aton ». Thèbes, la capitale, était par droit de tradition le centre du culte amonien.

(1) Sens neutre (N. d. T.).

La capitale devait quitter ce lieu indigne. Il fallait découvrir un emplacement vierge, qui ne fût consacré à aucun dieu ni à aucune déesse.

Un voyage préliminaire de reconnaissance conduit le souverain, vers l'an IV de son règne, dans la région occupée aujourd'hui par Tell el Amarna, à environ 325 kilomètres au nord de Thèbes. Il y fait graver de grandes stèles dans les collines environnantes pour marquer les limites de la ville projetée, dont la construction fut sans doute entreprise au cours de l'année suivante. « Je veux élever une maison d'Aton pour l'Aton, mon père, dans Akhet-aton, en ce lieu ; je veux construire une demeure de l'Aton ; je veux faire une Ombre-de-Rê de la grande épouse royale Nefert-iti pour l'Aton, mon père ; je veux faire une Maison-de-réjouissance pour l'Aton, mon père, dans l'île d'Aton-illustre-en-fêtes. Je veux élever le palais de Pharaon (vie ! prospérité ! santé !). Je veux élever le palais de la reine dans Akhet-aton, en cet endroit. Il sera creusé pour moi un tombeau dans la montagne orientale ; on y fera mon enterrement dans la multitude de jubilé que l'Aton a ordonnés pour moi ; on y fera l'enterrement de la grande épouse royale Nefert-iti dans cette multitude d'années et l'enterrement de la fille du roi Merit-aton. Le sépulcre de Mnévis sera fait dans la montagne orientale. Les tombes des « chefs des voyants » (grands-prêtres de Rê à Héliopolis), des « divins pères » de l'Aton et des prêtres de l'Aton seront creusées dans la montagne orientale d'Akhet-aton et on les y ensevelira. »

La hâte vraiment frénétique qui a présidé à la construction de cette « ville-champignon » se reconnaît partout. La maçonnerie en belle pierre de taille est remplacée par le moellonage recouvert d'un mince revêtement de pierre. La brique crue a été blanchie à la chaux pour lui donner l'apparence du calcaire. Le nombre d'artisans sachant bien leur métier était insuffisant ; des hommes sans expérience furent chargés de graver les inscriptions, ainsi que le prouvent les modèles d'hiéroglyphes grossièrement taillés dans le plâtre dont devaient se servir pour chaque lettre des ouvriers illettrés.

Le roi fait une nouvelle visite sur les lieux en l'an VI de son règne. Il donne à la ville le nom d'« Akhet-aton », « Horizon-du-disque ». Depuis ce moment, il ne la quitte plus. En effet, l'interprétation d'un passage d'une proclamation qu'il fit lui prête l'engagement de ne plus jamais quitter la ville. Il est possible, cependant, que ces mots signifient qu'il voulait maintenir la ville dans les limites qu'il lui avait imposées et ne pas permettre qu'elle s'étendît au delà.

Akh-en-aton vit là, dans sa petite Utopie (1), les onze dernières années de son existence. Près de lui se trouvent Nefert-iti, sa femme, dévote aussi convaincue que lui-même, et ceux des nobles et des prêtres qui ont uni leur sort au sien, soit par intérêt, soit par acquit de conscience. Citons parmi eux Aï, « père divin », ami particulièrement dévoué à la famille royale, le grand prêtre

(1) Allusion à l'œuvre célèbre de Thomas More (N. d. T.).

Meri-rê, l'intendant du dieu Pa-nehesy, Nakht, le vieux vizir obèse, Ra-nefer, maître-palefrenier, et Mâhou, chef de la police, ainsi que tant d'autres dont nous connaissons les titres et attributions grâce aux inscriptions de leurs tombeaux et des encadrements de portes de leurs maisons. Le pharaon passe son temps dans les magnifiques jardins du palais ou dans la *dahabiyeh* royale, en compagnie de Nefert-iti et des six princesses qu'elle lui a données. Parfois, ils sortent sur des chars légers, pour faire l'inspection des limites de la cité, ou pour rendre leurs adorations au dieu dans le grand temple ; toute la foule s'incline au passage rapide des équipages empanachés et enrubannés. « Vie ! Prospérité ! Santé ! » s'écrit-on de partout. Un rire à peine dissimulé ébranle l'assistance à la vue du vizir dont la tâche est d'escorter à la course le char du roi. A bout de souffle, il chancelle ; deux vigoureux serviteurs le soutiennent et le poussent en avant. Quelquefois, c'est au tour de la famille royale d'exciter une certaine hilarité. Dans les décorations de tombeaux, nous voyons avec quel détachement et quelle grâce le roi, d'une main, tient en bride ses chevaux fougueux et, de l'autre, embrasse sa femme. Entre eux deux, la malicieuse petite princesse Merit-aton harcèle les chevaux de son bâton pour qu'ils se cabrent. C'est la version officielle. Mais les artistes sont aussi quelquefois d'impitoyables parodistes : dans l'une des maisons, nous avons trouvé un jouet d'enfant qui a toute l'apparence d'une caricature de la même scène. C'est un petit char traîné

par des singes. Sur le véhicule, un autre singe excite son attelage (son front fuyant ressemble terriblement à celui du roi) ; près de lui, une princesse-guenon pique la croupe des coursiers quadrumanes qui piaffent sur place et refusent d'avancer d'un pouce, malgré les efforts d'un singe-palefrenier occupé à tirer désespérément sur leurs brides. Aucun pharaon avant lui ne s'était abaissé à ce niveau de simple humanité. Aménophis III avait montré quelque tendance à le faire avec ses émissions de scarabées relatant ses prouesses de chasseur. Mais cette tendresse excessive pour sa femme, cet étalage de sa vie de famille ont dû paraître bien choquants à la vieille école. Le « dieu bon » est même allé un peu loin dans son insistance à se montrer en son humaine simplicité. Comment s'imaginer qu'Aï ait été autorisé à pénétrer au palais alors qu'aucun membre de la famille royale n'était vêtu ? Et embrasser en public ! Et commander à des sculpteurs de tailler des statuettes montrant Pharaon en train d'échanger un baiser avec un membre de sa famille qu'il tient sur ses genoux !

Mais que se passe-t-il en dehors de ce paradis ?

En l'an XII du règne, la reine Tii vient à Tell el Amarna. C'est peut-être une visite officielle après la mort du vieil Aménophis III. Dans tous les cas, on la traite avec beaucoup d'honneurs. Une « Ombre-de-Rê » est élevée pour elle et on la voit banquetant avec la famille royale. Avec elle entre une bouffée d'air du monde extérieur. Tii était une femme de valeur. Des rois lui

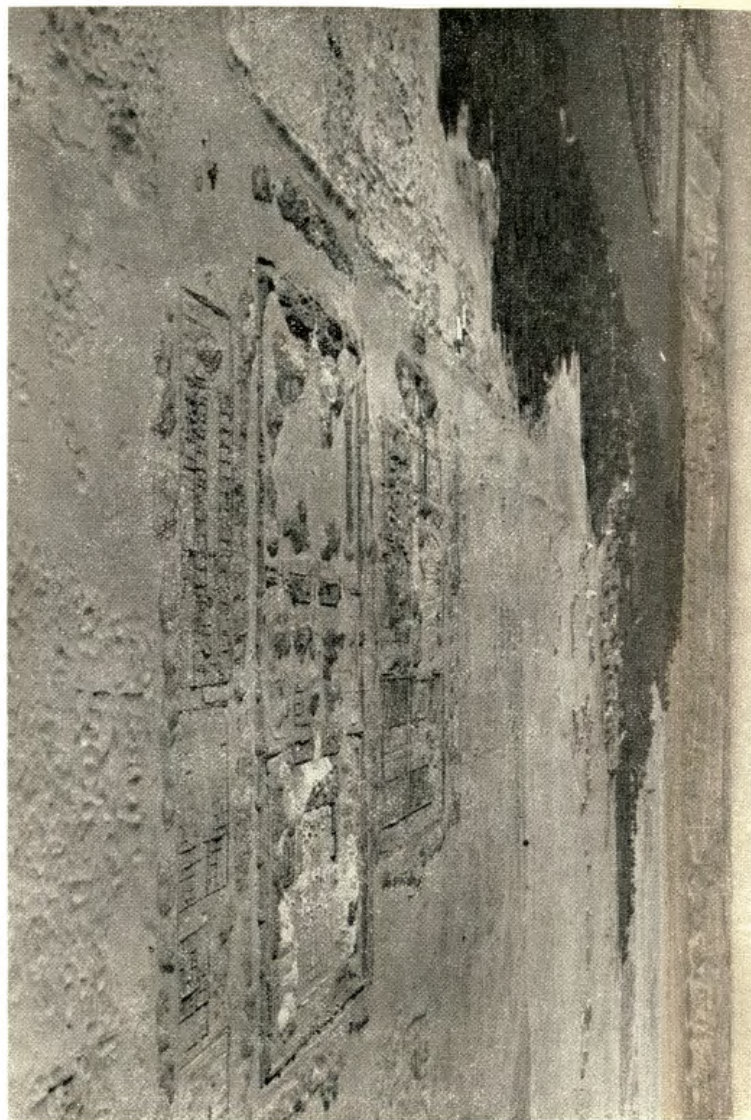


(Phot. de la R. A. F. Droits de reprod. rés. à la Couronne).

Vue d'ensemble de l'emplacement d'El Amarna, prise du haut de la falaise, à l'extrémité septentrionale. A droite : le Nil, puis une étroite bande de terre cultivable qui, probablement, n'existait pas à l'époque amarnienne, car les maisons arrivaient jusqu'à la rive. Au premier plan : maisons non encore déblayées de la ville septentrionale ; plus en arrière, la maison de l'expédition de l'« Egypt Exploration Society », réédifiée en partie sur les traces anciennes (v. fig. 7) ; au-delà, le palais septentrional et, à distance, les monticules marquant l'emplacement du faubourg septentrional.

Vue aérienne du domaine royal prise du sud. Les logements des prêtres sont au premier plan, puis vient le temple privé "Ht-aton" dont le sanctuaire, à droite, est marqué par des monceaux de débris de couleur blanche. Viennent ensuite la maison du roi et les magasins. Le jardin situé au-delà est couvert d'un "crépi" de plâtre. Un pont traverse la route (Sikket es Sultan) et dessert le palais. A distance, le grand temple à ce jour encore inexploité et le village moderne d'El Tili (J. E. A. XVIII).

(Phot. de la R. A. F. Droits de reprocl. rés. à la Couronne).



écrivait concernant des affaires fort importantes. Elle savait très bien ce qui se passait dans l'empire. Elle avait scruté à fond la mentalité des princes locaux de Syrie qui se permettaient maintenant d'agir ouvertement d'une manière qui eût motivé, en d'autres temps, des sanctions militaires de la part de Pharaon. Elle avait très bien compris que, dès le moment où ils seraient certains de recevoir, au lieu de quelques sérieux coups, une note polie, ils se mettraient à agir selon leur petite volonté à eux. Aussi semble-t-elle avoir décidé Akh-en-aton à déployer quelque énergie. Il n'alla pas jusqu'à visiter les provinces en personne, mais une sorte de parade de l'empire fut organisée dans un édifice élevé dans ce but en partie à l'intérieur et en partie à l'extérieur de l'enceinte du grand temple. On transporta Akh-en-aton et Nefert-iti sur leurs palanquins jusqu'à cette « salle du tribut étranger » qui a été récemment dégagée, pour y recevoir le tribut des peuples vassaux. Il est impossible de faire le partage entre ce qui était réalité et simple mise en scène. Les affaires commençaient à tourner mal dans l'empire et il se peut très bien que la plus grande partie du « tribut » ait été fabriquée sur place à la hâte ou retirée des trésors aux fins de servir une seconde fois. C'est à cette même année que remonte probablement la lettre exaspérée qu'Akh-en-aton adressa à son perfide vassal Aziru l'Amorrite, dans laquelle il le menace, en le gourmandant faiblement, d'aller le tuer s'il ne se comporte pas comme il doit le faire.

On connaît toute l'importance des fameuses tablettes de Tell el Amarna, découvertes dans la « place de la correspondance de Pharaon », autrement dit le bureau des archives. Ecrites en caractères cunéiformes dans la langue babylonienne de l'époque, en usage pour les échanges diplomatiques, ces lettres sont pour la plupart adressées par les rois vassaux d'Asie à Akh-en-aton ou à son père, Aménophis III. Quelques-unes cependant sont les doubles des réponses ou des ordres envoyés d'Egypte et classés à titre de références.

Elles donnent une image extraordinairement vivante de l'empire égyptien sombrant dans l'anarchie. Leur ton rappelle étrangement celui des lettres que des directeurs de fouilles reçoivent aujourd'hui encore des serviteurs et des gardiens qu'ils laissent en Egypte durant l'interruption des travaux en saison chaude. Chacun accuse son adversaire des crimes les plus inimaginables. Il est impossible de faire la part du vrai et du faux, car si l'une des parties est reconnue comme dénaturant la vérité, elle prétendra que toutes les lettres qui lui sont attribuées sont des faux écrits par son ennemi dans le but évident de lui attirer des ennuis ! La seule chose à faire est d'agir sur-le-champ, d'après son propre jugement et de manière irrévocable. Voilà précisément ce dont Akh-en-aton était incapable. Nous devons toutefois nous rappeler que le roi ne connaissait sans doute que les lettres et les points de vue dont les ministres jouaient bon de le tenir au courant. Il vaut la peine de relever que bien des



1. L'EMPIRE ÉGYPTIEN SOUS LA XVIII^e DYNASTIE.

lettres écrites par Aziru, considéré aujourd'hui comme le scélérat de l'affaire, furent adressées à un certain Doudou que l'on a identifié avec Toutou, « chambellan et porte-parole du pays tout entier ». Akh-en-aton a fort bien pu recevoir une version censurée de toute la correspondance.

Dans les premières années du règne d'Akh-en-aton, l'Égypte eut le malheur de perdre l'un de ses alliés les plus fidèles. Le roi Tushratta de Mitanni, Etat-tampon qui, depuis des siècles avait été partiellement sous la dépendance de l'Égypte, fut tué dans une intrigue de palais et son fils Mattiwaza fit appel à l'aide des Hittites dans la guerre civile qui s'ensuivit. La seule chose qui pût arriver lorsque le concours des Hittites fut requis arriva : le Mitanni fut englouti, de fait si ce n'est de nom, par l'empire hittite. L'occasion que Shuppiluliuma, le vieux roi des Hittites, avait prudemment attendue, s'offrait à lui. Il choisit avec soin ses hommes : Abdashirta, roi des Amorrites, et son fils Aziru semblaient mûrs pour une trahison à l'égard de leur suzerain égyptien. Ils furent sondés et se révélèrent d'utiles instruments. Plus tard, assurément, on pourrait avoir recours à eux, mais pour le moment on se contenta de les encourager.

Avec leur coopération, les Hittites envahissent la plaine d'Amki, près d'Antioche, au nord de l'Oronte. Aziru s'empare des villes côtières de Syrie et de Phénicie, massacre leurs rois et dépouille leurs habitants. Trois rois vassaux de l'Égypte demeurés fidèles subissent de désastreuses défaites dans leurs tentatives de récupérer

les provinces perdues. Simyra et Byblos toutefois peuvent résister, mais l'importante cité de Tunip, dont la prise avait été l'un des grands faits d'armes de Touthmosis III, court un danger si imminent que ses anciens écrivent à Pharaon pour le prier d'accourir à leur secours.

Le roi de Byblos est Ribaddi ; sa grande loyauté et son caractère des plus attachants le distinguent parmi tous les personnages connus de l'histoire de cette période. Il adresse à Pharaon les plus pressants appels pour qu'il vienne lui aider à chasser Aziru de Simyra ; car, Simyra tombée, c'en est fait de Byblos !

Mais aucun secours ne vient et Simyra tombe. Le gouverneur égyptien est tué et Aziru peut marcher sur Byblos. Ribaddi écrit derechef, mais Aziru charge ses amis à la cour d'informer le roi qu'il lui est impossible de venir en Égypte rendre compte de ses actes parce que les Hittites sont dans Nukhashshi et qu'il craint que Tunip (!) ne soit pas assez forte pour leur résister. A l'ordre qu'il reçoit de rebâtir Simyra, après l'avoir détruite pour empêcher, explique-t-il, qu'elle ne tombe aux mains des Hittites, il répond qu'il est trop occupé à lutter contre les ennemis du roi pour le faire immédiatement, mais qu'il la rebâtira dans le courant de l'année.

Aziru s'arrange ensuite à esquiver Khani, le messager de Pharaon, si bien que la lettre dont celui-ci est porteur doit être rapportée à la cour sans avoir été décachetée. Aziru écrit immédiatement à Akh-en-aton pour lui exprimer tout son regret de n'avoir pas eu le plaisir, oc-

cupé qu'il était dans le nord, de rencontrer son envoyé, bien qu'il se fût hâté de revenir dès qu'il eut été informé de son arrivée.

Aziru et les autres princes rebelles surent brouiller les cartes du jeu avec tant d'habileté que même les gouverneurs égyptiens furent incapables, semble-t-il, de faire la distinction entre féal et félon.

Entre temps, les lettres de Ribaddi se font de plus en plus désespérées. Tout d'abord, il demande une petite troupe de trois cents hommes pour lui aider à reconquérir les villes perdues. Puis, il essaie de prendre le roi par l'amour-propre : « Tous les pays du roi jusqu'aux confins de l'Égypte vont s'unir aux Hittites. Pourquoi t'es-tu tenu à l'écart et laissé ravir tes territoires ? » Ne permets pas qu'on dise : « Du temps de Sa Majesté, de vils étrangers se sont emparés de tous les pays », et ne permets pas qu'on dise dans les jours à venir : « Et tu ne peux pas les reprendre ». J'aurais pu faire alliance avec Aziru et sauver ma vie. S'il ne vient point de secours, Byblos succombera, et moi-même et tous ceux qui t'aiment seront perdus. Autrefois, à la vue d'un Égyptien, les rois de Canaan s'enfuyaient de devant lui. Qui, du temps de Manakhbiriya (Men-kheper-rê Djehouti-mès ou Touthmosis III) eût pu enlever Tunip ? Mais maintenant les fils d'Amor méprisent le peuple d'Égypte et me menacent, moi, le serviteur de Pharaon, de leurs armes sanglantes ».

Mais de secours, aucun ! Finalement, à Byblos même,

une faction anti-égyptienne conduite par le propre frère de Ribaddi vient crier : « Jusques à quand résisterons-nous aux armes d'Aziru ? Jusques à quand continueras-tu de nous tuer ? » Et ils chassent le vieux roi, qui écrit dans son exil : « Si je meurs et que mes fils, serviteurs du roi, vivent et écrivent au roi : « Rends-nous notre cité », que dira le roi, mon maître ? »

Nous apprenons qu'il tombe aux mains d'Aziru et n'avons nulle peine à deviner le sort qui lui est réservé.

La même histoire se passe au sud de la Palestine. Les tribus nomades des Khabirou — peut-être les Hébreux — suscitent des révoltes et livrent au pillage les cités royales. Abdikhiba, le fidèle gouverneur de Jérusalem, envoie des lettres pressantes. A l'une d'entre elles, il ajoute ce post-scriptum enflammé pour l'un de ses amis de la cour : « Au scribe du roi, mon maître. Abdikhiba, ton serviteur. Rapporte en toute franchise ces mots au roi, mon maître : « Le pays tout entier du roi, mon maître, court à sa ruine ». » Ce message parvint-il jamais à Akh-en-aton ? Ou bien est-il de la main de Toutou ? Quoi qu'il en soit, Akh-en-aton ne devait pas cacher son mécontentement ni retenir ses plaintes au sujet de ceux qui parlaient constamment de l'hostilité de leurs voisins. Ils protestaient trop souvent.

C'en était fait de l'œuvre de plusieurs siècles. Des vies innombrables avaient été sacrifiées en vain pour pacifier la Syrie. L'empire égyptien était livré à l'anarchie.

A El Amarna également, il y avait du désordre. Les

dernières années d'Akh-en-aton sont obscures et l'hypothèse que nous faisons, toute gratuite qu'elle soit et très susceptible d'être écartée, n'en paraît pas moins plausible, au point où en sont nos connaissances.

Vers la seizième année du règne, quelqu'un — peut-être est-ce la vieille reine Tii — obligea le roi à voir les réalités en face et à agir en conséquence. L'anarchie qui régnait en Syrie entraînait inévitablement le mécontentement de l'Égypte, mécontentement qu'entretenaient certainement les prêtres d'Amon à Thèbes, lesquels se trouvaient ruinés par la cessation de l'apport de tribut et par la proscription de leur dieu. Mais si Akh-en-aton semble avoir acquis la conviction qu'une action était nécessaire, il n'en fut pas de même pour Nefert-iti. Elle comptait au nombre des principaux instigateurs du nouveau mouvement et il se peut bien que son influence ait été la cause de la politique efféminée qui fit perdre l'Empire. Quoi qu'il en soit, il y eut un terrible conflit familial qui finit par la disgrâce de Nefert-iti. L'aînée des princesses, Merit-aton, avait été mariée à son jeune oncle Smenkh-ka-rê. Ils furent associés au trône et envoyés sans retard à Thèbes pour tenter une réconciliation avec les prêtres d'Amon.

Mais Nefert-iti avait aussi de puissants soutiens à El Amarna. Elle se retira à l'extrémité septentrionale de la ville où elle se fit édifier un palais appelé Hat-aton, le Château d'Aton. Son nom était le même que celui du domaine royal du centre de la cité et il résonnait un peu

comme un défi, affirmant qu'au moins là se trouvait le dernier refuge du vrai dieu. Il se peut qu'un autre frère l'ait accompagnée, Tout-ânkh-aton, jeune garçon de sept ans marié à l'actuelle deuxième princesse Ânkh-es-en-pa-aton, car des objets portant leurs noms sont fréquemment découverts dans cette partie de la ville, conjointement avec des objets portant le nom de Nefert-iti.

Dans le courant des deux années qui suivirent, Akh-en-aton mourut et fut enseveli dans la grande tombe où avait été déposée déjà la princesse Meket-aton, tombe creusée dans la vallée solitaire du désert oriental. Il est difficile de dire si Smenkh-ka-rê mourut avant lui ; mais une chose est certaine, c'est que Tout-ânkh-aton fut proclamé roi à El Amarna.

Qu'un garçon de neuf ou dix ans soit resté à El Amarna et ait été capable de résister à la pression de toute l'Égypte en vue d'un retour immédiat à Thèbes est toujours demeuré une sorte de mystère. Mais tant que Nefert-iti vécut, il n'y eut point d'apostasie. Son influence maintint le jeune roi fidèlement attaché à la religion nouvelle et au siège de la foi nouvelle. Sa mort survint probablement au cours de l'an III du règne ; la disparition du dernier champion de la foi atonienne amena la capitulation du souverain en matière religieuse. Il changea son nom en Tout-ânkh-amon et retourna à Thèbes, où il fut reçu au milieu de grandes réjouissances et enterré plus tard avec un faste fabuleux. Mais la situation était instable et personne ne savait si, au prochain tour de la roue

du destin, El Amarna ne serait pas de nouveau la capitale. La cour était rentrée à Thèbes avec le roi, mais c'eût été folie de la part des nobles de démolir leurs belles résidences amarniennes tandis qu'ils n'étaient pas certains encore qu'elles ne dussent les revoir un jour. C'est pour cette raison, qu'en homme prudents ils en bloquèrent les entrées et y placèrent des gardiens. Il semble même que quelque incertitude ait subsisté dans les milieux officiels : en effet, plusieurs bâtiments publics furent scellés pareillement et la correspondance diplomatique y fut laissée. Cependant, par la mort de Tout-ânkh-amon, ou peut-être de son successeur Aï, et par l'accession au trône du général Hor-em-heb, il devint évident que l'idée d'un retour à El Amarna était désormais à jamais exclue. Les riches donnèrent ordre de démanteler leurs maisons. Le bois pouvant servir à façonner des colonnes était très rare et d'un grand prix en Egypte. Or, aucune trace de colonne de bois n'a été retrouvée à Tell el Amarna, bien qu'on en possède les bases de pierre ; il semble donc que les colonnes aient été emportées et peut-être transportées par voie fluviale jusqu'à Thèbes. Toutefois, une grande partie de la population n'eut pas les moyens, semble-t-il, de faire le voyage. Ces gens saisirent l'occasion qui s'offrait à eux de vivre en de meilleures demeures en obtenant des gardiens la permission, sans doute contre une certaine rémunération, de remplacer les colonnes au moyen de trumeaux ou cloisons de briques pour soutenir le plafond et maintenir la maison en état

d'être habitée. Presque toutes les grandes maisons possèdent ainsi des murs d'occupants illicites, témoins de cette population allant s'amoindrissant qui graduellement était absorbée par les villages et les villes environnantes ; la Cité de l'Horizon, en effet, ne devait point survivre à elle-même, si l'on fait abstraction de quelque camp romain qu'on y établit par la suite.

Tout-ânkh-amon avait été étroitement lié à l'hérésie, de même qu'Aï, mais lorsqu'Hor-em-heb monta sur le trône, la haine que secrètement on nourrissait à l'égard d'Akh-en-aton et de tout ce qu'il défendait éclata.

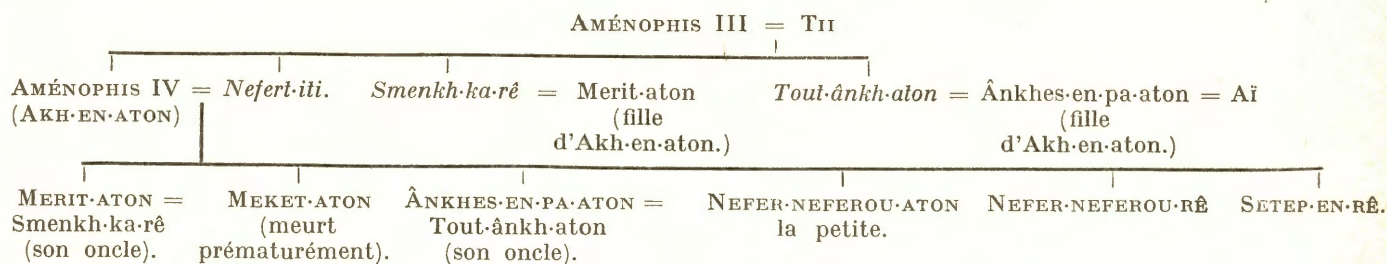
Des équipes d'ouvriers furent envoyées à la Cité de l'Horizon et chargées de raser complètement le grand temple, jusqu'au sol. Toutes les pierres furent enlevées et une épaisse couche de ciment fut étendue par-dessus comme pour conjurer l'infection dont ce lieu maudit était le siège. On mutila les tombes des nobles et l'on martela sauvagement le nom d'Akh-en-aton. Quant au pharaon lui-même, Sayce dit dans ses « Mémoires » qu'il vit, au cours des fouilles effectuées au tombeau royal, le corps d'un homme qui avait été brûlé quelque temps après sa momification. Malheureusement, le rapport officiel des fouilles ne donne aucun détail à ce sujet. Il est possible cependant que ce furent là les restes de l'homme le plus haï de toute l'histoire d'Egypte, Akh-en-aton, le bel enfant du soleil, « ce criminel d'Akhet-aton ».

ESSAI DE CHRONOLOGIE

Av. J.-C.

1411. AMEN-HOTEP (AMÉNOPHIS) III monte sur le trône.
 1410. AMÉNOPHIS III épouse Tii, fille de Youia et Toutiou.
 c. 1409. Naissance d'AMÉNOPHIS IV (AKH-EN-ATON).
 c. 1400. Naissance de NEFERT-ITI. (Destruction de Knossos et de l'empire minoen : v. chap. V.)
 1393. Naissance de SMENKH-KA-RÊ.
 1386. AMÉNOPHIS IV devient co-régent et épouse sa sœur NEFERT-ITI.
 1381. AMÉNOPHIS IV change son nom en AKH-EN-ATON et déplace la capitale, de Thèbes, à El Amarna.
 1378. Naissance de TOUT-ÂNKH-ATON.
 1375. Mort d'AMÉNOPHIS III.
 1374. Tii visite El Amarna. Parade du tribut étranger.
 1370. Querelle de famille. NEFERT-ITI est destituée et se retire dans la ville septentrionale. SMENKH-KA-RÊ, après avoir épousé sa nièce MERIT-ATON, devient co-régent. Il est envoyé à Thèbes avec mission de ramener la réconciliation.
 1369. Mort d'AKH-EN-ATON, à El Amarna.
 Mort de SMENKH-KA-RÊ, à Thèbes.
 TOUT-ÂNKH-ATON, marié à sa nièce ÂNKHES-EN-PA-ATON, monte sur le trône à El Amarna.
 1367. Mort de NEFERT-ITI.
 TOUT-ÂNKH-ATON et son épouse changent leurs noms en TOUT-ÂNKH-AMON et ÂNKHES-EN-AMON et retournent à Thèbes avec la cour.
 1360. Mort et ensevelissement de TOUT-ÂNKH-AMON à Thèbes.
 Le « père divin » Aï épouse ÂNKHES-EN-AMON et monte sur le trône.
 1356. Mort d'Aï.
 HOR-EM-HEB succède au trône pour ses propres mérites.
 La haine éclate contre AKH-EN-ATON et contre l'ATON

ESSAI DE GÉNÉALOGIE



Note. — Les noms en italiques sont ceux de personnages dont les liens de parenté sont quelque peu sujets à caution. Les arguments qui doivent étayer le présent arrangement sont donnés dans le texte, mais les alternatives suivantes peuvent être notées.

1. On a identifié Nefert-iti avec Tadukhipa, princesse mitannienne. Le principal argument en faveur de cette identification est fourni par le nom de la reine, dont la traduction est « une belle vient » et qui semblerait indiquer qu'elle était d'origine étrangère. Les arguments tendant à reconnaître un type étranger dans les traits de Nefert-iti ne peuvent être retenus sérieusement.

2. On a cru voir aussi dans Nefert-iti la fille du « père divin » Aï, étant donné que le titre de « père divin » ou de « père du dieu » est parfois donné à des personnages qui, bien que ne détenant pas eux-mêmes le pouvoir royal, sont les ascendants de ceux qui l'obtiennent. Or, la famille royale traite Aï sur un pied de familiarité dont l'évidence est un argument à l'appui de cette opinion. Mais nous estimons que l'arrangement ci-dessus est plus satisfaisant.

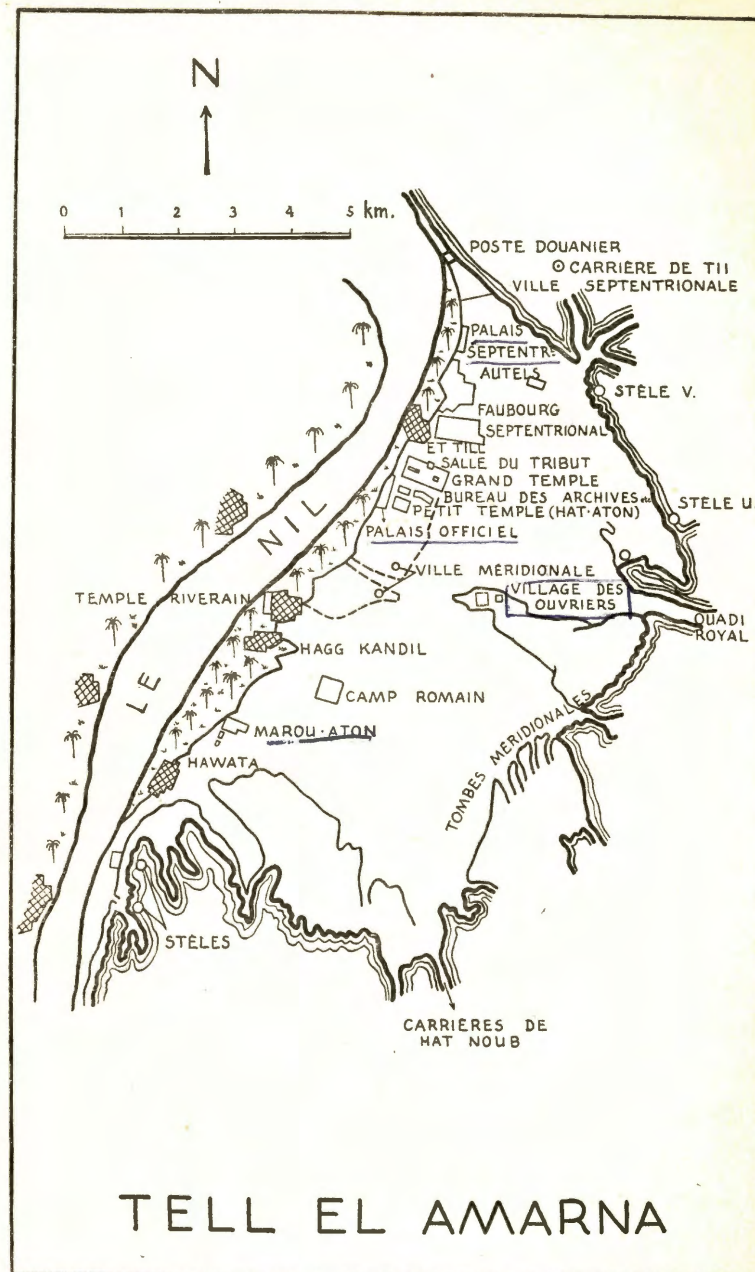
3. On a prétendu que Tout-ânk-aton était un fils d'Akh-en-aton et d'une autre épouse que Nefert-iti. Mais, s'il avait été un fils de roi, il eût certainement figuré dans le cercle immédiat de la famille royale. D'autre part, la boucle de cheveux de la reine Tii trouvée dans sa tombe est un indice des plus significatifs; nous avons vu, au surplus, que sa jeunesse n'exclut pas qu'il ait pu être le fils d'Aménophis III, ce dont il se réclame lui-même.

4. Il faut espérer que la publication scientifique définitive du contenu de la tombe de Tout-ânk-amon, découverte il y a douze ans, ne sera pas différée plus longtemps. Il y aura là, lorsque ces documents seront à disposition, matière à discussion du plus haut intérêt. Un simple coup d'œil jeté sur les objets, tels qu'ils sont exposés aujourd'hui au Caire, suffit à vous montrer que beaucoup d'entre eux n'étaient pas, à l'origine, destinés à Tout-ânk-amon; en effet, son cartouche est surajouté ou substitué à celui de quelque autre personnage.

CHAPITRE II

DESCRIPTION DES LIEUX

L'emplacement choisi par Akh-en-aton pour sa nouvelle capitale est situé à peu près à mi-chemin entre le Caire et Louxor, sur la rive orientale du Nil. A cet endroit, les falaises du haut désert s'écartent du fleuve et dessinent une sorte de grand hémicycle dont la longueur mesure quelque douze kilomètres et la largeur un peu moins de cinq. Ça et là, elles sont coupées par de grandes fissures ; ce sont des lits de torrents desséchés ou *ouadis*, creusés par les eaux provenant des pluies torrentielles qui, périodiquement, tombent entre le Nil et la Mer Rouge. Des pistes depuis longtemps désaffectées suivent ces *ouadis* et mènent aux ports et aux escales de la côte orientale de l'Egypte. Au sommet et en bordure des falaises sont encore visibles les routes ayant servi aux patrouilles de police ; elles s'arrêtent brusquement aux *ouadis*, par-dessus lesquels les sentinelles pouvaient s'interpeller. De telles dispositions étaient indispensables, car le haut désert, alors comme aujourd'hui, était le refuge des brigands et les troupes de Medjaïs, c'est-à-dire la police, faisant une chasse à l'homme parmi les collines devaient constituer, à cette époque, un spectacle aussi fréquent



2. PLAN GÉNÉRAL.

que les raids actuels de la police soudanaise montée sur chameaux.

Au flanc des falaises mêmes étaient taillées de hautes stèles-limites établissant l'étendue de la ville et portant le récit de sa fondation. Il en existe deux séries. Les premières furent taillées peu après l'an IV du règne d'Akh-en-aton, au moment où il choisit l'endroit pour sa nouvelle capitale. Les autres datent de l'an VI, lorsque la ville, ou du moins une partie de la ville, était édifiée déjà, et sur ces dernières, confirmation est faite par le roi, en l'an VIII, de ses serments.

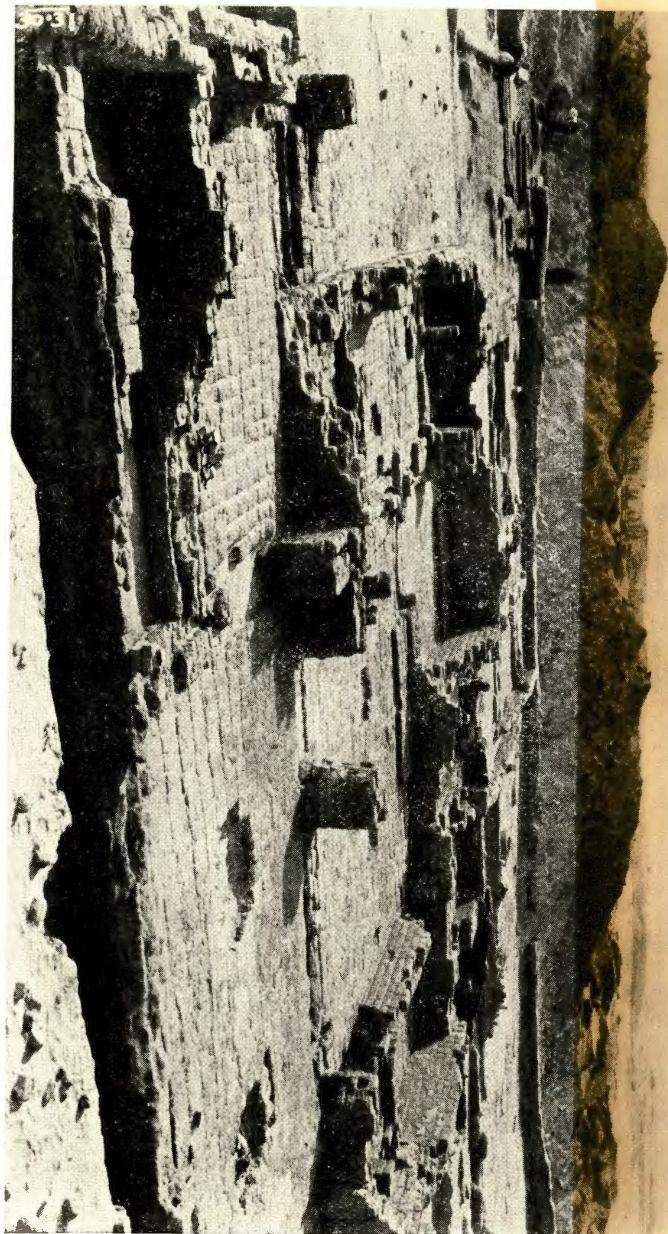
On voit d'autres stèles sur la rive occidentale, délimitant une vaste étendue de terrain fertile. Cette partie du territoire était sans doute réservée aux champs et aux domaines dépendant de la ville, car cette dernière ne dépassait certainement pas l'autre rive. Il est compréhensible qu'Akh-en-aton ait désiré que sa cité pût se suffire à elle-même. Il devait avoir constamment l'arrière-pensée que des troubles pourraient éclater dans le reste de l'Égypte et que sa ville serait condamnée à l'isolement. Les tableaux des tombeaux montrant l'aspect du rivage de même que les fouilles effectuées dans l'étroite bande actuelle de terre cultivée paraissent bien indiquer qu'à cette époque-là n'existait point de culture sur la rive orientale et que les maisons descendaient jusqu'au fleuve. La rive occidentale était probablement destinée à fournir de quoi faire face aux besoins immédiats de la ville et faisait vivre quelques villages d'ouvriers agri-



a) Photographie aérienne prise du sud, donnant bien l'impression du caractère dispersé de la ville. A distance, les falaises septentrionales d'où a été faite la photographie de la planche I. (Phot. de R. A. F. Droits de reprod. rés. à la Couronne).

b) Plaque de calcaire, sculptée et peinte, représentant probablement Smenkh-ka-ré et Merit-aton. Les personnages présentent un certain air de décadence qui n'est pas dépourvu de charme et semblent sur le point d'être renversés par le vent. — Musée de Berlin. Env. 24 cm. de haut. (Schäfer, *Amarna in Religion und Kunst*, pl. 33).

Vue de la "Maison du marchand mycénien" après les travaux de déblaiement. Elle donne bien l'impression de la hauteur à laquelle, d'une manière générale, sont conservés les murs, et rend bien l'aspect des bâtiments de briques crues.
(City of Ahenaten, II, 44).



coles et les inspecteurs et serviteurs des grands nobles.

Sur la rive orientale, la ville s'éparpillait un peu au hasard le long du fleuve, vers le nord et vers le sud (planches I, II et III a).

Les principales voies de passage sont parallèles au Nil. La plus importante d'entre elles, appelée aujourd'hui encore *Sikket es Sultan*, la Route du Roi, dessert tous les édifices les plus marquants de la ville. Il se peut, du reste, qu'elle ait existé déjà sous forme de route régulière avant même que la cité fût construite. A l'extrémité sud se trouve Marou-aton, palais de plaisance du roi, agrémenté d'un lac et de pavillons aux pavements peints aux vives couleurs. La route se dirige vers le nord, traverse la ville principale et passe entre le palais et la maison royale. A cet endroit, un pont à trois ouvertures la franchit. Au-dessus du pont se trouvait, semble-t-il, la fenêtre de l'apparition, où le roi se présentait dans sa splendeur et d'où il jetait l'or de sa faveur à ses fidèles partisans. Plus au nord, la route dessert le grand temple, devient une des rues principales du village moderne d'Et Till et se retrouve ensuite par intervalles parmi les cultures modernes. Elle réapparaît encore sur une longueur de quelques centaines de mètres près du palais septentrional, pénètre à nouveau dans les cultures et ressort finalement entre le grand mur qui fait face au palais de la reine et les vastes demeures de la ville septentrionale. Une autre voie importante est la Rue du Grand Prêtre, située un peu plus à l'est ; elle donnait accès aux domai-

nes de nombreux nobles ou hauts fonctionnaires. Elle est prolongée par la Route Occidentale dans le faubourg nord. Plus à l'est encore se trouve la Route Orientale. Ces voies de communication sont reliées ensemble par des routes transversales. Mais il ne semble guère qu'un plan d'urbanisme ait présidé à l'établissement de la ville, exception faite pour les quartiers officiels. Les domaines, découpés grossièrement en rectangles, furent répartis au moment de la fondation de la ville. Les classes les plus aisées eurent soin de s'approprier ceux qui touchaient aux routes principales, laissant les espaces intérieurs aux classes moins fortunées. Il se trouvait quelquefois qu'un ayant-droit ne fût pas en mesure de reprendre à son compte personnel sa part du lotissement ; il la sous-louait alors et nous trouvons ainsi un groupe de petites maisons encloses dans les limites de ce qui, à l'origine, devait constituer un grand domaine. A l'extrémité septentrionale du faubourg nord, espace dans lequel la ville avait tendance à se développer vers la fin de la période amarnienne, nous constatons que souvent les tranchées servant de limites ont été creusées — quelquefois les murs d'enceinte du domaine ont été construits, — mais que le propriétaire n'a pas eu le temps de bâtir sa maison avant l'abandon de la ville. Dans un cas, cependant, le propriétaire avait terminé jusqu'à la décoration intérieure de sa demeure. Une seule chose restait à faire : hisser et mettre en place, au-dessus de la porte de la façade principale, le linteau de pierre indiquant le nom et les titres

du propriétaire. Le linteau avait été tiré jusque sur les marches de l'escalier, lorsque vint l'ordre d'abandonner la ville, et c'est à cet endroit qu'il fut retrouvé, grossièrement emmuré.

Comme nous l'avons dit, il semble qu'on ne se soit pas grandement soucié de suivre un plan pour l'établissement de la ville, excepté pour les quartiers officiels. Ceux-ci couvrent, en gros, un espace d'un kilomètre carré et occupent le centre de l'emplacement. Au nord s'étend le grand temple du disque solaire, qui devait constituer le couronnement de toutes les entreprises architecturales de la ville, avec ses annexes : la salle du tribut étranger, la maison de Pa-nehesy, premier serviteur du dieu, les maisons de ses prêtres et ses magasins. Au sud se trouvent les magasins royaux servant d'entrepôts pour le tribut et les impôts. Puis vient le domaine royal avec son temple privé, à l'est duquel se place l'office des affaires étrangères avec son bureau des archives, la « place de la correspondance de Pharaon » comme les briques en portent l'inscription. Juste à côté se trouve l'université ou « maison de vie », où les jeunes scribes apprenaient l'art de bien écrire et de bien administrer. Au sud s'alignent des maisons de clercs, toutes construites sur un plan unique, avec des murs mitoyens. A l'est existent encore d'autres magasins et, pour finir, les quartiers de la police avec la maison du commandant, les dortoirs et les arsenaux, le grand champ d'exercice et de parade avec, au centre, un puits profond, de longues écuries pavées, mu-

nies de mangeoires et de pierres servant à fixer les courroies, des postes pour une « escouade volante » sur la place même, pour que l'on fût à même de parer à toute éventualité.

Le plan de cette partie centrale de la cité était particulièrement bien conçu. Chaque îlot forme un tout bien distinct, séparé des ensembles avoisinants par des rues d'un tracé aussi rectiligne qu'on est en droit de l'attendre de la part d'un Egyptien. Le domaine royal et le palais, de même que le grand temple, font face à la route principale. De sa maison officielle, Pa-nehesy avait un accès facile tant au temple qu'à sa demeure particulière au sud ; une piste due très vraisemblablement à son passage de l'une à l'autre est encore visible le soir à la surface du désert. Les quartiers de la police sont établis au bord de ce dernier, de sorte que tout mouvement suspect du côté des collines était aisément repéré ; mieux encore, une piste pour les chars, bien marquée dans le désert plat, permettait aux troupes de police de se rendre rapidement à un point situé en face de n'importe quelle scène de désordre à l'intérieur de la ville avant qu'elles n'eussent à s'engager dans les rues étroites.

Cette partie de la ville, située au sud des quartiers officiels, fut probablement bâtie la première. C'est ici que se trouvent les vastes demeures des nobles les plus importants — le vizir Nakht, le grand-prêtre Pa-ouah, le général Ra-mosé — sans oublier les maisons particulières de Pa-nehesy et de Ra-nefer, maître écuyer, et bien

d'autres propriétés qu'aucunes fouilles encore n'ont mis au jour. C'est ici également que se trouvait un quartier de sculpteurs, juste au nord du large *ouadi* qui divise cette partie de la ville en deux. Dans cette section vivait le maître-sculpteur Djehouti-mosé, dans la maison duquel ont été trouvées les nombreuses œuvres d'art dont la plupart sont maintenant au Musée de Berlin. Juste au sud du palais est situé le centre de l'industrie du verre.

A mesure qu'elle grandissait et se peuplait, la ville s'étendait vers le nord, occupant un espace situé au delà de l'*ouadi*, au nord du grand temple, à une distance que l'on atteignait néanmoins facilement du centre de la cité. On a donné à ce quartier le nom de faubourg septentrional. Nous avons plus d'une preuve que c'était là une expansion plus récente de la ville : non seulement la proportion d'objets portant les noms des successeurs immédiats d'Akh-en-aton y est comparativement plus élevée qu'ailleurs, mais encore, comme nous l'avons déjà vu, ce quartier continuait à se développer dans la direction du nord au moment où la ville fut abandonnée.

Il n'existe ici que très peu de maisons d'une certaine importance. Elles semblent appartenir pour la plupart à la classe moyenne, à des marchands et à de petits fonctionnaires. Seule la maison de Hatiay, dans l'*ouadi* qui partage en deux le faubourg, accuse certaines prétentions ; il est vrai que son propriétaire, inspecteur des travaux, avait tout à sa disposition pour s'installer à

son aise. La greffe n'est pas une nouveauté en Orient !

La partie la plus importante de ce faubourg, toutefois, s'étend au sud de l'*ouadi*. C'était le quartier des marchands de blé, avec ses rangées de silos à grain et ses escaliers conduisant à un niveau inférieur. On peut admettre qu'un canal avait été creusé du fleuve jusqu'à ce point : à peu près en face, dans le village moderne, une grande tranchée artificielle s'élève de la rive ; c'eût été à coup sûr une grande commodité de pouvoir amener son grain, au moyen d'une barque, jusqu'à sa porte.

Dans le faubourg nord, nous pouvons suivre facilement le cours des événements. Tout d'abord, les classes les plus aisées établirent leurs domaines le long des routes, utilisant l'espace qui se trouvait derrière comme dépotoir commun et comme fosses à rebuts. Vinrent ensuite des gens un peu moins riches ; ils construisirent une seconde rangée de maisons de grandeur moyenne, après avoir eu soin de remplir les fosses à décombres et quelquefois même de les désinfecter en y mettant le feu. Enfin, ce sont les bas quartiers, véritable enchevêtrement de bicoques donnant sur des cours communes ; on retrouve souvent leurs minces parois effondrées dans les fosses qui se trouvaient là auparavant et que leurs propriétaires n'avaient pas eu soin de combler convenablement.

En continuant vers le nord, nous atteignons le palais septentrional. Il apparaît comme une sorte de jardin zoologique. Il contient des mangeoires finement sculptées,

des étangs pour les poissons et des volières. D'autres pièces ont fourni de belles peintures murales, dans le style nouveau, représentant la vie de la gent ailée dans les marécages.

Enfin, à l'endroit où les falaises s'avancent vers le fleuve, nous nous retrouvons dans la ville septentrionale. Le point le plus digne d'intérêt, ici, est un grand mur double dans lequel est pratiquée une entrée ; au-dessus de celle-ci se trouvait une pièce aux parois couvertes de brillantes peintures. Il y avait là peut-être une autre fenêtre de l'apparition où le pharaon se montrait aux regards de la foule.

Une tradition locale a introduit cette muraille dans une version du conte, datant à peu près de la même époque, du « Prince prédestiné » ; une prédiction avait annoncé que ce prince serait tué par un crocodile, un serpent ou un chien. Or, cette muraille, dit le conteur moderne, fut élevée par le roi, son père, pour le protéger et écarter de lui son destin. Cependant, depuis que nous avons pratiqué des fouilles à cet endroit, des noms ont été attribués aux personnages : le prince est devenu Tout-ankh-amon et son père, le roi Till, sans doute le héros éponyme du village moderne d'Et Till. Ainsi se forment les légendes populaires.

Derrière cette muraille et adossé à elle, se trouve un palais, construit à une époque un peu postérieure. Peu de chose en subsiste, mais on y a découvert assez d'objets pour supposer qu'il appartenait à Nefert-iti et, comme

les peintures de l'entrée de la muraille révèlent que la construction de cette dernière peut être fixée à une date qui suivit le moment où la reine perdit le pouvoir, il est quelque raison de supposer que c'est dans ce palais qu'elle se retira. Les maisons avoisinantes se distinguent par leurs grandes dimensions et par leur absence de commodité pour servir de demeures familiales. Ce fait semble prouver — la présence d'un grand nombre de greniers et de cours à provisions dans les domaines vient encore à l'appui de notre opinion — que c'étaient là les maisons officielles de nobles possédant ailleurs leurs résidences privées. De nombreuses maisons, encore inexplorées à ce jour, s'appuient sur une certaine distance au flanc des falaises et, à l'extrémité nord, se trouve un grand bâtiment en terrasse qui fut peut-être un poste douanier, où les marchandises remontant le fleuve devaient être débarquées. Des traces d'un bâtiment semblable sont visibles au point correspondant, à l'extrémité sud de la plaine.

Voilà pour ce qui concerne la partie habitée de la ville. Vient ensuite ce qui, aux yeux de l'Égyptien, avait une importance au moins égale, sa tombe ou « maison d'éternité ».

Akh-en-aton fit présent de tombeaux aux nobles qui l'avaient suivi en sa nouvelle capitale. Ces tombes sont situées au flanc des falaises environnantes, en deux groupes bien distincts, celui du nord étant d'époque un peu plus récente. Il n'a été relevé dans aucune d'elles de traces

de sépulture ou même de sarcophage ; nous devons en déduire soit qu'aucun noble ne mourut au cours des quinze ans que la ville fut habitée, ce qui est fort improbable, soit que les corps et tous les accessoires funéraires furent pieusement transportés à Thèbes lorsque la cour y revint. Bien des tombes sont restées inachevées : des parois entières sont vierges de toute ornementation ; quelquefois, les scènes qui devaient les orner ne sont qu'esquissées à l'encre et attendent le sculpteur. Les tableaux qui sont terminés sont exécutés en bas-relief et les détails sont accentués par la couleur. Le plan de ces tombeaux est essentiellement du même type que celui des autres tombes de la XVIII^e dynastie, à Thèbes. Une avant-cour donne accès, par une porte, à une grande salle dont le plafond est quelquefois supporté par des colonnes papyriformes ménagées dans la masse rocheuse. L'autre trait caractéristique est une chambre contenant une statue du propriétaire du tombeau, chambre que l'on atteint directement de la salle ou par l'intermédiaire d'un corridor et d'une antichambre. La position du puits varie, mais il se trouve le plus souvent dans la première salle. Toutes les tombes ont été sérieusement dégradées, tout d'abord par les persécuteurs de la mémoire de l'hérétique qui ne voulaient laisser subsister de lui aucune trace, ensuite par les voleurs et les marchands occasionnels qui ont découpé de grands fragments que s'honorent de posséder maintenant les musées européens et américains, et enfin par les habitants de l'endroit qui

agissent ainsi pour porter préjudice aux gardiens en charge ou qui le font par pur caprice.

L'intérêt de ces tombes réside dans la série de tableaux si vivants qu'ils nous offrent de l'existence que l'on menait dans la nouvelle cité et particulièrement dans les représentations des édifices publics et des cérémonies officielles qu'ils nous montrent. Sculptés souvent sans grand soin et avec hâte, ils sont fortement marqués par le nouvel esprit réaliste. Les groupes accessoires de spectateurs sont traités de manière si vivante et les princesses se tournent les unes vers les autres avec leurs bouquets avec tant de naturel ! D'un intérêt plus grand, cependant, — s'il est possible — sont les textes religieux, qui nous livrent les hymnes au soleil écrits par Akh-en-aton et nous transmettent la théologie et la philosophie de la religion nouvelle.

La tombe la plus septentrionale (N° 1) est celle de Houia, surintendant du harem royal et chambellan de Tii. Les scènes les plus marquantes figurant dans ce tombeau représentent la visite de la reine Tii, en l'anXII du règne d'Akh-en-aton. La reine-mère assiste à une fête donnée en son honneur par la famille royale, dont tous les membres montrent qu'ils savent faire honneur au banquet qui leur est servi. Un tableau nous représente Nefert-iti dévorant un poulet tout entier tandis qu'Akh-en-aton est occupé à ronger un gros os entouré de morceaux de viande. Ce que Tii mange n'est plus visible aujourd'hui, mais de sa main inoccupée elle en donne un

peu à goûter à sa fille cadette Baket-aton. Une autre scène nous les montre vidant une coupe de vin de dimensions respectables et le roi se penche légèrement en arrière à mesure qu'elle se vide. Les princesses ont reçu l'autorisation de partager le dessert, mais elles paraissent un peu jeunes pour se livrer à des libations. Il a déjà été fait allusion aux tableaux figurant l'apport du tribut étranger et le cortège accompagnant Tii à son temple de l'« Ombre de Rê ». Puis viennent les scènes habituelles du pharaon se présentant à la fenêtre de l'apparition et faisant pleuvoir sur Houia des présents en or, colliers et bracelets. L'une des scènes contient une charmante petite esquisse de l'atelier du sculpteur, où l'artiste Iouti est représenté lui-même mettant la dernière main à une statue de Baket-aton, la fille de Tii, tandis que ses apprentis et élèves s'écrient pleins d'admiration : « Oh ! elle vit ! » Dans la chambre contenant la statue de Houia se trouve la seule scène, à El Amarna, qui figure des funérailles. Le rituel semble être le même, soit qu'Akh-en-aton n'ait point tenté de modifier les usages familiers plus solidement ancrés que le culte d'aucun dieu, soit que Houia, en sa qualité de serviteur attaché à la personne de la reine Tii, ait été moins touché que d'autres par la nouvelle religion.

La tombe suivante (N° 2) est celle de Meri-rê, qui fut également surintendant du harem royal ; elle contient aussi une représentation de la réception du tribut étranger, mais le principal intérêt qu'elle présente réside dans

un tableau montrant Meri-rê récompensé par Smenkh-ka-rê et Merit-aton. La scène est simplement esquissée à l'encre et a été très vraisemblablement exécutée au commencement de la co-régence.

La tombe N° 3 est celle d'Aâh-mosé, porte-éventail de la droite du roi. Nous y voyons le roi et la reine parcourant sur leur char la route qui va du palais au temple. La reine relève la tête et embrasse le roi, tandis qu'une petite princesse s'intéresse davantage aux chevaux.

Meri-rê, dont le tombeau porte le N° 4, fut grand-prêtre de l'Aton. La décoration de sa tombe comporte deux représentations du temple, lesquelles nous furent des plus précieuses pour la reconstitution de l'édifice sur les restes qui nous en sont parvenus. Le palais royal et les magasins y sont également figurés. L'une des scènes les plus remarquables montre un groupe de musiciens aveugles, chanteurs et harpistes, dont les sons mélodieux et rythmés accompagnent l'entrée de la famille royale dans le temple. Dans la scène habituelle de la remise de récompenses au propriétaire de la tombe, l'épisode de Meri-rê porté en triomphe sur les épaules de ses gens apporte une note charmante.

La tombe N° 5 appartenait au médecin en chef de Pharaon Pentou, mais, une autre représentation du grand temple mise à part, elle ne présente que peu d'intérêt. De Pa-nehesy (tombe N° 6), nous avons déjà vu la maison particulière et la résidence officielle, à proxi-

mité du temple. Ce personnage était premier serviteur de l'Aton, surintendant des greniers et des troupeaux de l'Aton et chancelier de Basse-Egypte. Dans ce tombeau se voient des scènes du cortège royal en route pour le temple, tableaux pleins de vie où le roi, la reine et les princesses, escortés de soldats, défilent sur leurs chars. La tombe de Pa-nehesy est la dernière du groupe septentrional.

Le groupe méridional, composé de tombes pour la plupart d'une époque un peu antérieure, est situé à quelque cinq kilomètres plus au sud, sur un éperon peu élevé faisant suite à l'entrée de l'*ouadi* royal.

La petite tombe N° 7, au nom de Pa-ren-nefer, artisan du roi, « celui qui lave les mains de Sa Majesté », est intéressante surtout pour la scène très vivante où ce personnage est représenté recevant des décorations des mains du roi. L'agitation et l'excitation inséparables de toute cérémonie orientale sont rendues de manière très suggestive.

Toutou (N° 8), dont la tombe est la suivante, n'est pas un inconnu pour nous ; nous avons déjà fait mention de lui à propos des lettres que lui adressait à la cour le perfide Aziru, dont il devait être l'ami. Son tombeau comprend une salle particulièrement somptueuse ne comptant pas moins de douze colonnes disposées sur deux rangs. Le chambellan est représenté en récipiendaire extrêmement favorisé ; on le voit aussi retournant à sa résidence, monté sur son char, au milieu des applaudissements de la foule. Il est peut-être significatif

qu'un certain nombre d'Asiatiques figurent parmi les participants à la cérémonie. Un édifice devant lequel il roule semble être le petit temple attaché au domaine royal.

La tombe N° 9 appartient à Mâhou, chef des *Medjaïs*, c'est-à-dire de la police. Elle est quelque peu en retrait comme pour se soustraire à l'attention et en effet, elle est, à bien des points de vue, la mieux préservée de toutes. Ici encore apparaissent une série de scènes charmantes. Nous voyons le char royal quittant le temple et le vizir obligé, par les usages traditionnels, de courir à côté de l'équipage. Le vieillard pansu fait des embardées et s'époumonne ; ses désavantages physiques sont encore accentués par la présence de son serviteur, fort bien découpé, qui doit, la chose est évidente, ralentir son allure pour se mettre au pas de son maître. Sur une autre paroi, le roi fait l'inspection des fortifications. Mâhou s'incline profondément devant lui à son arrivée à la ligne des guérites des sentinelles ; ces guérites sont réunies les unes aux autres par ce qui semble être une corde tendue et nouée par intervalles. Peut-être ce dispositif servait-il aux sentinelles à se faire des signaux de proche en proche ; les nœuds auraient servi à marquer, quand la nuit était sombre, les distances séparant les différents postes. Ailleurs, Mâhou est représenté en train de tirer d'un magasin officiel des provisions pour ses hommes, après en avoir reçu préalablement de la part du vizir une autorisation en bonne et due forme, que le portier

du magasin examine avec soin. Cette précaution était, semble-t-il, nécessaire, car une petite scène voisine nous montre que l'accès de certaines caves à vin lui est poliment mais fermement interdit. Ou bien s'agirait-il d'une descente dans un club de nuit ? Pour finir, une scène nous signale ses exploits lors de la prise de trois criminels étrangers. On le voit tout d'abord chez lui, en train de se chauffer les mains sur un brasier. Surviennent ses subordonnés lui annonçant que le lieu où se trouvent les hommes recherchés est connu. On a déjà sonné le rassemblement, car le char de Mâhou est prêt à partir, et l'escouade volante arrive, toute armée, à pas redoublés et en rangs serrés. L'arrestation elle-même n'est pas effectuée là ; les criminels sont finalement amenés les poings liés en présence du vizir et d'autres nobles, afin de subir un interrogatoire ; la satisfaction du vizir s'exprime dans son cri de surprise : « Aussi vrai que dure l'Aton ! Aussi vrai que dure le maître ! »

Les tombes N°s 10 et 11, appartenant respectivement à Ipy, scribe et majordome royal et à Ra-mosé, intendant de la maison de Neb-maât-rê (Aménophis III), ne présentent rien de très particulier.

La tombe N° 12, quoique de dimensions réduites et demeurée inachevée, était celle d'un personnage considérable, le prince Nakht-pa-aton, chancelier et vizir, dont la maison, dans la ville méridionale, est l'une des plus vastes et des mieux établies parmi celles qui ont été mises au jour.

Le N° 13 appartenait à Nefer-kheperou-her-sekheper, gouverneur d'Akhet-aton.

Maï, propriétaire de la tombe N° 14, était prince, chancelier royal, inspecteur des troupes et porte-éventail à la droite du roi ; il occupait en outre diverses positions à Héliopolis. Quelque importante que fût sa situation, sa chute fut aussi complète que son ascension avait été soudaine. A la manière orientale, le favori de la veille était maintenant le proscrit dont on effaçait le nom et dont on plâtrait l'image, évidemment par ordre du roi. La scène la plus caractéristique de son tombeau représente le fleuve en face du palais, avec, amarrées au rivage, les barques royales.

Les tombes N°s 15 (Souti, porte-étendard de la corporation de Nefer-kheperou-rê), 16, 17, 18 (anépigra- phes), 19 (Soutaou, intendant du trésor), 20, 21, 22 (anépigra- phes) ne présentent aucun intérêt particulier.

La tombe N° 23, par contre, est intéressante. C'est celle d'un certain Ani, scribe de l'autel et de la table d'offrandes de l'Aton. Ce personnage était certainement d'un âge très avancé. Non seulement tous les portraits de lui figurant sur les murs de sa tombe montrent un affaissement de la lèvre supérieure consécutif à la perte des dents, mais encore il est présenté en sa qualité d'intendant de la maison d'Âa-kheperou-rê (Aménophis II), lequel était mort depuis plus de quarante-cinq ans. Dans ce tombeau furent découvertes six petites stèles, présents des gens d'Ani à leur maître. Cinq d'entre elles montrent Ani assis

et recevant des offrandes pour son *ka* ; quant à la sixième, offerte par son automédon Taï, elle le montre sous les traits d'un vieillard allant visiter, monté sur son char, le tombeau que lui a donné le souverain.

La tombe N° 24 est celle de Pa-aten-em-heb, commandant des troupes et surveillant des préposés aux portes.

Le N° 25, qui est la tombe la plus méridionale, appartient à Aï, lequel devait, par la suite, succéder sur le trône à Tout-ânkh-amon. Il porte les titres de « père divin », porteur de l'éventail, inspecteur des chevaux, scribe en charge, tandis que sa femme, qui occupe une place très marquante dans la décoration de la tombe, était grande nourrice de la reine. La tombe est restée inachevée ; la première salle n'a même pas été excavée complètement. Cependant, ce qui nous en est parvenu montre suffisamment qu'elle était destinée à être la plus belle de toute la nécropole. On avait projeté de tailler trois rangées de quatre colonnes de chaque côté de la galerie centrale ; mais le côté ouest n'a été qu'à peine commencé.

La seule scène que l'on ait sculptée représente Aï et son épouse Ti recevant des mains de la famille royale l'or de la faveur du roi. Elle montre bien en quelle intimité ils vivaient avec la famille royale : la seule présence de Ti — exemple unique d'une femme honorée de la sorte — et le fait que le roi, la reine et les princesses sont tout à fait nus le prouvent avec évidence. A l'occasion de cette cérémonie, les gens de la maison d'Aï se livrent au-dehors à de grandes réjouissances et six garçons expri-

ment leur joie en faisant des cabrioles. Aï sort ensuite pour recevoir les félicitations de ses amis et pour montrer la belle paire de gants rouges dont on lui a fait présent. Les dons qu'il a reçus, colliers et vases en or, sont étalés et forment un ensemble magnifique. Les portiers de la maison d'Aï entendent le tapage et de petits marmots sont envoyés aux nouvelles. « Pour qui sont célébrées ces réjouissances, mon garçon ? » « Ces réjouissances sont en l'honneur d'Aï, le père divin, et de Ti. Ils ont été créés gens d'or ! » Une autre sentinelle dit à un petit garçon : « Cours voir cette bruyante jubilation, j'entends : qui est-ce ? — et reviens à toute vitesse ! » L'enfant s'élance et crie : « Je le ferai. Regarde-moi ! » Une autre sentinelle a appris la nouvelle et, à son ami qui lui demande : « Au sujet de qui se réjouissent-ils ? » il dit : « Lève-toi et tu verras que c'est une bonne chose que Pharaon (Vie ! Prospérité ! Santé !) a faite pour Aï, le père divin, et pour Ti. Pharaon (Vie ! Prospérité ! Santé !) les a comblés d'or par millions et leur a donné toute espèce de richesses ! » Deux garçons sont dans un coin. L'un remet à l'autre les objets dont on lui a confié la garde : « Aie l'œil sur la chaise et sur le sac, que nous puissions voir ce qui est fait pour Aï, le père divin. » Son compagnon, plutôt vexé, réplique : « Ne fais pas long, sinon je m'en vais et je les garde pour moi, mon gars ! »

Ces tombes nous donnent une image pleine de vie de l'existence que l'on menait à El Amarna ; mais elles nous apportent en outre le témoignage de la précipita-

tion qui présidait à toutes les entreprises et du manque d'artisans et d'artistes suffisamment rompus à leur métier. Commence-t-on l'excavation d'une tombe, le travail est à peine amorcé sérieusement que les carriers sont appelés à entreprendre autre chose. Suivent les dessinateurs, car le propriétaire doit veiller à ce qu'une partie au moins de sa tombe soit achevée ; ils décorent la surface terminée de la paroi et sont suivis immédiatement par les sculpteurs, qui, à leur tour, cèdent la place aux peintres pour les touches finales. Puis, si le propriétaire de la tombe est favorisé par la chance, il peut s'assurer de nouveau peut-être pour quelque temps le concours des carriers. C'est tout juste si nous ne voyons pas, à chaque coup de pic, succéder le trait du calame du dessinateur.

Il existe plusieurs constructions en rapport avec ces tombeaux. A l'angle nord-est de la plaine se trouve un groupe de trois bâtiments. Il semble qu'à l'origine un pavillon et un autel se soient dressés là pour l'accomplissement de quelque cérémonie en relation avec la dédicace de la stèle-limite septentrionale. Le pavillon, que l'on avait revêtu de pierre, fut immédiatement démoli pour être, probablement, élevé ailleurs. Lorsqu'on tailla les tombes dans la falaise rocheuse, toutefois, l'autel fut agrandi et, bien qu'on ne prêtât aucune attention au pavillon, envahi qu'il était déjà sans doute par le sable, on éleva un grand autel auquel quatre rampes donnaient accès, de même qu'une petite chapelle de pierre, le tout

enclos d'un mur de briques. On célébrait là très certainement des services funèbres, car des chemins, ménagés dans le désert par simple déblaiement des pierres, conduisent de là à l'entrée des tombeaux. D'autres chemins mènent aux tombes méridionales et il existe certainement dans leur voisinage une série analogue de monuments.

Les ouvriers engagés pour l'aménagement de ces tombes demeuraient dans un village entouré d'une muraille et situé à quelques kilomètres à l'est de la ville méridionale. Nous reviendrons en détail sur le type « County Council » de la petite maison ouvrière ; considérons pour l'instant le village dans son ensemble. Les murailles qui l'entourent sont hautes, mais elles n'ont nullement un rôle défensif, le village étant dominé par l'éperon environnant. Mais les murailles peuvent servir à maintenir des gens à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Il n'existe qu'une entrée et l'on reconnaît des traces de chemins de patrouille tout à l'entour du village. Il semble que les ouvriers de la nécropole d'Akhet-aton aient formé une agglomération aussi turbulente que ceux de Thèbes avec leurs émeutes et leurs grèves. Il était plus sûr de les cantonner aussi loin que possible de la ville. La régularité du plan, avec ses files bien nettes de petites maisons rangées les unes à côté des autres, rappelle la ville élevée à Lahoun pour loger les ouvriers occupés à la construction de la pyramide de Sésostri II, de la XII^e dynastie. Toutefois, on avait trouvé là de grands magasins et

des habitations pour les hauts fonctionnaires, tandis qu'ici nous ne voyons qu'une seule maison d'un type plus élevé, celle sans doute du contremaître. Les ouvriers appartenaient à la classe sociale la plus basse et, par conséquent, n'étaient pas des adhérents de l'Aton aussi fervents que prétendait l'être le reste de la population. Ils se cramponnaient à leurs anciens dieux et il semble que leur favori ait été Bès, le petit nain dansant à l'aspect léonin.

Tout près de là, au flanc de la colline qui domine le village, s'accrochent une quantité de chapelles funéraires qui paraissent appartenir aux membres les plus fortunés de la classe moyenne. Elles sont construites en briques de boue et sont toutes conçues au fond sur le même plan, encore qu'apparaissent entre elles des différences considérables. Premièrement vient une cour extérieure au pavement de boue desséchée entourée d'un petit mur de briques ; immédiatement à la suite s'étend une cour intérieure avec un petit banc de briques recouvertes de plâtre courant tout autour. Puis vient la chapelle proprement dite, chambre rectangulaire généralement située à un niveau un peu plus élevé, dont la paroi du fond comporte des niches et, dans le milieu, un petit piédestal ou autel. L'une de ces constructions, la plus soignée, a deux colonnes *in antis* en face de la chapelle et l'ensemble est précédé d'une porte flanquée de deux petits pylônes. Ces chapelles étaient brillamment décorées : murs blanchis à la chaux, colonnes et corniches en cavet

peintes de vives couleurs. Plusieurs puits de tombes dépendant de ces chapelles ont été découverts. Ils se trouvent à quelque distance, car, la roche étant très friable dans ces parages, il fallut, pour chacun isolément, chercher une place mieux appropriée. Toutes ces tombes ont été pillées dans l'antiquité et dépouillées des objets de valeur qu'elles pouvaient contenir. C'était là certainement un cimetière d'une certaine importance, bien que les tombes y soient d'un nombre étonnamment restreint. C'est d'ailleurs le seul cimetière populaire que l'on ait retrouvé. Il est possible qu'on doive les rechercher sur la rive occidentale, car la tradition meurt difficilement. Le désert occidental n'avait-il pas été le dernier lieu de séjour du peuple pour d'innombrables générations ?

La destruction et le pillage de ces chapelles funéraires nous a ôté la chance d'apprendre quels changements la religion nouvelle avait apportés aux idées des classes moyennes en ce qui concerne l'existence dans l'au-delà. Evidemment, on croyait, suivant la manière traditionnelle, que le mort revenait à cette chapelle pour y manger et boire les offrandes dont sa pieuse parenté l'approvisionnait. Nous ne pouvons rien en dire de plus, car il n'a été retrouvé ici que deux stèles et toutes les deux sont d'un type inusité. Il est curieux, en effet, qu'elles portent, de même que des fragments de plâtre où figurent des inscriptions, les noms d'autres dieux, en particulier celui d'Amon, le grand ennemi de la nouvelle religion. Elles datent peut-être de l'époque où Akh-en-

aton avait ouvert des négociations avec Thèbes et où le peuple se rendait compte qu'il pouvait sans danger rendre hommage à ses anciens dieux. En effet, un ostrakon daté de l'an XVI du règne du souverain a été retrouvé tout près de là. Nous sommes fondés à voir dans ces chapelles la preuve du retour immédiat et souhaité au culte des puissances qui, pendant si longtemps, avaient protégé les Egyptiens dans la vie et dans la mort.

Il nous reste pour finir la tombe royale. Elle est située à environ six kilomètres de la plaine, dans un petit *ouadi* secondaire débouchant sur le grand *ouadi* dont l'entrée se place entre le groupe septentrional de tombes et le groupe méridional. Elle a été terriblement endommagée non seulement dans l'antiquité, mais aussi à une époque récente, au cours de querelles survenues entre le gardien et les gens de son village. Un escalier de vingt marches, comportant en son milieu un plan incliné lisse pour faire descendre le sarcophage, conduit à l'entrée, qui ne porte aucune inscription. De là, un long couloir incliné descend jusqu'à un deuxième escalier rapide au pied duquel se trouve la fosse où se dressait un jour le sarcophage. Au delà se trouve une grande chambre décorée de bas-reliefs montrant la famille royale en adoration devant l'Aton. Des piliers réservés dans le roc pour soutenir le plafond, un seul subsiste. Au haut de l'escalier aboutissant à la fosse s'ouvre vers l'est une petite suite de pièces consacrées à la princesse Meket-aton, morte en bas âge. Les murs de ces chambres nous montrent tout

d'abord les scènes habituelles du culte, complétées ici par la présence des races étrangères de l'empire adorant le disque. Ailleurs sont représentées les funérailles de la princesse, pleurée par les siens. Parmi les suivants qui font cortège à la famille royale, un homme d'un certain âge occupe une position importante ; c'est peut-être Aï. La plus jeune des princesses est là aussi, avec sa nourrice, et ne prête aucune attention à ce qui se passe. Le couloir d'entrée donne accès à une autre série de chambres. Celles-ci sont loin d'être achevées et les grands pilons de dolérite et de diorite servant au nivellement gisent encore sur le sol.

Le roi cessa-t-il de s'intéresser à la tombe après la mort de sa fille ? Ou bien essaya-t-il, de propos délibéré, d'écarter de lui l'idée même de la mort et ordonna-t-il, une fois la chambre funéraire de Meket-aton terminée, d'y interrompre tout travail ? Nous ne le saurons jamais. De nombreux fragments des sarcophages de granit rose ont été retrouvés. Les déesses qui, généralement, sont sculptées dans les angles des sarcophages sont remplacées ici par l'image de la reine. Akh-en-aton fut-il jamais enterré là ? La caisse d'albâtre dans laquelle étaient déposés les vases canopes contenant son cœur et d'autres organes ne fut jamais utilisée, car elle ne porte aucune trace du bitume dont on se servait toujours pour sceller les vases dans la caisse. Toutefois, les figurines de *shaouabti* (ou *oushebtis*) étaient là et on ne les mettait certes pas dans la tombe avant l'ensevelissement. Il est vrai qu'elles

ont pu être employées pour la princesse, dont la mort était survenue inopinément, avant qu'on eût le temps de préparer son matériel funéraire. Néanmoins, la supposition la plus admissible est qu'Akh-en-aton fut déposé là comme il l'avait souhaité et que son sarcophage et probablement aussi son corps furent mis en pièces par ordre de ses successeurs.

La construction de la nouvelle ville exigea beaucoup de pierre. Le calcaire dont sont faites les falaises est de qualité très variable. Une grande partie est de qualité très inférieure. C'est pour cette raison sans doute que la maçonnerie solide d'El Amarna est si rare, préférence étant donnée au moellonage à revêtement de pierre. Il n'existe qu'une carrière de calcaire, située juste au-dessus du bord des falaises septentrionales. Elle est taillée en galeries dont le plafond est soutenu par des piliers ménagés dans la roche. L'un de ces piliers porte le cartouche de la reine Tii récemment mutilé parce que l'on croyait qu'une porte se trouvait derrière. Cette carrière a peut-être fourni la pierre pour la construction de l'« Ombre du soleil », temple qu'Akh-en-aton fit élever pour Tii. Par contre, on trouve de l'albâtre de bonne qualité en abondance dans le haut désert. La carrière la plus importante, celle de Hat-noub, ainsi que l'appelaient les anciens Egyptiens, est située à onze kilomètres de l'angle sud-est de la plaine. Elle fut exploitée à l'origine par Khoufou (Khéops) de la IV^e dynastie, qui peut-être fit établir la chaussée qui y mène. Les rois de la VI^e dy-

nastie l'exploitèrent à leur tour. On relève sur le roc les noms de Pepi I^{er} et de Pepi II, tandis qu'un fonctionnaire, Ouni, raconte comment il s'y est procuré un grand autel d'albâtre pour le roi Mer-en-rê. La XII^e dynastie semble l'avoir abandonnée pour une carrière située à environ un kilomètre et demi plus au sud, où l'on peut lire le nom de Sen-ousret (Sésostris) III. Cette carrière était probablement connue aussi sous le nom de Hat-noub. Au nord du territoire d'El Amarna existe une bonne veine d'albâtre exploitée sous les règnes de Ramessès II et de Mer-en-ptah. On retrouve des traces d'abris d'ouvriers dans le voisinage de presque toutes les carrières ; les monceaux de déchets sont souvent répandus sur une vaste étendue et des fragments d'albâtre tombés au cours du transport jonchent les routes.

CHAPITRE III

LES ÉDIFICES PUBLICS

Il convient, avant de commencer l'étude des différents types d'édifices, de dire un mot des méthodes de bâtir et des matériaux utilisés. Tell el Amarna est une ville de brique crue. La pierre n'est employée que dans des circonstances très exceptionnelles. Les briques sont simplement séchées au soleil ; on laissait des quantités de cailloux dans la boue qui servait à les fabriquer ; celle-ci se désagrégeait-elle, les cailloux se répandaient et c'est ce qui donne aux endroits non encore fouillés leur aspect caillouteux. Les briques sont de grandes dimensions ; 33-37 centimètres de long sur 15-16 centimètres de large et 9-10 centimètres de haut sont les dimensions des briques d'usage courant, bien que celles utilisées dans la construction du petit temple de Hat-aton ne mesurent pas moins de 38×16×16 centimètres. Ces briques servent à tous les usages, y compris le pavage. Seul le chef de la police fit couvrir le sol de ses quartiers d'un lit de briques, véritables dalles, mesurant 30×30×5 centimètres.

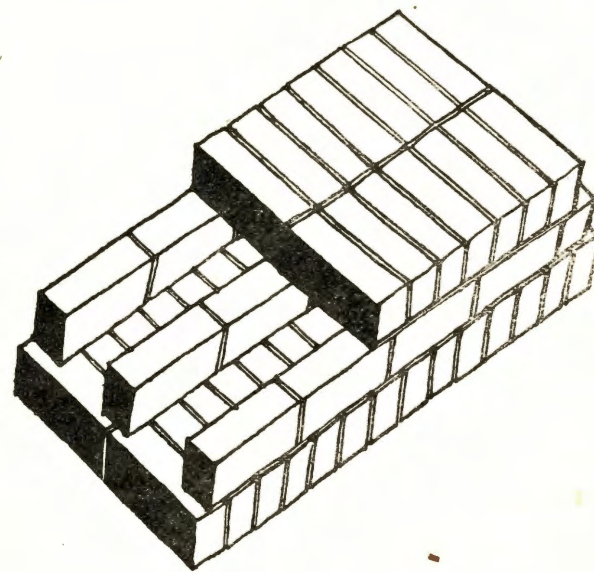
Dans un pays où la pluie est extrêmement rare, la

brique a une durée illimitée, le sable chassé par le vent étant le seul agent de destruction. Pour éviter cet inconvénient, on enduisait la façade du mur d'un crépi de terre, qui pouvait être renouvelé. On assurait la cohésion du mur en étendant une petite quantité de mortier sur chaque lit de briques, sans le faire toutefois entre les joints verticaux d'une même assise ; les briques adhéraient les unes aux autres grâce à l'enduit dont on couvrait le mur et qui pénétrait dans les interstices.

Il n'existait aucun système régulier de lier la maçonnerie ; on évitait toutefois le joint droit sur plus de deux lits de briques. Même des angles restaient fréquemment sans liaison et lorsqu'on élevait par la suite des murs contre ceux qui existaient déjà, on se contentait de les appuyer contre ces derniers.

Mais la brique crue présente un danger, celui de sécher d'une manière inégale en rétrécissant et de provoquer ainsi un déjettement du mur. Pour parer à ce danger, l'architecte avait souvent recours au système du mur évidé. Il construisait par exemple un mur d'une épaisseur de deux briques. La première assise était constituée de deux rangs de briques disposées en boutisse. L'assise suivante était constituée de briques disposées en carreau, mais au lieu de quatre rangs, on n'en mettait que trois, laissant de l'espace libre pour permettre à l'air de circuler. Cet espace était refermé par l'assise suivante faite de briques disposées en boutisse, et ainsi de suite. Mais ce procédé n'allait pas sans affaiblir les murs et l'on

évitait toujours d'y recourir lorsque le mur devait porter un grand poids ou s'élever à une grande hauteur.



3. MUR ÉVIDÉ AUX ASSISES ALTERNATIVEMENT EN BOUTISSE ET EN CARREAU.

C'est pour cette raison que, dans la construction des pylônes et de très grands murs, on a utilisé des poutres de bois dont le rôle était non seulement de lier les briques mais encore d'ajouter un certain élément d'élasticité qui diminuait le danger de déjettement. Un usage analogue se retrouve, quoique pour une autre raison, en Crète minoenne, où l'un des points caractéristiques de l'architecture est la quantité de charpente utilisée. Ici, on

avait recours à ce moyen pour diminuer autant que possible les effets des tremblements de terre auxquels la Crète est particulièrement sujette. En Egypte, le bois était à peu près aussi onéreux que la pierre et ce n'est que dans les grands édifices publics que nous le voyons incorporé aux murs. Il était cependant d'un transport et d'un façonnage moins coûteux et plus aisé. Aussi n'est-ce que dans les édifices publics qu'apparaît l'usage des colonnes de pierre. Le particulier et, en fait, le roi lui aussi dans sa résidence, se contentaient de colonnes de bois reposant sur une base de pierre. Ces bases ont généralement un diamètre double de celui des colonnes qu'elles supportent ; le pourtour et le centre soigneusement indiqués sur les bases en font foi. Celles-ci ont dû servir de sièges supplémentaires dans des maisons où l'ameublement était insuffisant, mais elles étaient fréquemment aussi une cause d'incommodité et de chutes. Un bon propriétaire, en effet, finissait par se mettre dans une telle furie de toujours trébucher et de se heurter les orteils qu'il élevait le niveau du sol jusqu'à ce qu'il fût à fleur de la partie supérieure de ces bases.

La délimitation préliminaire de toute construction se faisait au moyen d'une corde. Quand par exemple on désirait marquer la position des tables d'offrandes sur le sol plâtré du temple, on tendait une corde préalablement trempée dans la couleur noire et on la mettait au sol pour qu'elle y laissât sa marque. Dans certains cas, la corde était délicatement enfoncée dans le plâtre avant

qu'il fût tout à fait pris, formant ainsi une rainure peu profonde.

De même, toute surface à décorer était préalablement marquée d'un réseau quadrillé avant que l'artiste commençât son travail. Quelquefois, ces carreaux ont été laissés, comme dans les tombes restées inachevées.

Même dans cette période de révolte jusque dans le domaine artistique, l'Égyptien était inconsciemment l'esclave de traditions centenaires. Les colonnes restent du type palmiforme ou papyriforme en faveur depuis l'Ancien-Empire. Le cavet des corniches continue à être décoré de feuilles dressées et sur le tore sont toujours peintes ou sculptées les cordes qui, des milliers d'années auparavant, tenaient liés les faisceaux de roseaux tressés. Ces faisceaux renforçaient le couronnement de palmes dressées, dont l'inclinaison sous leur propre poids a donné naissance au cavet de la corniche.

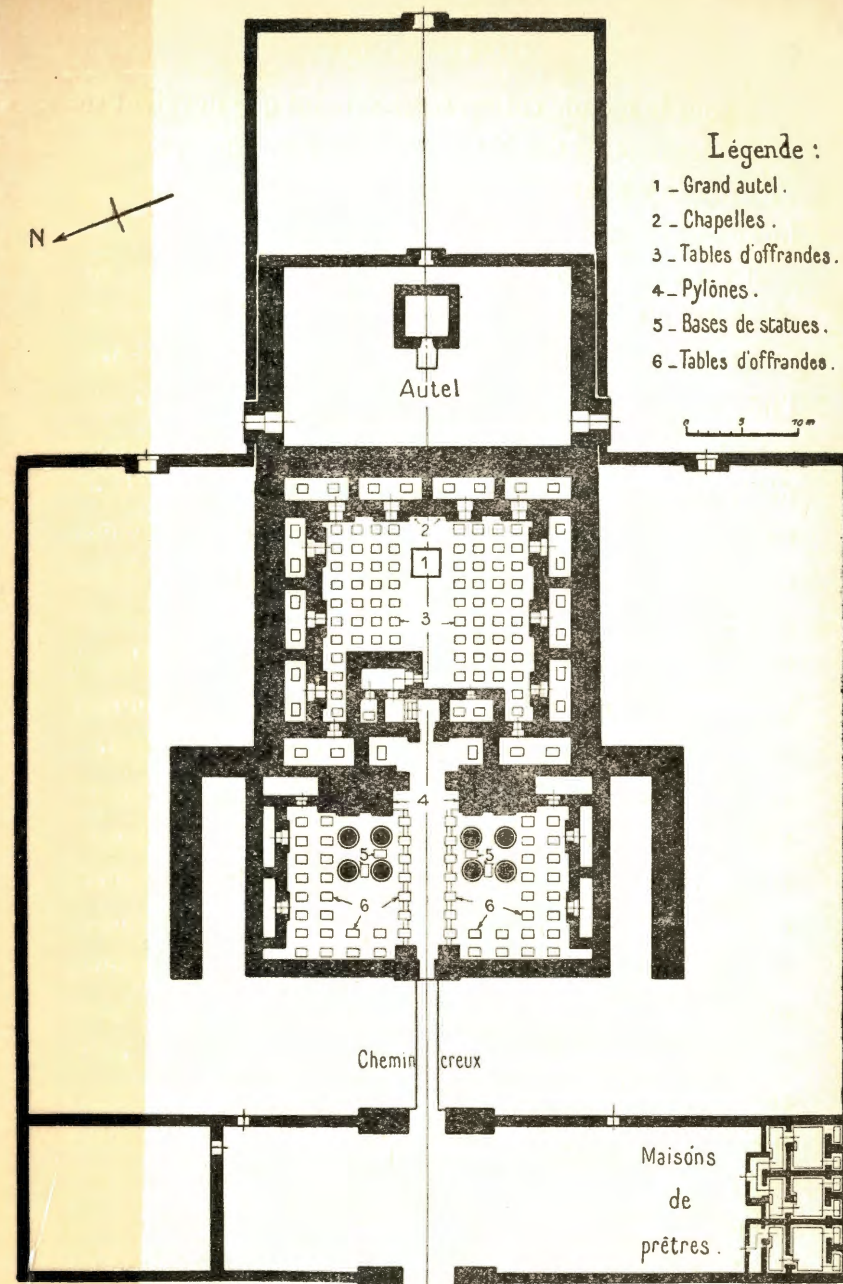
Les innovations que nous relevons dans l'architecture amarnienne concernent le plan de la construction, non pas les méthodes employées ; et même, lorsque nous considérons les plans, nous ne devons pas oublier combien mal nous sommes informés sur l'architecture domestique égyptienne dans d'autres parties du pays. Nous devons également nous rappeler quelle hâte furieuse présida à toute l'entreprise. Akh-en-aton est un précurseur de l'Oriental moderne par le désir qu'il manifestait de voir une chose rapidement achevée et il est à craindre que l'impression laissée par une grande partie

des constructions et des décorations ne soit celle du « bon marché » et du « bâclé ».

En considérant l'immense étendue des édifices et l'absence d'étages proprement dits, nous devons nous rappeler qu'Akh-en-aton disposait d'un sol vierge. Tell el Amarna offre donc un contraste avec Thèbes, où nous savons qu'il y avait des bâtiments à deux étages, et un contraste encore plus grand avec les villes minoennes de Crète à peu près contemporaines, où quatre ou cinq étages sont la règle. Dans les deux derniers cas, tout l'espace disponible devait être utilisé, particulièrement en Crète, où les seuls emplacements pouvant servir à la construction de villes sont souvent les seuls qui soient cultivables. Dans de telles conditions, les maisons et les palais devaient se développer plutôt en hauteur qu'en étendue. Mais à El Amarna, la quantité de surface cultivable n'entrait pas en ligne de compte ; aussi toutes les pièces essentielles de la maison étaient-elles concentrées au rez-de-chaussée ; le toit plat jouait sans aucun doute un rôle aussi important dans la vie de l'ancienne Egypte qu'il le fait aujourd'hui, avec sa légère loggia sur l'un des côtés pour les journées vraiment trop brûlantes.

[Le grand temple du disque solaire est situé au milieu de l'emplacement, sur la voie principale. Cette « maison de l'Aton, mon père, que je veux construire dans Akhet-aton en ce lieu » devait constituer le couronnement de toute l'entreprise.

Ce temple devait être le centre du culte du nouveau



4. PLAN DU SANCTUAIRE DU GRAND TEMPLE.

dieu pour le monde entier. C'est vers lui que devaient se porter les regards des Nubiens et des Asiatiques, afin de s'en inspirer pour l'édification de leurs temples solaires locaux de Sessebi et de Jérusalem.

Il est situé à l'intérieur d'un très grand *téménos* ou enceinte, d'environ huit cents mètres de long et trois cents de large, espace qu'Akh-en-aton avait peut-être l'intention de remplir complètement de constructions.

Cependant, avant même qu'on eût élevé le mur de délimitation, avait eu lieu, semble-t-il, une cérémonie de consécration. Les fondations d'une porte de cérémonie, rasée par la suite jusqu'au sol, ont été découvertes juste à l'intérieur de l'entrée principale. Devant celle-ci se trouvaient un grand nombre de réceptacles en plâtre, enfoncés sur l'axe principal, pour des offrandes liquides, tandis qu'un pavage de terre recouvrait tout l'espace. De là, une avenue de sphinx conduisait vers l'est, remplacée par une allée d'arbres au bout de quelques centaines de mètres. Les trous dans lesquels ces arbres étaient plantés ont été retrouvés — quelques-uns contenant encore les racines — véritablement sous les murs du sanctuaire, tandis qu'il existe une avenue intérieure sous le sol actuel. Cette avenue aboutissait à un petit sanctuaire de briques crues élevé en hâte pour l'occasion, mais incorporé ultérieurement dans le plan définitif.

Vint ensuite la construction du *téménos*, dont l'entrée principale ne coïncidait pas, pour quelque raison sans doute, avec l'ancienne porte, qui se trouvait enclose de

façon plutôt maladroite, si bien que, pour pénétrer dans l'enceinte, il fallait monter premièrement une rampe passant entre les deux masses du pylône, descendre aussitôt pour passer sous l'entrée cérémoniale temporaire dont l'existence était encore apparemment tolérée. Une fois le mur de délimitation terminé, ou probablement tandis que les travaux étaient encore en cours, on construisit le sanctuaire à l'extrémité orientale de l'enclos. Enfin, quelques années après, le roi décida de reprendre son activité de bâtisseur, et l'on entreprit la construction des édifices connus sous les noms de Per-haï, « la maison de la jubilation » et de Gem-aton, « la rencontre d'Aton », tout près de l'entrée principale. Ceci ne fut pas pour arranger les choses, car les anciens réceptacles de plâtre se trouvaient dans l'axe principal et empêchaient un accès facile, l'un d'eux étant littéralement coupé par le mur ouest de Per-haï. C'est pourquoi l'on adopta un nouveau plan. La porte de cérémonie fut démolie et l'espace séparant l'entrée principale de l'entrée de Per-haï fut comblé au niveau de la rampe extérieure, formant ainsi une chaussée surélevée. Cette chaussée n'est qu'à environ un mètre au-dessus de l'ancien niveau et ses deux côtés, coupés en biais, le rejoignent graduellement et d'une manière pratiquement imperceptible. On enfonça de nouveaux réceptacles en plâtre à ce niveau plus élevé en ayant soin, toutefois, de les placer de chaque côté de l'axe principal, de manière qu'ils ne fussent pas un obstacle à l'avenue d'approche.



C'est là l'état définitif du temple, tel que nous le montrent les représentations que nous en ont livré les décorations des tombes et les vestiges mis au jour sur place. Dans notre reconstitution du plan, force nous est de tabler énormément sur ces bas-reliefs des tombeaux. Il ne subsiste en effet que fort peu de chose de l'original. A part le *téménos* et une ou deux constructions d'importance secondaire, les murs étaient en moellonnage à revêtement de pierre ; les chaussées et les plates-formes, sur lesquelles nous reviendrons, étaient simplement faites de sable pilonné à l'intérieur d'un parement de pierre et recouvert d'un pavage.

Au moment de l'effondrement de l'atonisme, le temple devint le symbole de tout ce que haïssait l'Égypte et sa destruction fut totale. Pratiquement, pas un seul bloc de pierre n'est resté *in situ*. Les colonnes et les statues furent brisées en morceaux et leurs fragments jetés dans les tranchées vides où se dressaient auparavant les murs. Les seuls vestiges restés en place sont le sol de ciment, la tourrure de sable tassé des chaussées et plates-formes et le lit de ciment sur lequel reposaient les fondations, portant encore les marques de la pierre. Même ce lit de ciment a été souvent arraché avec les pierres, si bien que nous devons nous diriger d'après les changements de niveaux du sable vierge, niveaux qui montrent la profondeur à laquelle étaient creusées les fondations. A vrai dire, c'est une chance que nous ayons tant d'indices pour nous guider, car ce sont pour une grande part les

démolisseurs eux-mêmes qui nous les ont conservés. Nous avons vu que leur haine était si entière qu'ils allèrent jusqu'à couvrir tout l'espace de l'enclos de sable propre et à couler une épaisse couche de ciment par-dessus pour sceller ce lieu exécré. C'est à ce fait que les plates-formes et chaussées, consistant maintenant en de simples monticules de sable couvert d'un pavage, doivent d'avoir été maintenues à leur hauteur originale et de n'avoir pas souffert des intempéries. Il s'ensuit qu'il subsiste juste assez de vestiges pour nous permettre de reconstituer un plan et même une élévation correspondant en tout point aux scènes des tombeaux.

Procédons maintenant comme si nous faisons partie du groupe royal qui pénètre dans le temple pour y rendre ses adorations à l'Aton. Les participants descendent de leurs chars, qu'ils confient à la surveillance des valets. Ils pénètrent dans l'enceinte en passant entre les deux hautes tours du pylône. A leur gauche se dresse un pavillon à colonnes dont les massives fondations de béton s'enfoncent à une profondeur d'environ 1 mètre, car toute cette avenue est faite de terre rapportée. Ils franchissent l'entrée de Per-haï, la « maison de la jubilation ». Ici encore se dressent les hautes tours d'un pylône en briques crues et à revêtement de pierre. A la façade antérieure de chacune des tours sont plaqués cinq hauts mâts au sommet desquels flottent des banderoles. La porte n'a pas de linteau, afin que les rayons du soleil ne soient pas interceptés. Per-haï est constitué par deux colon-

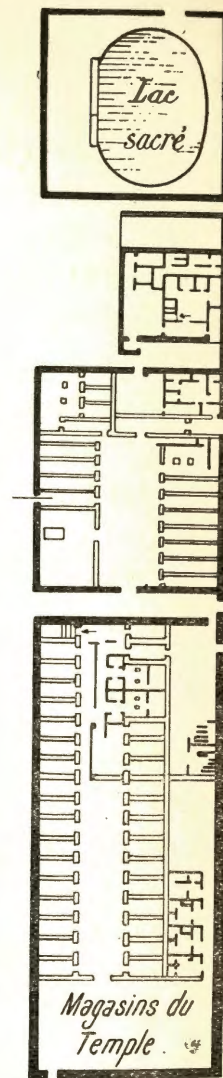
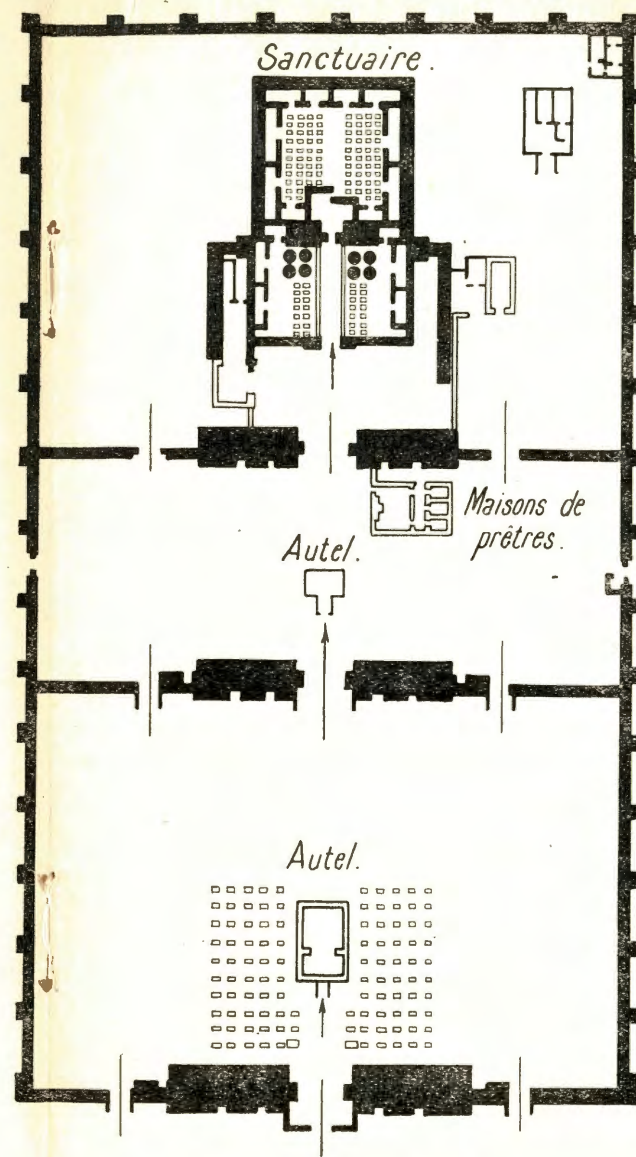
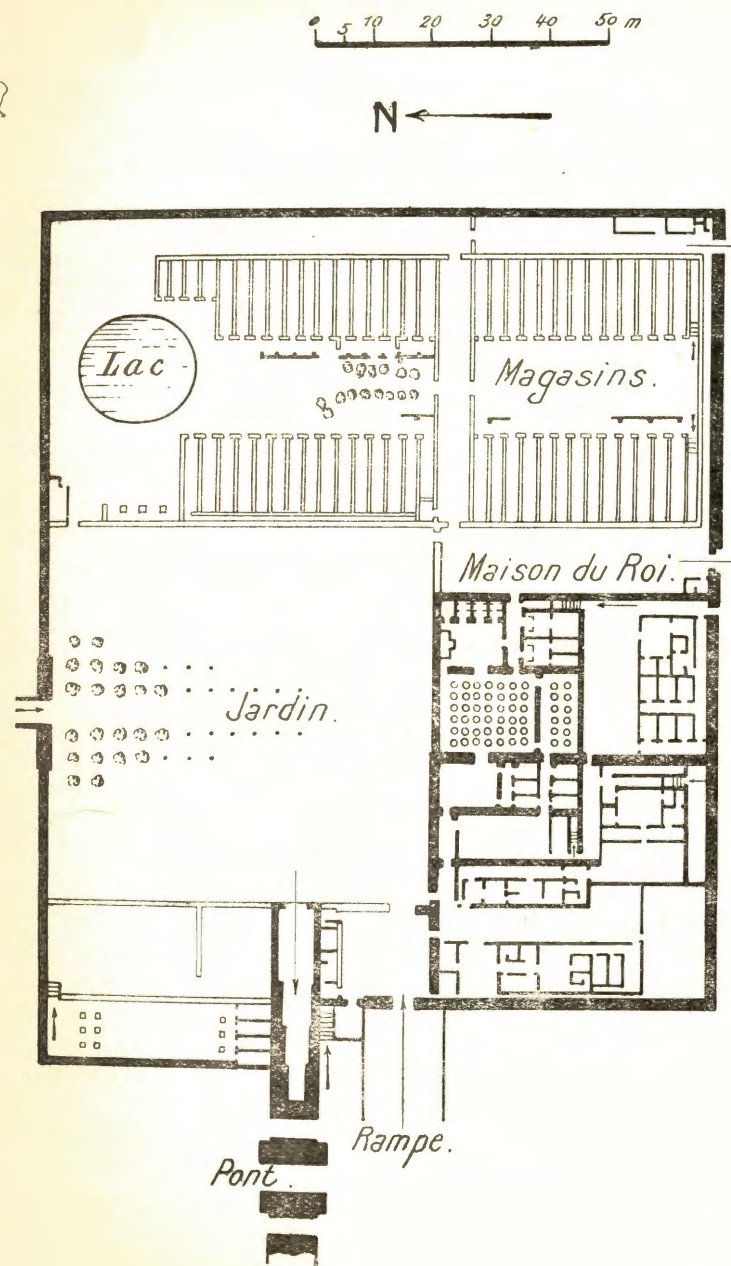
nades flanquant le passage central, lequel est à ciel ouvert. Il y avait deux rangées de quatre colonnes de chaque côté ; cette disposition nous est indiquée par les marques laissées sur de grandes plates-formes de béton qui supportaient ces colonnes. A l'extrémité orientale de chaque colonnade se trouve un autel de calcaire fin, portant en bas-relief la représentation habituelle du roi et de la reine faisant des offrandes. Derrière les autels, un petit escalier descend dans des chambres ménagées dans l'épaisseur des tours du pylône qui flanquent l'entrée donnant accès à la division suivante du temple, Gematon, la « rencontre d'Aton ». Nous avons affaire ici à quelque chose de tout à fait nouveau en architecture religieuse.

Le temple égyptien ordinaire présente une transition très caractéristique de la lumière vers l'obscurité : de la cour ouverte, inondée par les rayons éclatants du soleil, on passe à la pénombre de la colonnade et de la salle hypostyle, et finalement de là à la nuit noire du sanctuaire, dont l'impression de mystère et de terreur est encore accrue par le sentiment accablant d'être graduellement enfermé à mesure que le niveau du sol s'élève et que le plafond s'abaisse.

Le temple d'El Amarna était un vrai sanctuaire du soleil, avec ses cours à ciel ouvert se succédant l'une à l'autre jusqu'au grand autel. Une fois le pylône franchi, on parvient à une sorte de perron, d'où la vue embrasse une cour ouverte, entourée de plates-formes d'environ

un mètre et demi de haut. Sur les plates-formes se dressaient de petits édifices probablement de bois, où l'on pouvait peut-être acheter les offrandes que l'on désirait présenter. Un escalier descend de l'entrée dans la cour où s'élève le premier grand autel avec ses marches et sa balustrade. C'est là qu'on amoncelait les fruits de la terre et les viandes de nombreuses pièces de bétail, car l'Aton, tout comme le pharaon, semble apprécier une table bien garnie ! Derrière l'autel, un escalier de quelques marches donne accès à une chaussée surélevée traversant le centre de tout l'édifice, à un niveau correspondant à celui des plates-formes qui se trouvent autour de chaque cour. Des deux côtés de la chaussée, les cours sont remplies de tables d'offrandes carrées en pierre (que telle fut bien la destination de ces blocs, les scènes figurant dans les tombes le montrent avec évidence), tandis qu'à l'extérieur du bâtiment et dans les limites du *téménos* sont disposées de chaque côté quarante rangées de vingt tables d'offrandes. Ces dernières, en briques crues, étaient peut-être réservées aux simples particuliers qui n'avaient point accès au temple, à moins qu'elles ne fussent consacrées à chacune des villes de l'empire. Dans tous les cas, une tentative fut faite de procurer à chacun un intérêt personnel dans le culte. Il s'agissait en effet d'un effort tendant à rendre un dieu universel.

A mesure que les cours se succèdent, séparées les unes des autres par des portes et des pylônes d'un travail soigné, leur sol de plâtre s'élève en une série de degrés



5. Plan du domaine royal, le palais officiel non compris

bas pour suivre la déclivité du terrain. Les plates-formes et la chaussée diminuent ainsi proportionnellement de hauteur jusqu'à la cour du grand autel. Au moment où l'on construisait la partie précédant immédiatement cette cour, les fonds devaient être en baisse, car des briques blanchies à la chaux ont remplacé ici le revêtement de pierre.

La rupture que présente le système de plates-formes et chaussée avec la cour de l'autel est accentuée par une colonnade irrégulière. Celle-ci passée, on parvient au grand autel dressé parmi des tables d'offrandes au centre d'une cour, entourée elle-même d'une série de chambres à ciel ouvert, dont chacune contient une ou plusieurs tables d'offrandes ou autels.

Cette partie du temple s'arrête brusquement en se heurtant à un mur nu dont ni les restes qui en subsistent ni les représentations qu'en fournissent les tombeaux n'indiquent qu'il comportait d'issue vers l'est. Aussi cette partie du temple était-elle probablement utilisée en des occasions déterminées, lorsque l'on ne faisait pas usage du sanctuaire. En effet, si l'itinéraire royal comportait une visite au sanctuaire, il fallait revenir sur ses pas, bien inutilement, jusqu'à l'entrée de Per-haï.

Le dernier sanctuaire est situé à quelque 320 mètres à l'est. Dans les tombeaux, il est représenté pratiquement à la suite de Gem-aton, pour une simple raison d'économie de l'espace.

Entre les deux édifices se trouvent quatre cuves oblon-

gues, probablement des réceptacles en plâtre du type déjà mentionné. Il est impossible, toutefois, de les retrouver, car le cimetière moderne d'Et Till s'étend jusqu'à ce point et couvre une grande partie du terrain. En fait, une certaine étendue aussi de Gem-aton est occupée par le cimetière ; des tombes éparses ont dû être clôturées d'un mur et une grande zone de la partie septentrionale n'a pu être explorée. Mais grâce à la courtoisie des habitants, nous avons été autorisés à nous rapprocher de la limite autant que la chose était possible.

Le sanctuaire proprement dit présente les caractères essentiels d'un temple de l'Aton réduit à sa forme la plus simple, si simple apparemment qu'il fut vite considéré comme étant d'un type suranné ; s'il figure toujours dans les scènes des tombeaux, on ne le voit cependant jamais servir à quelque cérémonie présidée par le roi.

Il couvre une superficie d'environ 100 mètres de long. Un premier pylône, du type habituel, donne accès à une cour à ciel ouvert, dont l'extrémité méridionale est occupée par trois petites maisons, servant évidemment d'habitation aux prêtres en charge. Un second pylône mène au sanctuaire proprement dit. Ici encore, nous commençons par suivre une chaussée dont les bords s'abaissent sur une cour garnie de nombreuses tables d'offrandes et flanquée de chambres au nord et au sud. À l'est, la chaussée passe entre deux grandes colonnades ; entre leurs colonnes se dressent, deux de chaque côté, des statues colossales d'Akh-en-aton portant la couronne

du nord et la couronne du sud. Ces colonnades aboutissent aux tours d'un pylône. A ce point, la chaussée s'abaisse au niveau de la cour de l'autel, dans laquelle l'adorateur pénètre par une entrée en chicane l'obligeant à faire deux tournants : en effet, des murs ont été élevés pour servir d'écrans et soustraire aux regards le saint des saints.

Cette dernière cour ressemble en tout point à la cour orientale de Gem-aton avec sa multitude de tables d'offrandes massées autour du grand autel et sa ceinture de chambres à ciel ouvert l'entourant tout entière.

Derrière le sanctuaire, une suite de locaux et de passages, auxquels on n'accède que par l'extérieur, ont été aménagés, semble-t-il, pour des raisons de sentiment : on voulut, en effet, que fût incorporée à l'ensemble la chapelle qui, à l'origine, avait servi pour la cérémonie de la dédicace du temple ; au delà de cette chapelle, il n'existe plus de constructions jusqu'à la petite porte, dont la muraille orientale du *téménos* est percée.

Nous savons peu de chose de la décoration de tous ces édifices : l'œuvre de destruction a été si grande et ce qui subsiste consiste en général en fragments trop rudimentaires ou en répétitions fastidieuses de noms royaux ou divins.]

Tout près de là se trouve un grand bâtiment carré, ayant servi très vraisemblablement de cour d'abatage, où étaient préparées les offrandes de viande. Entre cet édifice et le sanctuaire, on voit les fondations de la

grande stèle et de la statue colossale du roi que nous retrouvons dans toutes les décorations des tombes. Des fragments de la stèle ont été mis au jour, mais ils ne fournissent qu'une liste d'offrandes ou l'énumération des biens du dieu.

Nous avons un type de temple très différent avec l'« Ombre du soleil », qu'Akh-en-aton fit édifier pour sa mère Tii lorsqu'elle vint lui faire visite à El Amarna en l'an XII de son règne. Nous avons vu qu'elle apportait des idées du monde extérieur et, d'après la représentation que nous en a transmise la tombe de Houia, il semble que ses goûts en architecture n'aient pas été ceux en vogue à Tell el Amarna. M. Capart voit dans cette figuration l'image d'un temple n'accusant que peu de différence avec le type normal de temple thébain. Cette opinion, bien entendu, sera ou confirmée ou contredite lorsque les restes du monument lui-même seront découverts, mais d'après ce que nous pouvons distinguer dans la représentation, elle semble bien être fondée. La première cour est entourée d'une colonnade. Entre les colonnes, des statues sont groupées par paires, celles de Tii et d'Aménophis III alternant avec celles de Tii et d'Akh-en-aton. Le sanctuaire proprement dit, s'il est à ciel ouvert comme la chose paraît, ressemble néanmoins aux temples thébains en raison du groupement de nombreuses chambres autour d'un saint des saints, cet ensemble étant précédé, selon toute apparence, d'une salle hypostyle.

Le grand temple lui-même avait de nombreuses

annexes dont la plupart, malheureusement, sont recouvertes par le cimetière moderne. La maison officielle de Panehesy, premier serviteur du dieu, est située en dehors du *téménos*, à l'angle sud-est. C'était là, certainement, que se traitaient les affaires touchant les revenus du temple. La salle du tribut étranger est à cheval sur le mur septentrional du *téménos*. C'est un grand édifice, ouvert dans sa partie centrale, où l'on dressait sans doute le trône sous son baldaquin. Des quatre côtés, un escalier descend jusqu'à ce point.

Les autres édifices publics importants de ce quartier consistent principalement en de longues rangées de locaux servant à l'emmagasinement des revenus et des tributs, et de bureaux comme celui des archives ; conçus sur des plans irréguliers à l'extrême, ces bureaux sont, comme celui du percepteur des contributions dans le faubourg septentrional, bien pourvus de salles d'attente où l'inévitable foule qui se presse dans tous les édifices publics de l'Orient pouvait s'asseoir et passer la journée à discuter affaires et à débattre le prix du « pot de vin ».

— Passons maintenant à la résidence du souverain (1). Nous atteignons pour commencer le domaine royal, appelé Hat-aton, le « château d'Aton ». Il couvre une superficie d'environ quatre cent cinquante mètres de côté (planche II). A l'ouest de la route royale s'étend le palais, où Petrie fit des fouilles il y a plus de quarante ans. C'est un palais comportant une série de grandes salles officielles

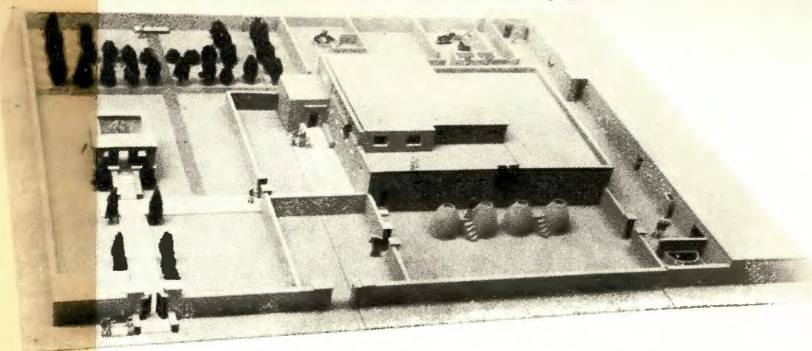
(1) Cf. le plan, pages 104 et 105.

d'apparat et de réception, mais où le quartier des domestiques fait défaut. Celui-ci doit être cherché ailleurs. Le plan du palais, tel qu'il apparaît actuellement, est des plus confus et il faut espérer que des fouilles complémentaires y apporteront quelque clarté, d'autant plus que les représentations qu'en donnent les tombes ne sont pas d'un secours aussi réel qu'en ce qui concerne le temple. Nous imaginons que ce monument n'était non pas seulement beaucoup plus facile à représenter que le palais, mais encore d'un plan si nouveau que des efforts particuliers furent faits pour le montrer avec exactitude. Cependant, le palais différait peu, sans doute, du type habituel ; il était, de plus, d'une si grande complexité et contenait tant de pièces que l'artiste se contenta de choisir les salles qu'il lui plaisait de représenter et il les plaça où il jugea qu'elles entraient le mieux dans sa composition. Les représentations du palais sont généralement subordonnées au motif principal, à savoir la fenêtre de l'apparition. Celle-ci se place probablement dans une pièce située au-dessus du pont franchissant la Route Royale et donnant accès, en face, aux jardins de la maison du roi. Aussi n'est-il pas impossible que l'artiste ait montré quelquefois des pièces appartenant à la maison du roi. De toute façon, seules de nouvelles fouilles permettront d'éclaircir la question.

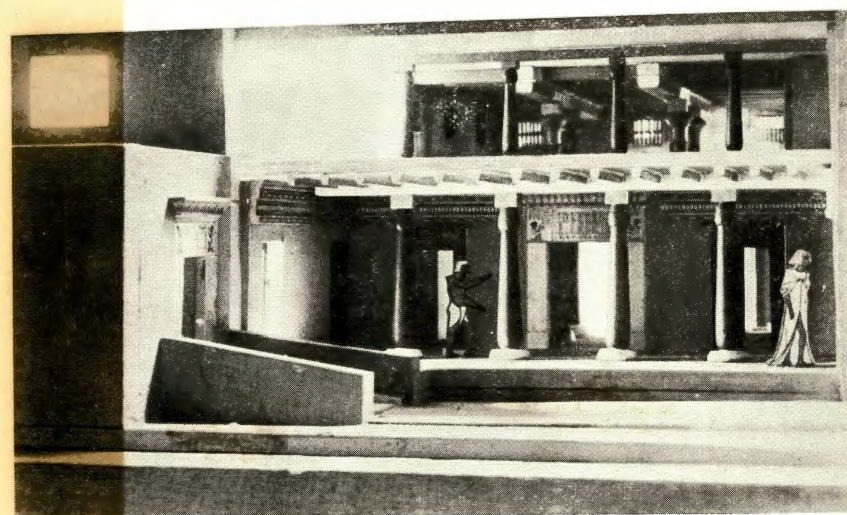
Le mur d'enceinte du palais était double ; l'espace intermédiaire servait de chemin de ronde. Cette disposition était d'un usage courant dans les endroits où

étaient accumulées des richesses, car elle n'exigeait qu'une petite patrouille de sentinelles pour surveiller toute l'enceinte et permettait de repérer instantanément quiconque tentait de pénétrer du dehors.

Les cultures modernes ont à ce point empiété sur les ruines qu'il nous est impossible aujourd'hui de savoir où était l'entrée. A première vue, le détail le plus caractéristique du plan est la forêt de bases carrées, en briques crues, occupant l'extrémité sud du palais. Elles sont blanchies à la chaux et les arêtes de leurs angles portent un boudin cylindrique ou tore. Des fragments de plâtre peint portant un décor de treille ont été trouvés parmi ces bases. Aussi est-il possible que ces piliers carrés aient atteint une hauteur assez considérable et qu'ils aient supporté un plafond orné de ce motif décoratif. S'il en est ainsi, nous avons ici le prototype de ces hautes salles à colonnes si caractéristiques de l'architecture de la dynastie suivante. Il se peut, cependant, que les fragments de plâtre peint se soient détachés du sommet des piliers eux-mêmes et l'on a pu suggérer que l'ensemble de cet espace constituait un verger de vigne, dont les ceps poussaient leurs rameaux le long des piliers et sur le treillage que ceux-ci soutenaient. Il eût été conforme aux idées égyptiennes de décorer de tels supports de treille d'un motif de vigne. Une troisième possibilité ne doit pas manquer de retenir notre attention. Au souvenir des rangées de tables d'offrandes du temple, la première impression, en considérant le plan, est que l'on



a



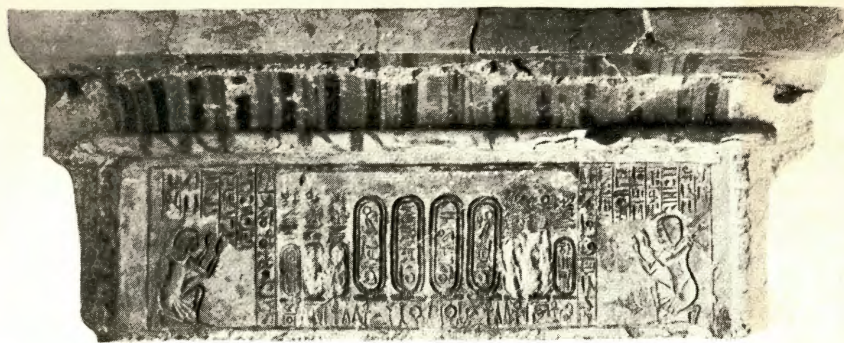
b



a) Modèle de maison d'après T.36.11 (v. fig. 6), exécuté par Aumonier et décoré par Seton Lloyd. A noter l'éclairage de la pièce centrale, au moyen de *claustra*, la petite loggia au-dessus de la salle nord (cette photographie est prise du N.-O.) et la forme des silos à grains (J. E. A. XIX).

b) Le même modèle, duquel ont été retirés la façade antérieure et le mur nord de la pièce centrale. A noter la forme des colonnes de bois (copiées sur des représentations de maisons dans les tombes), la frise de la salle nord, les linteaux sculptés, le système de poutraison du plafond et la loggia supérieure (J. E. A. XIX).

a



b



a) Linteau de calcaire, sculpté et peint, surmontant la porte de la salle centrale de la maison de Hattiy; actuellement au Caire. Il montre Hattiy adorant les noms du dieu, du roi (effacés) et de la reine; on lit, en outre, une courte prière. Les hiéroglyphes des titres sont dessinés et peints avec art; mais ailleurs, on relève des fautes grossières. Le linteau a plus de 2 m. de long et son transport à la maison de l'expédition, à près de 2 k. 1/2 de là, a nécessité le concours d'une cinquantaine d'hommes. (*City of Akhenaten*, II. 63).

b) Corridor séparant les salles de réception des quartiers domestiques, dans la maison de Hattiy, inspecteur des travaux. Au fond, l'encadrement de la porte menant à la chambre à coucher du maître. Il est de calcaire peint en rouge et a été trouvé en fragments dans le corridor. L'ouverture de la porte mesure exactement 1 m. 83 de haut. A l'intérieur est ménagé un gros trou dans lequel vient s'enfoncer un verrou et à l'extérieur un petit trou destiné à recevoir une cheville autour de laquelle on enroulait une corde pour fermer du dehors. (*City of Akhenaten*, II. 63).

se trouve en présence de tables d'offrandes du même type et qu'il y a lieu de rechercher, au centre de l'ensemble qu'elles forment, quelque chapelle ou autel. Les fouilles en apporteront la preuve, mais la hauteur actuelle des bases semble plutôt grande et nous devons nous souvenir qu'elles ont certainement subi jusqu'à un certain point l'action des intempéries.

Vers la fin du règne d'Akh-en-aton, cette salle ou ce verger de vigne ou encore ce sanctuaire tomba en désuétude et servit d'une sorte de lieu de débarras où l'on jetait les jarres à vin brisées; l'entrée en fut définitivement bloquée au moyen d'un mur de briques.

Dans sa partie septentrionale, le palais a presque complètement disparu; on a cependant retrouvé des traces des fondements de murs de pierre et ceux d'un grand autel dont la balustrade oblique a été découverte tout près de là. Au nord de la culée du pont se trouvait un groupe de chambres aux pavements peints; toutefois, la seule partie du palais accusant un plan régulier est l'édifice situé plus loin au nord. Ici s'étendait une cour à ciel ouvert, flanquée de colonnades que l'on voyait surgir au-dessus d'un mur bas qui en faisait le tour. Derrière les colonnades, il y avait de petits réduits munis de rayons, tandis qu'au sud étaient disposées toute une série de chambres aux magnifiques pavements peints. Le plus beau d'entre eux avait été recouvert d'une toiture de protection après sa découverte, mais il fut détruit de la façon la plus barbare au cours d'une querelle de village

et seuls quelques pauvres fragments subsistèrent, qui furent transportés au Caire. La scène est divisée en deux parties par un passage central où figurent des captifs asiatiques et nègres que l'on foulait aux pieds en circulant. De chaque côté sont représentés un étang avec des poissons et des nénuphars, survolé d'oiseaux aquatiques, et, autour de l'étang, des marécages où ondoient des touffes de papyrus et où s'ébattaient des canards sauvages. Des veaux bondissent parmi les roseaux et le charme de cette scène n'a d'égal que le naturel des mouvements des joyeux quadrupèdes, tandis qu'une bordure de bouquets et de vases vient ajouter à l'ensemble un accent plus sévère. C'est là, à coup sûr, l'un des morceaux les plus gais et les moins conventionnels de l'art décoratif que nous ait légués l'antiquité. Une plinthe, autour du mur, montre un groupe de serviteurs préparant le retour de leur maître : ils balaient et arrosent le sol et se pressent pour son dîner.

Dans la cour à ciel ouvert se trouvait un puits dont la balustrade était gravée du nom et des titres de la reine. Il se peut que ç'ait été là le pavillon de la reine. Les colonnes, dont nous possédons des fragments, accusent un caractère nettement dégagé de tout conventionalisme. La vigne et le volubilis montent et s'enroulent autour de leurs fûts ; ce décor n'est pas sans analogie avec celui des chapiteaux gothiques. Des oiseaux sont suspendus la tête en bas, ou bien le roi et la reine sont représentés faisant des offrandes au dieu. Les chapiteaux étaient

splendides. Ils étaient du type palmiforme traditionnel, mais les nervures et les feuilles, au lieu d'être simplement indiquées dans la taille, étaient relevées d'incrustations brillantes en faïence et se détachaient sur le fond de pierre dorée qui les sertissait, donnant ainsi l'impression du précieux cloisonné dont les bijoutiers égyptiens étaient si fiers. Les corniches étaient traitées de la même façon. Toutefois, aux endroits où il n'y paraissait pas, de la peinture rouge ou bleue remplaçait les incrustations et du jaune était substitué à l'or ; ce procédé est typiquement oriental. Des statues colossales en quartzite et en granit se dressaient dans quelque cour dont il ne reste aujourd'hui plus de traces. L'ensemble de l'édifice devait offrir un spectacle d'une splendeur incroyable.

A l'extrémité nord du palais devait se trouver un quartier d'artisans, car on y a découvert de nombreux fragments de bas-reliefs, achevés ou non, de même que des fragments d'oushebtis et une grande quantité de poussière de granit. C'est ici aussi que fut découvert le masque funéraire en plâtre qui, probablement, présente les traits authentiques du roi.

Le pont reliant le palais à la maison du roi a trois ouvertures, celle du centre pavée de briques crues et celles des côtés pavées de pierre. L'une des caractéristiques de la construction est la dimension des poutres de cèdre servant à lier le briquetage. La pièce aménagée sur le pont était artistement décorée de peintures représentant des fleurs et des arbres fantastiques. Il y avait certainement

aussi une décoration quelconque à l'extérieur, une corniche de têtes d'uraeus comme nous en avons vu à la grande entrée septentrionale, ou peut-être des statues et des inscriptions, mais rien n'en subsiste.

— La maison du roi fut construite sur une éminence et s'imposait d'autant mieux à la vue qu'une grande substruction de briques élevait le bord occidental jusqu'au niveau de l'édifice.

Au nord s'étend, en trois terrasses, le jardin ; la terrasse inférieure est occupée par des constructions estivales et des cabanes pour la mise en pots ; la terrasse supérieure donne accès au pont et contient des avenues plantées d'arbres. Au delà de l'entrée, située au nord, s'étendent des plates-bandes fleuries. L'ensemble du jardin est couvert d'une couche de plâtre, lequel est excellent pour certaines fleurs, en particulier les œillets ; mais il est bien improbable qu'Akh-en-aton en ait fait la culture !

On gagnait la maison elle-même directement du jardin ; si l'on arrivait en char, on montait la rampe située à côté du pont et l'on passait dans une petite cour, où une porte donnait accès à une autre cour en forme de L, sur la droite de laquelle étaient aménagés les quartiers des domestiques et la loge du concierge. De cette cour, une série de couloirs conduisaient le visiteur au grand living-room central, dont le plafond n'était pas supporté par moins de six rangées de sept colonnes. Au sud se trouve une autre salle avec dix colonnes sur deux rangs.

La chapelle familiale est aménagée dans une pièce voisine, du côté est ; un autel de briques crues s'appuie au mur nord ; quelques marches entre des balustrades obliques permettent d'y monter. Le reste de la partie orientale de l'édifice est occupé par les appartements particuliers du roi et de la reine avec leur chambre à coucher, leur salle de bains et de petites pièces servant de garde-robe.

La décoration des murs est très remarquable. Dans le bas court une plinthe au simple motif de panneaux dans les appartements privés, mais complété dans les salles de réception par l'introduction du jonc alternant avec le papyrus, symbolisant l'union de la Haute et de la Basse Egypte. Au-dessus se trouvaient des scènes peintes ; malheureusement, seule la partie inférieure subsiste, la partie supérieure ayant été détruite lorsque les briques furent enlevées pour servir de matériaux de construction à Et Till. Les salles moins privées semblent avoir eu une décoration montrant des processions de races soumises de l'Empire : Nègres, Libyens et Asiatiques, tandis que le plafond était peint en jaune avec des canards et d'autres oiseaux aquatiques en plein vol. Par ce détail, la décoration rappelle beaucoup celle du palais d'Aménophis III à Thèbes. Cependant, un motif nouveau et plus caractéristique fut adopté pour les pièces réservées uniquement à la vie familiale, où, par bonheur, subsiste une bonne partie de la charmante scène reproduite à la planche XIV, dans laquelle la famille royale est repré-

sentée en train de jouer. Cette peinture a été ôtée très adroitement du mur par Petrie et se trouve maintenant à Oxford. D'autres fragments mis au jour au cours de fouilles plus récentes nous aident à reconstituer la scène, Akh-en-aton et Nefert-iti sont assis l'un en face de l'autre, lui sur une chaise, elle, à terre, sur un coussin. Les colonnes supportant le toit de la pièce, les jalousies qui la maintiennent fraîche, la rangée de jarres contenant la bière et le vin que le roi aimait, les riches couvertures des chaises et des escabeaux, tout est traité avec un luxe de détail étonnant.

Entre le roi et la reine se tient Merit-aton, l'aînée des princesses, entourant affectueusement de ses bras le cou de ses sœurs Meket-aton, qui devait mourir peu de temps après, et Ânkhés-en-pa-aton. Deux petites princesses plus jeunes jouent sur le sol ; ce sont Nefer-neferrou-aton-ta-sheri(t) (la petite Nefert-iti) et Nefer-neferrou-rê, qu'elle caresse sous le menton. Un tout petit fragment montre que le bébé dernier né, Setep-en-rê, est sur les genoux de sa mère. Il n'a jamais été peint de scène plus charmante ; les couleurs sont aussi fraîches qu'au moment où elles furent posées.

A l'angle sud-est de l'édifice se trouve une suite d'appartements pratiquement séparés du reste. Une chose y est particulièrement digne d'attention : ce sont les six petites chambres dont le fond est pourvu d'une large niche. Nous savons que dans d'autres maisons de telles pièces sont des chambres à coucher et il n'est pas besoin

de prodiges d'imagination pour voir là les chambres à coucher des six petites princesses.

Dans une autre chambre du même groupe, on a trouvé deux pinceaux en fibre de palmier, plusieurs arêtes de poisson servant de plumes à dessin, dont l'extrémité portait encore de la couleur et une assez grande quantité de peinture n'ayant point servi. Le sol était couvert de traînées irrégulières de couleur aux endroits où l'on avait essuyé les pinceaux. On serait fort tenté de voir dans ces brosses celles du roi lui-même. Nous savons quel intérêt il portait à l'art et son maître-sculpteur Bek nous dit que Sa Majesté l'instruisit véritablement de ses propres mains. Akh-en-aton ne devait pas être le dernier prince à se mêler de peinture et à mettre hors d'eux-mêmes, par ses suggestions, les artistes professionnels.

Du côté est de la maison s'étend une cour donnant accès à la fois sur le jardin, à l'allée d'arbres séparant la maison du temple de Hat-aton, qui possède à cet endroit une entrée particulière pour le roi, et aux magasins royaux. Ceux-ci forment un vaste bâtiment, que de grandes étendues à ciel ouvert séparent en quatre groupes composés chacun d'environ une douzaine de longues chambres de réserves. Dans les espaces intermédiaires sont plantés des arbres et, en certaines occasions, on y pouvait dresser un pavillon de construction légère. On trouve une représentation de ce bâtiment dans la tombe de Meri-rê, dans la scène où il reçoit les récompenses que lui ont values ses services. Ce tableau nous

apprend quel était le contenu de ces magasins. Certains renferment des jarres et des coupes. Ici sont entreposés des sacs de matières précieuses, là des vases en métal de prix, de fabrication étrangère, ailleurs des ballots de tissus et des caisses de toile. Une moitié est réservée aux provisions de bouche : le pain, le grain, le poisson sec et ouvert, les sacs d'épices. A certains endroits subsistent les supports des rayons. Il nous est d'ailleurs parvenu quelque chose du trésor ancestral, car en cet endroit fut trouvée une splendide jarre en albâtre, d'une contenance de $24\frac{1}{2}$ *henou* (environ douze litres), et portant l'inscription du nom de la reine Hat-shepsout, morte plus de cent ans auparavant.

Vient ensuite, communiquant avec la maison du roi, le petit temple — la chapelle royale, serait-on tenté de dire — de Hat-aton. L'entrée principale est sur la Route Royale, mais, nous l'avons vu, le roi y possédait une entrée particulière de sa propre maison, de même que les prêtres dont les quartiers étaient sis au sud. Le *téménos* qui l'entoure est un mur beaucoup plus épais que celui du grand temple ; il est soutenu à l'extérieur, tous les quatorze mètres, par de gros contreforts. Les tours des pylônes sont très bien conservées, avec les rainures destinées à recevoir les deux hauts mâts à banderoles qui se dressaient sur la façade antérieure de chacun d'eux. L'entrée était revêtue d'un pavement de pierre dont il ne subsiste, dans le lit de plâtre sur lequel il reposait, que l'empreinte. Immédiatement au delà de l'entrée se

trouve une chapelle ou un autel de briques flanqué de rangées de tables d'offrandes également en briques. Il est possible que des sphinx aient gardé l'accès de cet ensemble, car il subsiste deux bases rectangulaires, renforcées de pierre, comme si elles devaient supporter un grand poids. Sur la face intérieure du mur se dressaient des stèles.

Un autre pylône conduisait à la deuxième cour et un troisième à la cour du sanctuaire. A la face extérieure de l'une des tours du troisième pylône s'adosse un petit édifice dont la première pièce contient un autel de briques. C'était là peut-être la maison du prêtre en charge. Le sanctuaire lui-même est exactement identique à celui du grand temple. Sa construction consistait en un moellonnage à revêtement de pierre ; il fut traité avec encore moins d'égards que le sanctuaire du grand temple, car aucune pierre ne subsiste *in situ*. Ici aussi, nous voyons un chemin central surélevé bordé de tables d'offrandes et menant, par une entrée en chicane afin d'empêcher les regards de pénétrer à l'intérieur, à la cour du maître-autel, à ciel ouvert et entourée de chapelles. Des fragments de colonnes et de statues en fin calcaire font supposer qu'il existait une colonnade du même type que celle du grand temple. Tout autour du sanctuaire se déroule un déambulatoire agrémenté d'une allée d'arbres, tandis que de petits bâtiments occupent en partie la cour s'étendant au sud du sanctuaire. Il se pourrait que nous ayons dans la tombe de Toutou une représen-

tation de Hat-aton, car c'est la seule fois que des avenues d'arbres entrent dans la figuration d'un temple.

Au sud du temple s'étend le quartier des prêtres, les magasins du temple et le lac sacré. Les magasins sont à l'ouest. D'une grande cour à ciel ouvert part un grand couloir, bordé de longues pièces servant d'entrepôts, de fours de verrerie et de boulangeries. Plus à l'est se trouvent d'autres entrepôts avec un grand pressoir de pierre enfoncé dans le sol et plus loin une petite maison resserée avec deux chambres à coucher et un certain nombre de vestiaires munis de rayons. Le lac vient pour finir.

C'était là le domaine royal. Mais le pharaon avait d'autres résidences et la plus importante d'entre elles était Marou-aton, le territoire de l'étang méridional. Ce palais de plaisance est situé en face du village d'El Hawata, à environ un kilomètre et demi au sud de l'extrémité méridionale de la ville. Deux grands enclos s'étendent l'un à côté de l'autre. Il y avait un grand pavillon d'entrée avec salles à colonnes et salle du trône. Venait ensuite un petit lac entouré d'un jardin planté d'arbres et d'arbustes, au fond duquel se dressait ce qui semble être la maison du jardinier en chef. Du jardin, une petite porte donne accès au grand enclos. Le côté ouest de celui-ci, fermé par un mur, était occupé par une rangée de bâtiments pour ouvriers, tandis que juste en dehors de l'enclos se trouve une construction qui, d'après les squelettes de lévriers qu'on y a trouvés, pourrait bien être le chenil royal. La majeure partie de l'enclos sep-

tentrional, toutefois, était occupée par un grand lac de plaisance d'une longueur de plus de cent mètres sur cinquante de largeur. Un quai de pierre, à l'extrémité duquel se dressait une porte ornementale décorée de bas-reliefs peints, descendait par degrés jusque dans l'eau. Le lac était entouré d'un jardin et devait être le théâtre de pique-niques comme on en voit des représentations sur les murs des tombes des grands de Thèbes. Quoique profonde d'un mètre à peine, l'eau était en quantité suffisante pour que la flottille de plaisance y pût évoluer aisément, sans qu'il y eût danger au cas où un bateau fût venu à chavirer. D'autres édifices se dressaient parmi les arbres et les plates-bandes fleuries. Au nord étaient peut-être les chambres où se retirait le roi : une salle pourvue d'une estrade pour le trône à baldaquin, une chambre à coucher et une petite cour centrale entourée de colonnes. On y voyait des caisses de fleurs, sortes de compartiments en boue desséchée remplis de terre végétale. De chaque côté d'une salle à colonnes faisant suite à cet ensemble se trouvaient des caves à vin contenant de « très bon vin de la rivière occidentale » ou de la « maison d'Akh-en-aton ».

A l'angle nord-est de l'enclos se trouvait la cour des eaux, consistant en une longue pièce dont le plafond était supporté par des piliers carrés. Dans la partie médiane du sol était ménagée une série de pièces d'eau en forme de T ; la partie horizontale de ces T étant tournée alternativement au nord et au sud, l'espace qui

séparait chaque paire servait de base à un pilier. Les bords inclinés des bassins étaient peints en blanc jusqu'au niveau de l'eau ; au-dessus, par contre, étaient représentées, en couleurs étincelantes, des plantes aquatiques, lotus et nénuphars, qui paraissaient véritablement émerger de l'eau. Les bordures, peu élevées, étaient décorées de la même manière, tandis que le pavement proprement dit se composait d'une série de panneaux peints où figurent toutes sortes de plantes sauvages, du milieu desquelles des troupes de canards prennent leur essor, et des fourrés de papyrus parmi lesquels gambadent les bestiaux.

De cette cour des eaux un jardin régulier s'étend vers le sud jusqu'au petit temple et au kiosque. Un canal artificiel avait été creusé en anneau de manière à former une île sur laquelle se dressait un kiosque et deux petits pavillons. Plus au sud, on croit reconnaître une chapelle d'un type peu commun avec sa cour entourée d'une colonnade, son pronaos à quatre colonnes et son sanctuaire également hypostyle. Mais il subsiste si peu de chose de l'original que cette reconstitution pourrait bien être fautive.

Le palais septentrional, situé à un peu plus d'un kilomètre et demi au nord du temple, est un édifice unique en son genre dans le monde ancien. Tout laisse à penser qu'il fut une manière de jardin zoologique où le roi pouvait observer les animaux et les oiseaux et satisfaire son amour de la nature.

Dans le centre de l'édifice se trouve une grande cour occupée en majeure partie par un lac artificiel. Au fond de cette cour se dressent deux salles à colonnes conduisant à une petite salle du trône, située à l'extrémité orientale. La partie septentrionale du palais est divisée en trois parties. A l'ouest s'étend une cour à ciel ouvert avec une chapelle et des autels au centre. Puis vient un enclos pour des animaux. Les mangeoires de pierre trouvées à cet endroit portent, sculptées en relief, des pièces de bétail et des antilopes. L'angle nord-est est occupé par un jardin entouré d'une colonnade. Sous le portique se trouve une série de chambres dont certaines, à voir leur décoration, paraissent avoir été des volières. La partie méridionale est également divisée en trois parties ; deux d'entre elles étaient réservées, semble-t-il, aux serviteurs et aux fonctionnaires, tandis que la troisième, à l'angle sud-est, peut fort bien avoir constitué un appartement de la reine. Il vaut la peine de relever qu'un corridor traversant les appartements du roi se termine à chaque extrémité par un escalier, du haut duquel la vue commandait, au nord, la volière et, au sud, le harem. Mais le palais septentrional est fameux avant tout pour ses fresques représentant la vie des oiseaux dans les marécages, dont la fraîcheur reste insurpassée, même à El Amarna. Nous y reviendrons dans le chapitre consacré à l'art de cette époque.

Il existait très vraisemblablement d'autres résidences royales que des fouilles futures mettront au jour. Il n'a

encore été découvert, par exemple, aucun édifice qui pût servir de demeure aux princesses, une fois grandes et possédant leur propre maison. Certes, la résidence royale du centre de la ville est un véritable foyer familial dont on rechercherait en vain l'extraordinaire atmosphère d'intimité dans les ruines éparses du palais d'Aménophis III, à Thèbes.

Nous nous sommes attardés suffisamment parmi les édifices publics de la ville pour en avoir noté le caractère et il est temps que nous portions nos regards sur les demeures de particuliers.

CHAPITRE IV

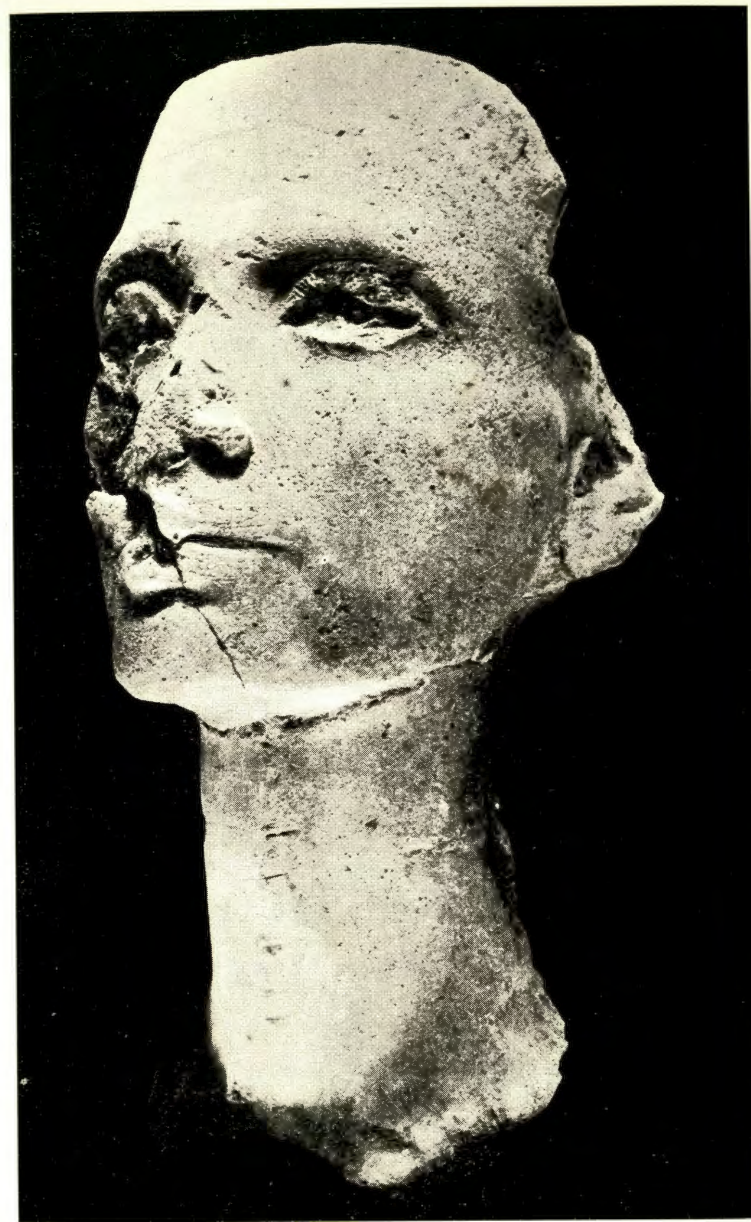
LES MAISONS DE PARTICULIERS

Après les palais et les temples, examinons les simples demeures de particuliers. Le quartier où nous pourrions le mieux les étudier est le faubourg septentrional, car non seulement il est le seul de la ville à être complètement dégagé, mais encore les maisons qui le composent appartiennent en gros aux classes moyennes et présentent les caractères essentiels de l'habitation amarnienne sans les perfectionnements et additions de la résidence du noble.

□ Nous avons déjà vu la manière dont le terrain fut réparti au moment de l'occupation de l'emplacement de la ville et comment furent tracés des domaines, premièrement le long des voies principales et ensuite sur le derrière par îlots, dont des agglomérations très pauvres occupaient le centre. Commençons par faire la description du domaine type en nous basant principalement sur la maison T.36.11, située à l'angle formé par l'intersection de la Route Occidentale et de la Rue Droite. Une reconstitution à l'échelle a été faite de cette maison et divers petits détails, principalement en ce qui concerne les dépendances et les écuries, ont été empruntés à d'au-

tres domaines. Nous publions aux pages 136 et 137 le plan de T.36.11, tandis que les planches IV et V reproduisent les maisons telles qu'elles apparaissent après les travaux de déblaiement et les reconstitutions qui en ont été faites.

La maison est sise, dirait l'avis du régisseur immobilier de l'époque, sur un vaste terrain, couvrant au total une superficie d'environ soixante quatre mètres sur quarante-six. Le mur de clôture du domaine s'élève à environ trois mètres et montre par endroits un couronnement de créneaux. L'entrée principale est flanquée de deux petites tours de pylône ; la porte franchie, vous trouvez la loge du concierge formée d'une pièce unique où figurent un banc et un brasier. Le concierge vous a-t-il accordé le passage, vous suivez un sentier bordé d'arbres jusqu'à la chapelle. Chaque maison, quelle que soit son importance, possède une chapelle, mais on la trouve généralement dans un piteux état de ruine et celle de la maison que nous visitons est l'une des mieux conservées. Il est assez curieux de constater que l'orientation ne semble pas être entrée en ligne de compte : les chapelles sont orientées dans toutes les directions. Un petit escalier vous conduit à l'intérieur d'un petit temple *in antis*, à ciel ouvert la petite colonnade mise à part. La corniche était en plâtre décoré de couleurs vives. Cette chapelle contenait un autel carré ou une table d'offrandes et contre la paroi de fond se dressait sans doute une stèle montrant le roi en adoration devant le disque solaire. C'était là le lieu de culte de la famille.



Masque funéraire en plâtre d'une femme, peut-être la reine Nefert-iti, partiellement trouvé à la surface du sol. Actuellement au Musée du Caire (J. E. A. XIX).



- a) Moreau d'essai de sculpteur resté inachevé et représentant la tête de Nefertiti. Actuellement au Musée de Brooklyn. A noter les traits au pinceau qui subsistent de la première esquisse, ainsi que le grossier ébauchage de l'œuvre. Ce morceau a été trouvé dans une tranchée de fondation dans le temple. Hauteur : 15 cm. (J. E. A. XIX).
- b) Buste de Nefertiti en calcaire peint. Actuellement à Berlin. Mis au jour dans la maison du sculpteur Djehouti-nosé par l'expédition allemande. Grandeur nature. (Borchardt, *Portraits der Königin Nofretete*, etc.).



Derrière la chapelle s'étend le jardin avec ses rangées d'arbres et d'arbustes, chacun dans sa petite mare de limon — car rien ne pourrait prospérer dans le sable —, et l'inévitable étang.

Un sentier quittant le premier à angle droit vous amène dans la cour intérieure où se trouve aussi quelquefois un jardin régulier, et vous pénétrez ensuite dans la maison.

La disposition de celle-ci est simple : elle comprend une pièce principale, sorte de living-room, entourée de chambres qui la maintiennent au frais. Afin d'éclairer la pièce centrale, on avait soin d'en élever les murs au-dessus du niveau du reste de la maison et l'on enchâssait dans cet espace des fenêtres à claire-voie ou claustra. L'extérieur de la maison est tout entier en briques crues excepté la façade principale, qui est souvent blanchie à la chaux. Un escalier conduit à la porte d'entrée, car la plupart des maisons de quelque importance étaient construites sur un solide *podium* de briques, servant très certainement à l'origine à offrir aux murs une base ferme et à remédier aux inégalités du sol, mais haussé par la suite par pure ostentation. La porte d'entrée était, si possible, entourée d'un encadrement de pierre, sur les jambages duquel étaient taillés le nom et les titres du propriétaire, s'il était un personnage important, et dont le linteau portait une représentation de ce dernier adorant les noms royaux et divins et disant une courte prière (Cf. planche VI a)

Ceux qui n'étaient pas parvenus à un tel degré de pré-

éminence se contentaient de montants de briques peints en rouge et d'un linteau de plâtre. Dans le seuil, qui était en pierre, était creusée une crapaudine sur laquelle pivotait la porte. Le bois utilisé était certainement d'une grande valeur, car de nombreuses crapaudines ont été entaillées de manière que l'on pût faire glisser la porte par la fente pratiquée et la transporter ailleurs. Du porche, vous pénétrez dans un petit vestibule ; toutefois, une maison au moins possède aussi un vestiaire pour les hôtes au fond d'un couloir ; du vestibule, vous passez dans la première salle de réception sise toujours soit au nord soit à l'ouest de manière à éviter la chaleur du soleil de midi. Le plafond était supporté par des colonnes de bois qui ont complètement disparu, à part des fragments de plâtre peint qui, autrefois, les recouvraient. La première salle de réception ou hall d'entrée s'ouvre sur la pièce centrale, dont la porte est surmontée d'un autre linteau sculpté en pierre. La pièce centrale est le principal living-room familial. Son plafond repose généralement sur quatre colonnes. A une paroi est adossée une estrade et à une autre une dalle à lustrations. Il y a aussi, pour assurer le chauffage de la pièce, un foyer mobile ou construit en briques, avec une petite grille orientée du côté de l'estrade. De la pièce centrale vous passez dans une autre salle de réception plus petite, qui, dans notre modèle, se trouve à l'ouest. Cette chambre a généralement deux colonnes ou davantage et la présence occasionnelle d'un foyer indique qu'elle pouvait servir

de living-room. De l'autre côté de la pièce centrale, une porte donne accès à l'escalier et la resserre ménagée sous ce dernier. Par l'escalier, on gagnait le toit et la petite loggia construite au-dessus des salles sises au nord ou à l'ouest. L'existence d'une telle loggia est prouvée par la présence, dans la salle sous-jacente, de très petites bases de colonnes et de fragments de plâtre peint dont les proportions ne cadrent pas avec le plan. Le reste du toit constituait une terrasse bordée peut-être d'un parapet. C'était là la partie publique de la maison. Vient ensuite la partie privée. Dans de grandes maisons, cette division est séparée du reste par un corridor, mais le plus souvent, et c'est le cas dans notre exemple, elle donne directement sur la pièce centrale. On y voit un arrière-salon où les dames de la maison passaient sans nul doute la plus grande partie du jour, la chambre à coucher du maître et celles de ses femmes, la salle de bains et le cabinet d'aisances. Dans notre exemple, le maître de céans possédait tout un appartement pour lui seul. De l'arrière-salon, vous passez dans une antichambre, où une porte donne accès à la chambre à coucher. Cette pièce occupe en général, pour quelque raison qui nous échappe, l'angle sud-est de la maison. Ce qui la caractérise est un épaississement des murs à une extrémité, formant une sorte de niche. Ici se dresse une petite estrade, sur laquelle devait être placé le lit, que l'épaisseur des murs maintenait au frais. On a retrouvé de petits supports de pierre sur lesquels reposaient les pieds du lit. Nous avons

mis au jour de nombreux modèles de lits en argile; ils nous montrent qu'il y avait un chevet à une extrémité, tandis qu'au pied se dressait un grand panneau richement ornementé. Vous pénétrez dans la salle de bains également de l'antichambre. Le bain lui-même est formé d'une dalle placée dans un angle et entourée d'un écran de maçonnerie par-dessus lequel un serviteur versait de l'eau sur son maître. L'eau s'écoulait soit dans un vase que l'on pouvait vider, soit par une rigole aboutissant hors de la maison. Les murs portaient un revêtement de pierre pour éviter que l'eau, en les éclaboussant, ne les abîmât. Dans cette salle fut découverte une dalle de pierre fixée sur une base de briques et dans laquelle avaient été pratiquées trois concavités. A côté se trouvait un siège de pierre et, selon toute apparence, le maître de céans se faisait oindre là, après le bain, avec des préparations dont il subsistait encore des résidus graisseux et des cristaux dans les creux de la dalle. Derrière la salle de bains vient le cabinet d'aisances, pourvu d'un siège percé en calcaire, en creux pour plus de commodité et reposant sur deux caissons de briques contenant du sable. Dans un cas, on a retrouvé des cuillers de terre dans ces caissons. Sous le siège, il y avait un vase. La salle de bains et le cabinet étaient blanchis à la chaux.

Ce qui caractérise cette maison, c'est la présence de trois petites chambres donnant sur un corridor qui s'ouvre sur la salle ouest. Il se peut que ce soient là des

chambres d'invités, étant donné qu'elles communiquent seulement avec la partie publique de la maison et nous possédons peut-être le témoignage de quelque ancien scandale dans le trou pratiqué dans la cloison qui sépare ces chambres du quartier des femmes.

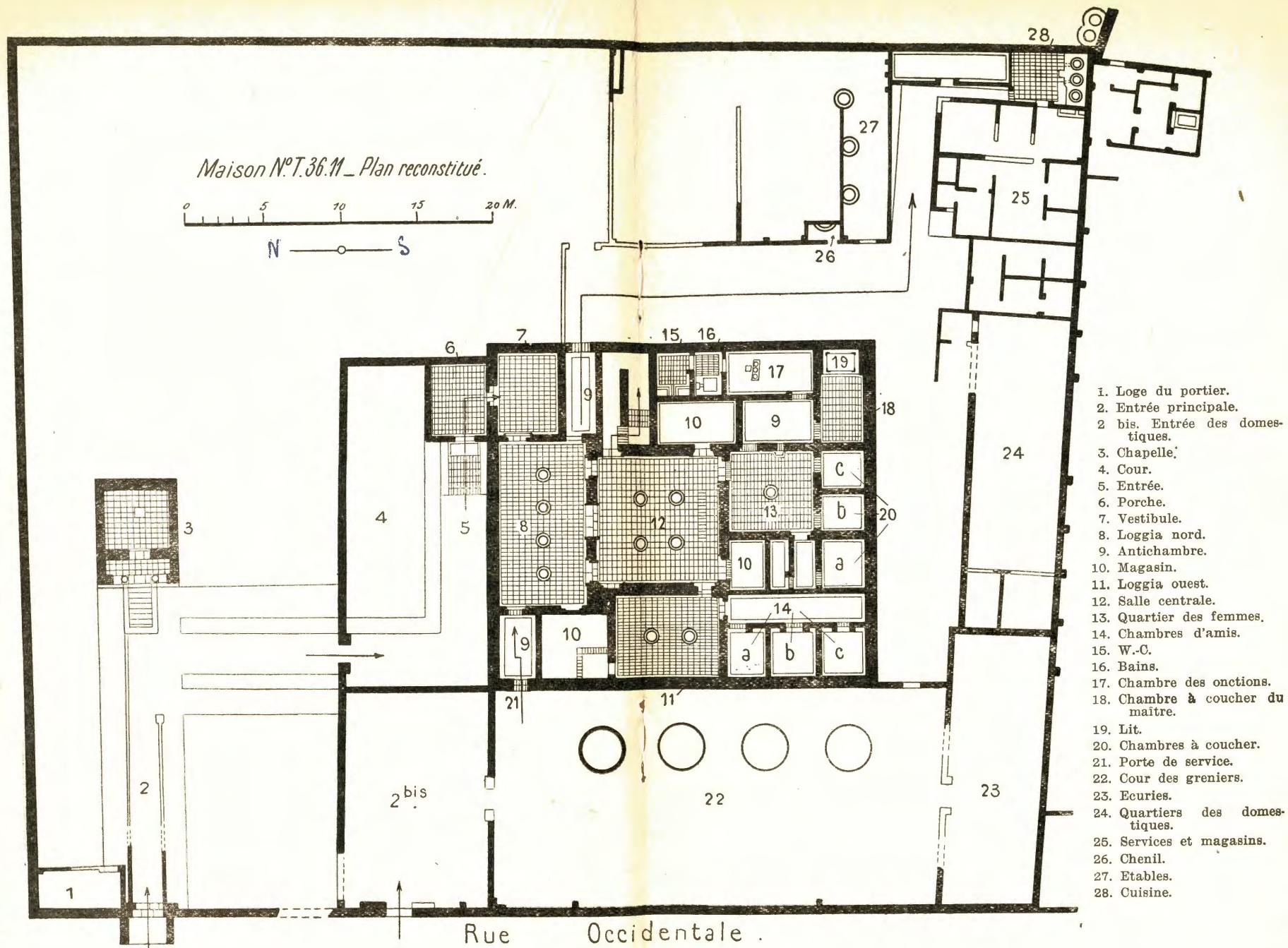
La décoration intérieure des maisons est quelque peu conventionnelle. Aucune demeure de particulier ne possède de scènes murales peintes qui soient comparables à celles de la résidence royale. La décoration se réduit à une frise de fruits et de fleurs fort stylisés que rompent parfois des guirlandes d'un style plus réaliste ou des oiseaux suspendus, la tête en bas, aux poutres qui supportent le toit. Les fragments de plâtre peint grâce auxquels nous avons pu nous faire une idée de la décoration ont été l'objet d'une étude des plus minutieuses de la part de MM. Frankfort et Lloyd. Très souvent, la poutre de bois avait été enlevée et le plâtre gisait à l'endroit où elle en avait été dégarnie. Subsistait-il quelque part du bois, les fourmis blanches le mangèrent complètement, en même temps qu'elles criblaient l'enduit de torchis plâtré. Mais en comparant avec soin un fragment avec un autre, en mesurant les angles minutieusement et en passant des heures à nettoyer la surface avec une brosse douce, il a été possible de reconstituer les différents motifs décoratifs avec certitude. Les traverses étaient toujours roses. Le badigeon du plafond se prolongeait sur les parois de manière à former une bande le long du sommet et à chaque extrémité. La poutre maîtresse

était peinte de motifs de blocage, tartan et damier. Le plafond pouvait avoir aussi parfois des bandes de rosettes séparées par des intervalles. Dans la pièce orientée vers le nord d'une certaine maison, la passion de l'Égyptien pour la symétrie a substitué à la frise ordinaire de fruits et de fleurs un motif de barres verticales reproduisant tout autour de la chambre, en les simulant, les petites fenêtres à claires-voies. La présence d'une fausse fenêtre dans la pièce centrale est due certainement à la même raison. L'Égyptien n'aurait pas pu admettre qu'il y eût des fenêtres sur trois côtés et point sur le quatrième, où la loggia du toit s'adossait à la paroi des *claustra*. Par besoin de symétrie, il y simula donc des barreaux verticaux. De même, à une porte doit correspondre une autre porte ; aussi, lorsqu'il le fallait, insérait-on dans le mur une fausse porte ou niche, que l'on peignait pour donner l'illusion de montants et de battants. Quelquefois cependant ces niches semblent avoir eu un caractère quasi religieux, car elles sont inscrites de prières et l'une d'entre elles au moins porte une représentation du roi faisant une offrande. Mais à l'origine elles servaient sans aucun doute à assurer une disposition symétrique. Les vraies portes avaient généralement un encadrement de plâtre ; la planche VIb, toutefois, nous montre les jambages et le linteau de pierre d'une porte réédifiée dans la maison de Hatiay, inspecteur des travaux. Cette porte donne accès à sa chambre à coucher ; on avait pratiqué intérieurement une grande cavité destinée à rece-

voir un verrou et, à l'extérieur du montant, un trou dans lequel était insérée une cheville, si bien qu'en enroulant une corde autour de la cheville et en la scellant à la porte, on pouvait fermer celle-ci de façon très rassurante. Un dispositif analogue a été retrouvé dans la tombe du temple, à Knossos.

Peu de chose nous est parvenu de l'ameublement des maisons. Tout fut emporté lors de l'abandon de la ville. Les tombeaux de Tout-ankh-amon et de Youia et Touiou, ses grands-parents, nous fournissent les types de chaises, d'escabeaux et de coffrets qui devaient meubler les chambres amarniennes. Des broderies jetaient leurs teintes vives sur les lits, des tapis et des peaux étaient étendus sur le sol. L'intérieur d'une maison, bien que d'une simplicité presque austère, était une fête de la couleur grâce à sa décoration aux teintes vives et à son mobilier doré ou poli. Les fenêtres paraissent petites, mais la lumière du soleil est si intense qu'il n'était pas nécessaire qu'elles fussent plus grandes ; au surplus, de grandes fenêtres auraient laissé pénétrer trop de poussière et de sable, n'étant garnies ni de verre ni de parchemin huilé, comme c'était l'usage chez les Minoens.

L'habillement aussi était simple, bien que le luxe apporté par les conquêtes étrangères eût commencé à se faire sentir. Dans certaines occasions, l'ancien jupon de toile suffisait, mais le vêtement ordinaire des hommes et des femmes était une robe de toile plissée descendant jusqu'aux chevilles et serrée à la ceinture et au-



6. PLAN D'UNE MAISON DE PARTICULIER.

dessus de la poitrine, de manière à laisser découvert l'avant-bras. Cette robe accentuait la carrure des épaules, l'étroitesse de la ceinture et des hanches et la longueur des jambes du type égyptien. La tête était rasée ; les femmes avaient les cheveux tondus de près et portaient parfois une courte perruque frisée attachée au moyen d'un bandeau. La seule tache de couleur, dans le costume, était le lourd collier de poitrine en or et en pierres précieuses ou imitations de faïence bleues, rouges, vertes et jaunes. De gros bracelets ornaient les bras et des anneaux massifs les doigts, y compris le pouce. Dans de nombreuses tombes de nobles, à Thèbes, nous assistons, en examinant leurs décorations, aux réjouissances qui devaient se dérouler dans de telles maisons. Chez les Egyptiens, le rire est toujours près d'éclater et ce monde était pour eux un lieu de séjour si heureux que l'autre monde devait à coup sûr lui ressembler, car il ne pouvait rien exister de meilleur.

Au fond de l'enclos se trouvaient les quartiers des domestiques, composés de longues chambres dont le plafond reposait sur des piliers carrés. On rencontre quelquefois une petite maison pour l'intendant ou inspecteur. Les logements des serviteurs et les cuisines étaient toujours situés à l'est de la maison, car il est très rare que le vent souffle de cette direction et, à moins que les choses aient beaucoup changé depuis trois mille ans, il était préférable d'avoir le vent sur vos serviteurs et sur la nourriture. Quand les mets étaient cuits, les serviteurs les apportaient à la maison en passant par un couloir de

service, qui aboutissait généralement au hall d'entrée. Ceci donne à croire qu'ils arrivaient froids, mais nos repas, aujourd'hui, sont transportés dans une boîte jusqu'au chantier à près de deux kilomètres de la maison et souvent ils sont encore trop chauds à leur arrivée.

Dans le voisinage des cuisines se trouvait la boulangerie. Les fours, en argile cuite, existent dans la plupart des maisons, mais nous possédons un exemple particulièrement bien conservé du bâtiment complet dans un domaine qui sera décrit tout à l'heure. La boulangerie comprenait un entrepôt, une pièce contenant un banc de plâtre d'une hauteur commode pour le pétrissage de la pâte, de longs étendoirs pour le séchage et enfin les fours pour la cuisson. Ce système est encore en usage dans le village tout proche. Des fours tout à fait semblables servaient à faire le verre et la faïence. Les silos à grain se dressent au milieu d'une cour, à l'ouest de la maison. Ils ont la forme de hautes ruches et sont disposés par paires desservies par un escalier commun aux deux silos. On introduisait le grain en le versant par un trou ménagé au sommet et on le retirait au moyen d'une portetrappe située en bas. Un autre type de silo a été retrouvé : il n'était pas voûté et possédait probablement un toit plat de bois, qui s'ôtait lorsqu'on voulait mettre du grain ou en prendre. On entreposait également des vivres et du vin dans des celliers en sous-sol. Ceux-ci étaient de simples trous, de dimensions parfois considérables, creusés dans le sol, garnis de briques et

recouverts d'une voûte également de briques. Le procédé employé par l'architecte pour construire sa voûte est intéressant du fait qu'il évitait le cintrage temporaire en faisant reposer chaque lit de briques en anse de panier obliquement sur le précédent. Ces caves étaient finalement revêtues d'un enduit de terre étendu d'eau. On descend dans les plus grandes d'entre elles au moyen d'un escalier.

Le puits constituait l'un des éléments essentiels de tout domaine important. La profondeur à laquelle on atteignait l'eau variait, bien entendu, suivant la distance séparant le puits du fleuve et suivant la saison. Un petit escalier descendait jusqu'au niveau de l'eau (1). Dans le voisinage du point d'eau sont cantonnés les quartiers des bestiaux ; ils étaient pourvus de mangeoires circulaires, divisées parfois en quatre sections comme des plats à hors-d'œuvre ; quelques maisons possédaient selon toute évidence des chenils. Les écuries occupent souvent partiellement un côté d'un domaine. Elles consistent en un espace pavé de galets, où les chevaux étaient attachés à des pierres encastrées dans le sol. Derrière les mangeoires carrées en maçonnerie est réservé un passage, d'où on remplissait celles-ci de fourrage, dispositif à vrai dire très moderne. Un autre local semble avoir servi d'abri pour le léger char de bois. La remise à

(1) Dans le faubourg septentrional, où seules des maisons de condition très modeste ont été fouillées, nous avons pu constater qu'un puits servait à la fois à plusieurs maisons et qu'il existait au moins deux puits publics situés en des endroits très fréquentés.

harnais est derrière les écuries ; il y a souvent un fenil accessible aux valets d'écurie par un escalier (1). L'un des angles de l'écurie est fréquemment clos d'un mur semi-circulaire. Le compartiment ainsi formé servait au dépôt du fumier, comme nous l'apprennent les fouilles.

Tel était le domaine d'un particulier dont la richesse, pour n'être point considérable, dénotait cependant une aisance réelle. Chaque maison de particulier est établie sur un plan correspondant à celui que nous venons de décrire. Un prince pouvait avoir une douzaine de colonnes dans son hall d'entrée et quelques pièces supplémentaires ; un homme pauvre devait se contenter d'une bicoque composée d'une chambre centrale entourée de simples niches ; mais le principe d'un living-room central qu'entourent, pour le maintenir frais, d'autres pièces, est invariable.

Une légère variante peut être relevée dans certaines grandes demeures dont le caractère est, semble-t-il, celui de résidences officielles. L'exemple le plus typique nous est fourni par la maison U.25.11, qui a été réédifiée pour abriter notre expédition. La maison du roi mise à part, c'est la plus grande de toute la ville et ses murs subsistaient jusqu'à une bonne hauteur.

L'entrée du domaine est située à peu près vis-à-vis de la porte d'honneur de la grande muraille, à l'extrémité

(1) Si, pour quelque raison, le char ne pouvait être garé à l'intérieur du domaine, comme, par exemple, dans le cas où les portes étaient trop étroites ou lorsque des perfectionnements ultérieurs les rendirent d'une manœuvre difficile, on élevait quelquefois un abri en dehors de l'entrée principale.

septentrionale de la ville. On y pénètre tout d'abord dans deux cours, où se trouvent des dépendances, dont l'une contient deux piliers carrés et un foyer ; c'était sans doute la chambre de garde. Un escalier de dix marches mène à la porte d'entrée. Le porche a une colonne unique tandis que le vestibule en a deux. Ces pièces sont plus grandes que la salle principale de la plupart des maisons. Le hall d'entrée ne comptait pas moins de douze colonnes. Les bases des quatre colonnes de la salle centrale ne mesurent pas moins de 1^m20 de diamètre. La salle orientée vers le nord a quatre colonnes et semble également avoir eu de longues cloisons de briques blanches à la chaux, allant des murs jusque tout près des colonnes. La présence de telles cloisons a été relevée dans une maison tout à fait similaire, sise immédiatement au sud. Peut-être ces salles servaient-elles à l'accomplissement de quelque cérémonie de lustration. De cette salle, on passe dans une longue resserre munie de rayons pour les rafraîchissements que l'on avait coutume de servir aux hôtes. Au sud de la salle centrale, une salle à deux colonnes s'ouvrant sur deux chambres plus petites constitue un autre point commun de cette maison avec sa voisine méridionale. Là furent découverts, contre le mur, de profonds coffres de briques ayant servi vraisemblablement d'armoires pour les vêtements ; aussi avons-nous sans doute affaire ici à des vestiaires. Cet ensemble n'est relié qu'à la pièce centrale et l'on ne relève, au surplus, aucune trace de rainure ou d'encoches pour une

porte. Il en résulte que l'on ne pouvait le fermer qu'au moyen d'un rideau ; en fait, c'était là un prolongement des salles publiques de réception ; le propriétaire pouvait sans doute admirer la perspective formée par les colonnes et plonger d'un seul coup d'œil jusqu'au fond de la maison. Ainsi qu'il est de règle dans ces résidences officielles, les quartiers domestiques sont resserrés à l'extrême et ne peuvent pratiquement servir qu'aux seuls besoins du maître. Dans cette partie, un corridor mène à une petite antichambre à laquelle fait suite une pièce servant à la fois de salle de bains et de cabinet d'aisances et sur laquelle s'ouvrent également la chambre à coucher du maître et un cabinet de toilette pourvu de rayons. L'exiguïté de ces pièces contrastant avec la splendeur du reste de la maison, n'implique pas que le propriétaire ait été célibataire ou misogyne, deux catégories d'individus inconnues en Egypte. Elle est motivée vraisemblablement par le fait que le propriétaire, retenu par des obligations officielles qui l'empêchaient de retourner dans sa maison particulière, se voyait forcé de passer là une ou deux nuits, à moins qu'il se contentât de faire là sa sieste de midi, chose qui n'est pas inconnue dans les bureaux officiels de l'Etat.

Au sud de la maison s'étend le jardin, avec son lac et sa chapelle ; celle-ci est construite en pierre et entourée de rangées régulières d'arbres ; le cours des fossés d'irrigation peut encore être tracé. Les proportions et les matériaux de la chapelle se retrouvent dans la maison

du sud, mais ici, deux pylônes massifs précédaient la chapelle et la transformaient en un petit temple.

Un étroit passage suit la façade nord de la maison, longeant le vaste enclos où se trouve le puits, et conduit le visiteur à la cour des greniers, située sur le derrière de la maison. Cette cour ne contenait pas moins de seize silos à grain. Une série de quelques chambres s'adossent à la maison, auxquelles un petit corridor donne accès du hall central.

Au fond de la cour des greniers se trouve une rangée de maisonnettes d'ouvriers. Il est assez curieux que les premiers travaux de fouilles effectués par les Allemands se soient portés précisément sur quelques-unes de ces maisons bien avant qu'on eût déblayé la résidence elle-même et reconnu qu'elles étaient des dépendances de celle-ci. Elles furent reconstruites pour loger les ouvriers de Kouft, rompus aux travaux de fouilles, si bien que, sans l'avoir voulu, on avait placé les serviteurs de la grande maison dans les locaux qui, dès l'origine, leur étaient attribués. Ces maisonnettes sont tout à fait identiques à celles du village ouvrier ; elles se composent d'un hall d'entrée auquel fait suite un cabinet, d'un living-room dont le plafond est quelquefois supporté par une colonne et de deux petites pièces situées au fond, la chambre à coucher et la cuisine. Un escalier menait sur le toit. Elle constituent ainsi le modèle de logement le plus simple qui soit. Les ouvriers partageaient ces étroites demeures avec leur femme et leurs enfants et souvent même avec



Morceau d'essai terminé représentant la tête de Nefertiti. Actuellement au Musée du Caire. L'envers porte une figure agenouillée. Mis au jour, comme le morceau de la planche VIII a, dans le temple. Hauteur : 25 cm. (J. E. A. XIX).



Statuette de Nefert-iti à un âge déjà plus avancé, trouvée dans la maison du sculpteur Djehouti-mosé et actuellement à Berlin. Hauteur : env. 40 cm. (M. D. O. G. 32).

du bétail, car des squelettes de vache et de cheval ont été trouvés à l'intérieur des maisons. Un type constituant une variante de ces maisonnettes a été utilisé pour les logements des employés de l'administration, au sud du bureau des archives.

Au sud de ces quartiers des ouvriers venait le domaine de l'intendant. Celui-ci possédait en propre une gentille petite maison d'où il avait l'œil à la fois sur les granges et les prés situés à l'est et sur les entrepôts et magasins de l'ouest. Dans ces entrepôts se trouvaient de petits celliers carrés visiblement destinés à contenir différentes variétés de grains que l'on puisait à l'aide de coquilles mises au jour à cet endroit et servant de mains.

Ce grand domaine officiel, avec ses granges et ses communs, semble avoir été peut-être le siège du « Ministère de l'agriculture ».

Dans cette grande ville, centre de l'empire, devaient résider un grand nombre d'étrangers, qui y exerçaient leur métier. Un bas-relief peint découvert à El Amarna montre un soldat syrien, Teroura, marié à une femme égyptienne. Ils sont représentés assis chez eux ; un serviteur donne à boire à son maître au moyen d'un siphon plongé dans une jarre de vin. Ce devait être là un spectacle courant. Petrie a mis au jour une maison dans laquelle il pense avoir trouvé des traces d'idées sémitiques à l'endroit, pourvu d'escaliers, servant aux ablutions et dans la minuscule pièce attenante qui semble avoir été un lieu où se disaient les prières. Une autre maison,

située cette fois dans le faubourg septentrional, non seulement semble avoir appartenu à un Grec mycénien, l'inévitable épiciers de son temps, mais constitue en même temps un si bon exemple de propriété d'un marchand qu'elle vaut la peine d'être décrite. De l'entrée habituelle sur la rue, un sentier conduit directement à la maison. Sur la gauche se dresse une chapelle entourée non point de rangées d'arbres bien ordonnées comme les aimaient tant les Egyptiens, mais de bouquets épars comme on en voit sur les fresques et sur les bagues égéennes. Un détail plaisant mérite notre attention : une mince cloison a été élevée à angle droit par rapport au porche, de manière à soustraire à la vue les cuisines et les quartiers des serviteurs. La maison est simple ; il n'existe que deux salles de réception, le hall d'entrée et la salle centrale. Les escaliers menant d'ici sur le toit ont ceci de particulier que le mur de soutien de la seconde volée de marches est remplacé par un pilier carré, exemple unique en Egypte, mais d'un usage régulier en Crète et dans la Grèce mycénienne, où souvent la préférence était donnée toutefois à une colonne ronde. La partie proprement privée de la maison se compose d'un salon, de la chambre à coucher du maître, d'une autre chambre à coucher vraisemblablement pour sa femme et d'une salle de bains. Ici, la dalle pour les ablutions était en plâtre et, bien qu'il soit prouvé que cette maison n'a pas été habitée pendant plus de sept ans, cette dalle a été réparée à tant de reprises qu'on ne compte, dans l'état

où elle est, pas moins de onze couches successives de plâtre. Ce zèle pour plâtrer et replâtrer n'est pas égyptien, mais il suffit de jeter un coup d'œil sur le grand foyer de Mycènes avec ses dix couches de plâtre peint et sur les innombrables enduits dont on recouvrait le sol en assez peu de temps en Crète pour lui trouver un parallèle. Parmi les objets trouvés en cet endroit se trouve une gourde intacte du type fabriqué à Rhodes ou en Grèce continentale, un grand nombre de tessons de vases d'origine mycénienne et une figure en faïence ayant servi autrefois de pied à un trépied — le modèle en est purement égéen — et ressemblant de manière frappante au masque barbu en or provenant des tombeaux en forme de puits de Mycènes. Ce ne sont pas là des preuves assez évidentes pour que nous puissions attribuer la propriété de cette maison avec certitude à un Mycénien, mais cette suggestion vaut la peine d'être faite, ne serait-ce que pour prouver que la ville comptait au nombre de ses habitants des étrangers d'origine grecque.

Du hall d'entrée, une petite porte donnait accès à ce qui était sans doute la boutique de notre marchand mycénien. Les locaux qui la constituaient étaient adossés au mur occidental de sa maison, qui ne comportait pas de salle de ce côté ; ils consistaient en une véranda dont le plafond était supporté par deux colonnes, une pièce intérieure et un grand nombre de magasins. L'entrée publique s'ouvrait certainement dans le mur septentrional de la propriété, lequel est démoli. Un passage

faisait le tour de la partie méridionale de la maison. Sur sa gauche se trouvait une longue fosse à revêtement de briques servant d'entrepôt et dans laquelle on descendait par un escalier. Ce passage conduisait à l'ouest à un grand enclos à ciel ouvert dans lequel les caravanes pouvaient pénétrer par une entrée spéciale pour déposer leurs charges. Les marchandises pouvaient être emmagasinées provisoirement et les bêtes attachées dans un grand *khan* ou pavillon, abrité par une tente légère dont les poteaux reposaient sur des bases rondes de terre. Des mangeoires sont placées par intervalles. C'est là précisément le type de *khan* qui a une si forte tendance à disparaître en Orient de nos jours. L'un des côtés de la place était occupé par la boulangerie déjà décrite. Dans un angle se trouvait une petite maison au plan adroitement tracé et à la décoration agréable, mais composée seulement d'une pièce centrale, d'une chambre à coucher confortable et de deux ou trois petits cabinets. C'était là sans doute le logement de l'intendant ou peut-être du maître-pâtissier.

Nous nous sommes suffisamment attardé à l'étude de l'architecture domestique de cette époque pour que les grandes lignes s'en dégagent. Elle est intéressante du fait que les architectes n'étaient pas gênés par la présence de constructions antérieures, dont ils eussent dû tenir compte pour l'établissement de leurs plans, afin de les y incorporer ou de les éviter. Il est évident qu'El Amarna nous offre l'expression de l'idéal des

Egyptiens en architecture lorsqu'ils disposaient d'un champ libre, et la seule déception que nous puissions éprouver est qu'il n'existe pas d'autre ville contemporaine pouvant servir de point de comparaison avec elle.

CHAPITRE V

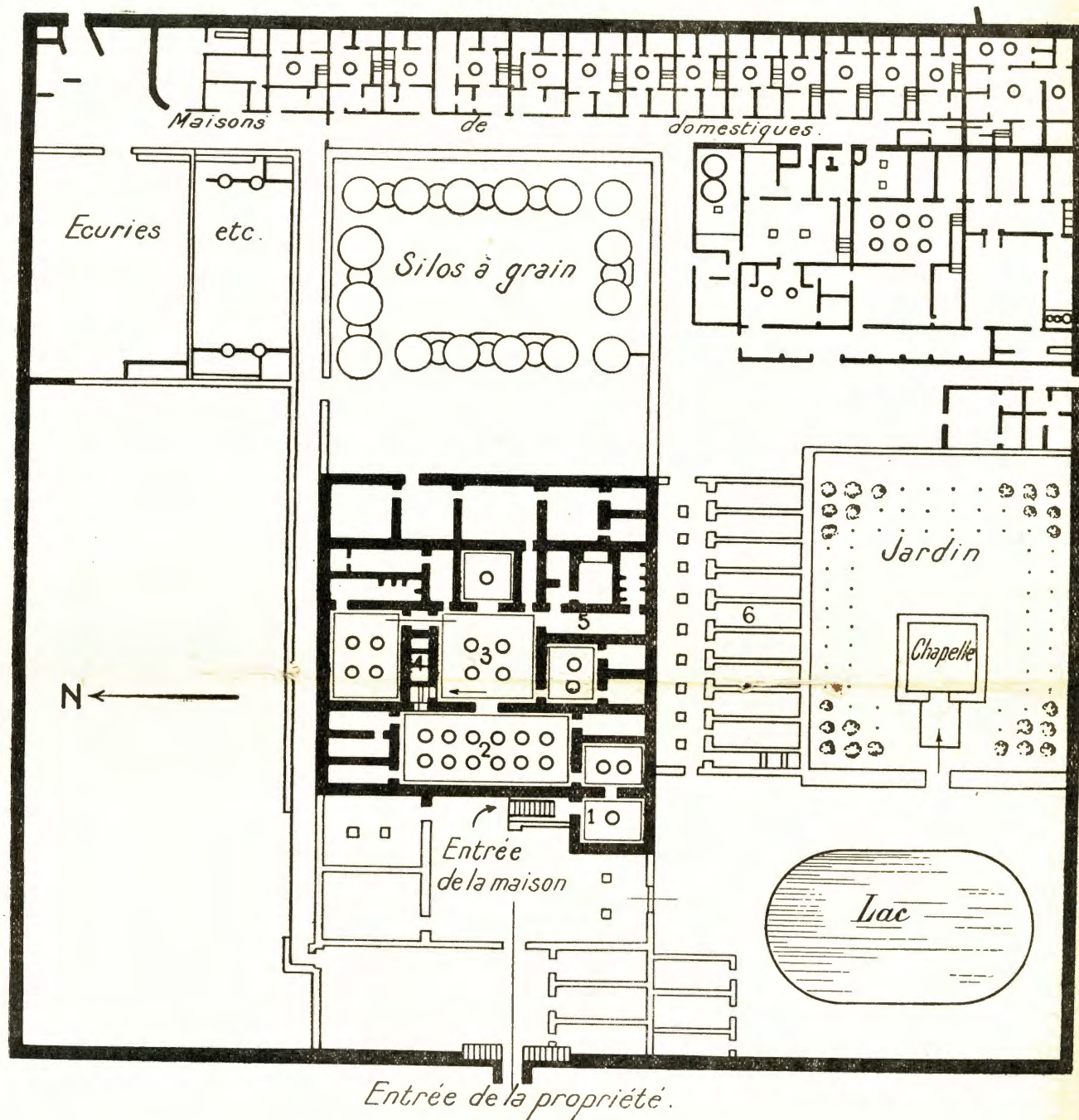
ART

En considérant l'art d'El Amarna, nous ne devons jamais perdre de vue que, peu de temps avant l'accession au trône d'Akh-en-aton, était survenue l'une des plus grandes catastrophes de l'histoire, le sac de Knossos et des autres villes de Crète et l'effondrement de la puissance maritime minoenne. La date précise de ce désastre est incertaine. Nous savons qu'il eut lieu sous le règne d'Aménophis III, car les derniers objets égyptiens que l'on trouve en Crète portent le nom de ce roi et celui de la reine Tii et ce sont en même temps les premiers que l'on rencontre sur le territoire de la Grèce continentale. De même, l'importation de poterie minoenne en Egypte cesse sous le règne de ce pharaon ; elle est remplacée par de la poterie provenant de la Grèce proprement dite et des îles. Il semble que la Crète ait monopolisé à son profit le trafic avec l'Egypte et que sa chute soit le résultat d'un effort combiné de ses provinces du continent pour s'assurer un passage vers les richesses du sud. Quoi qu'il en soit, il est curieux que, à part la légende de Thésée et celle de l'Atlantide, nous ne possédions aucun récit de ces jours terribles, où toutes les riches cités furent la

proie des flammes et où le Minotaure fut suivi dans son repaire et égorgé dans Knossos en feu. Peut-être se trouvait-il un récit de témoin oculaire — on se révolte à cette seule pensée — parmi les tablettes dont la destruction fut permise après leur découverte. L'une des tablettes échappées au désastre est significative. Elle mentionne que les Lyciens et d'autres peuples redoublent de piraterie et qu'il a fallu renforcer la police côtière. Ceci donne à penser que l'hégémonie maritime minoenne, après avoir assuré la sécurité de la haute mer durant des centaines d'années avait désormais disparu.

Dans tous les cas, la chute de l'empire minoen dut avoir sensiblement les mêmes conséquences que l'effondrement de Constantinople devant les Turcs. Des centaines d'excellents artistes et artisans, très probablement, cherchèrent un refuge au delà des mers. Vers quel pays pouvaient-ils tourner leurs regards sinon vers l'Egypte, avec laquelle ils avaient entretenu pendant plus de mille ans des relations amicales ? Là, dans leur triste exil, ils se virent supplantés, par les marchands de Mycènes et de Rhodes après au gain, sur les marchés qui avaient été les leurs pendant si longtemps. Nul doute que si nous retrouvions un journal de l'époque, nous y lirions le récit de querelles mettant aux prises de hauts personnages minoens en exil avec des nouveaux riches venus du continent, de leurs passes d'armes et de leurs cris, et de l'arrivée de la police pour faire évacuer les rues !

Plan de la maison U.25.11 et de ses dépendances.



Légende

- 1 - Porche d'entrée.
- 2 - Salle de réception.
- 3 - Salle intérieure de réception.
- 4 - Escalier.
- 5 - Appartement du maître.
- 6 - Magasins.

0 5 10 20 30 40 50 m.

Nous avons vu qu'à cette époque l'Égypte était très sensible aux influences étrangères. La cour d'Aménophis III, où la vie était facile et où régnait un esprit large, était toujours prête à accueillir une idée nouvelle, qu'elle vînt de Syrie ou d'Égée. Ne se pourrait-il pas qu'Akh-en-aton ait eu un précepteur minoen ? Ce qui est certain, c'est qu'un changement se manifeste dans l'esprit et dans l'aspect de l'art égyptien précisément à ce moment, et cette transformation ne peut être attribuée qu'à un regain soudain d'influence minoenne.

Contrairement à l'art égyptien, d'un caractère tendant vers l'universel, l'art minoen était nettement individualiste. En Égypte, un dessin ou un relief étaient l'expression d'une vérité relevant du domaine de l'abstraction ; l'art minoen, par contre, recherchait une observation directe de l'individu et c'est vers quoi tendait aussi Akh-en-aton lorsqu'il insistait sur la vérité en ces termes : « Ce que j'appelle vrai ». A El Amarna, nous assistons à un revirement complet de la manière de voir, à une transformation soudaine du point de vue objectif en point de vue subjectif. Ce changement est si brusque et si radical que force nous est de l'attribuer au roi lui-même, car nul autre n'eût pu faire cette révolution. Nous y reconnaissons le reflet de sa personnalité égo-centrique et aussi les curieux traits féminins de son caractère. Il est particulièrement significatif que, tandis que jusqu'ici une règle invariable voulait que les statues d'hommes eussent une jambe en avant et les statues de

femmes les jambes jointes, ce soit précisément l'inverse qui devienne la règle : le roi est debout les pieds joints tandis que les princesses et la reine portent une jambe en avant. Il nous est peut-être difficile, aujourd'hui, de comprendre toute la portée d'un tel changement, qui n'était rien moins qu'une révolution. Ce serait à peu près pareil si, d'un commun accord, tous les portraitistes modernes peignaient leurs modèles masculins poussant une charrette d'enfant et leur modèles féminins fumant la pipe.

L'influence féminine se répandait partout. La figure du roi aux caractéristiques féminines était imitée dans tous les portraits. C'est alors aussi qu'apparaissent pour la première fois, pour l'usage ordinaire, les longues robes drapées, au lieu des simples pagens traditionnels ; nous avons vu, par ailleurs, que l'on ne craignait pas de sculpter et de peindre des scènes d'intimité tirées de l'existence de la famille royale.

Nous avons dit que l'art égyptien avait, jusque là, exprimé la vérité sous un jour abstrait, c'est-à-dire qu'il assignait à un tableau un caractère qui le rendit compréhensible à chacun et qui contenait tous les détails susceptibles de le rendre intelligible. Ainsi, la représentation du siège d'une place forte montrait celle-ci en plan ; appuyée à ce plan, se dressait une échelle de prise d'assaut, traitée, bien entendu, en élévation, tandis que l'intérieur du plan est traité en coupe avec une description détaillée de ce qui se passe entre les murs. Les personnages sont autant d'hiéroglyphes

indiquant idéographiquement et résumant du même coup l'action qu'ils sont en train d'accomplir. Aucune figure qui n'ait quelque rapport avec la scène. La foule, les troupes de soldats, sont représentés par une manière de sténographie où seul le personnage le plus proche est figuré en entier, tandis que les autres sont simplement indiqués par des lignes cernant parallèlement le profil de ce personnage. Seule l'action importait.

Mais à El Amarna, tout comme en Crète, c'est l'individu qui importait et à cet intérêt nouveau pour la caractérisation s'ajouta un premier essai de groupement. Quelquefois, naturellement, cette tentative est poussée jusqu'à l'exagération. Dans la fresque de la maison du roi, dont un fragment est reproduit à la planche XIV, l'artiste a essayé de combiner toutes les figures. La princesse qui se trouve le plus près de sa mère a la tête tournée vers son père. Celle qui est le plus près de son père se tourne vers sa mère. L'aînée des princesses sert de lien entre elles et les embrasse. Nefert-iti les entoure toutes trois de son bras et la plus jeune des princesses, sur les genoux de sa mère, tend la main vers le bras, d'une longueur incroyable, que la princesse la plus éloignée étire jusqu'à elle.

Les tableaux montrant des nobles récompensés par le roi sont des plus réussis. Au lieu d'un ensemble compact de personnages à la tête inclinée de façon conventionnelle et aux gestes artificiels, nous assistons à des scènes d'un entrain communicatif lorsque les colliers d'or sont attachés au cou du favori, dont les

bras frémissent dans un transport à la fois d'orgueil et de soumission. Sa suite est affairée à passer de main en main les présents et les spectateurs ne manquent pas à la cérémonie, car, bien que l'assistance s'incline en signe d'adoration, elle ne peut se retenir d'allonger le cou pour voir ce qui se passe. Au dehors, aux coins des rues, des flâneurs qui se trouvent là interrompent un instant leurs palabres. Alors qu'autrefois l'intérêt se portait sur l'épisode proprement dit, il se porte maintenant non seulement sur ceux qui en sont les acteurs, mais aussi sur le lieu qui en est le théâtre. On voit toujours un arrière-plan de bâtiments susceptibles d'être identifiés ; on représente le temple et les rues pleines d'animation qui le séparent du palais avec le souci que les peintres de Knossos apportent à situer les scènes qu'ils représentent. Oui, certes, le point de vue s'est modifié de manière extraordinaire.

Il va de soi que toutes ces idées nouvelles ne furent pas assimilées aisément. Les œuvres datant du début du règne sont souvent grotesques dans leur exagération. Prenons par exemple la statue reproduite à la planche XI, élevée à Karnak précisément au cours des premières années du règne d'Akh-en-aton. C'est l'œuvre d'un homme à qui l'on a dit de faire table rase de toutes les méthodes jusqu'alors en honneur et d'exécuter ce que le roi affirmait comme réellement existant. Des détails superflus et particulièrement peu flatteurs sont fortement accentués. Les anciens artistes égyptiens savaient depuis

des siècles de traditions ce qui devait être supprimé. Maintenant, on leur dit de ne rien omettre et, naturellement, ils versent tout d'abord dans l'excès contraire. Mais très vite leur bon sens naturel et leur bon goût reprennent le dessus et, tout en permettant beaucoup plus de réalisme et parfois même une manière d'impressionnisme, ils trouvent moyen d'unir ces tendances nouvelles à l'habileté éprouvée de leurs ancêtres. C'est là ce qui rend l'art amarnien si intéressant : l'habileté et les connaissances d'artistes hautement cultivés appliquées à la création de sujets neufs et à la mise en évidence de caractères nouveaux.

Il faut ajouter à cela un amour de la nature pour elle-même. Déjà une fois s'était manifesté un intérêt dans ce sens : Touthmosis III avait représenté avec soin les plantes et les animaux qu'il avait rapportés de Syrie, mais nous avons affaire là plutôt à un intérêt d'ordre scientifique. A El Amarna, nous sentons, semble-t-il, pour la première fois le désir de regarder la nature. Dans les fresques du palais septentrional, nous voyons les canards sauvages dans les marécages, les pigeons et les martins-pêcheurs s'ébattant parmi les roseaux (planche XV). Dans ces scènes, l'homme n'a point de rôle. Ici, plus trace des scènes de chasse si courantes à toutes les autres époques et dans lesquelles les oiseaux et les animaux ne figurent qu'en tant que gibier en butte aux traits et aux filets ! Il nous revient à l'esprit une fresque provenant d'Agia Triada, en Crète, et représentant un

chat en quête d'une proie : le félin s'approche d'un oiseau si furtivement et avec tant de férocité qu'on tremble presque à le voir (planche XVIIb). Et nous pensons également à ce riche bourgeois de Knossos qui fit peindre sur les murs de sa maison des oiseaux chanteurs, des fontaines et un singe bleu cueillant malicieusement des fleurs fantastiques. Dans la « salle verte » du palais septentrional comme en Crète, la décoration s'étendait tout autour de la pièce, si bien que vous aviez l'impression d'être au milieu des marécages.

Nous possédons de la période amarnienne de nombreux spécimens de la statuaire en ronde bosse. La maison du sculpteur Djehouti-moséa a été découverte par l'expédition allemande et un autre atelier a été mis au jour par l'expédition anglaise. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, toutes les meilleures œuvres sont des portraits, impossibles toutefois à identifier dans certains cas. On aimerait voir rassemblés tous les portraits de l'époque et les faire juger par un comité composé de sculpteurs et de médecins, duquel seraient strictement exclus les archéologues. Nous croyons que le résultat de cette consultation serait très heureux et que la plupart des têtes que nous possédons pourraient être identifiées avec certitude. Le sculpteur égyptien avait toujours été un grand portraitiste et, l'exubérance qui marque le début du nouveau mouvement une fois disparue, il inaugura une période de l'histoire du portrait dont l'excellence ne fut jamais égalée, sinon peut-être sous l'Ancien-Empire égyptien et sous l'Empire romain.

La pierre dont l'usage était le plus courant était le calcaire. Une qualité provenant de Gau est aussi dure que l'albâtre, et on ne la peignait pas ; d'autres qualités, moins dures, étaient brillamment polychromées. On se servait aussi de l'albâtre, en général pour de petites statuettes, tandis que le quartz, le grès et le granit étaient utilisés de préférence pour les œuvres plus grandes. On employait aussi la stéatite, ainsi que le bois, encore qu'il n'ait été découvert jusqu'ici, dans des fouilles régulières, aucune statue de bois, cette substance ayant été détruite par les fourmis blanches ; il y a lieu, dans ces conditions, de n'admettre que sous réserve comme authentiques les œuvres amarniennes en bois qui se trouvent déjà dans les musées.

Dans les statues en ronde bosse, les attitudes traditionnelles, marquées par une certaine raideur, sont conservées le plus souvent, mais il en existe deux ou trois exemples où la figure a une pose aussi libre et aussi naturelle qu'on peut l'imaginer. Voyez Ânkh-es-en-amon, assise à l'avant du bateau en albâtre provenant de la tombe de Tout-ânkh-amon : les jambes ramenées de côté, l'une des mains soutenant le poids du corps et l'autre portant aux lèvres une fleur, toute son attitude en fait une des figures les plus charmantes et les plus naturelles qu'on ait jamais taillées. Voyez également la statuette inachevée représentant Akh-en-aton embrassant quelque membre de sa famille assis sur ses genoux. Rien de raide ou d'apprêté ! Mais on évitait de préférence des



Statue colossale d'Akh-en-aton en calcaire, trouvée à Karnak et actuellement au Musée du Caire. A noter le caractère grotesque propre aux œuvres du début du règne. Remarquable étude pathologique. Hauteur : env. 3 m. (*Annales du Service*, XXVIII).



Tête en calcaire d'Akh-en-aton provenant de la maison du sculpteur Djehouti-mosé. Actuellement à Berlin. Elle représente le type de sculpture plus raffinée du milieu et de la fin du règne. Grandeur nature (Schäfer, *Amarna* in *Religion und Kunst*, pl. 14).

poses nouvelles et le sculpteur s'en tenait aux représentations du corps humain que la tradition lui avait livrées si parfaites, en se permettant toutefois d'y accentuer l'abdomen que le modèle royal lui imposait. C'est à la tête qu'il portait tous ses soins. Nous pouvons nous imaginer Akh-en-aton disant, comme Cromwell : « La verrue et tout le reste ! » Vérité, toute la vérité ! La reine Nefert-iti avait eu une ophtalmie et l'un de ses yeux avait cet affreux aspect vitreux qui n'est que trop connu des Orientaux. Cela aussi devait être visible ! Le corps flasque et les yeux ternes du vieil Aménophis III devaient apparaître tels qu'ils étaient en réalité ; une petite stèle montre la ruine physique de cet homme qui fut beau. Vérité ! Vérité ! Vérité ! On faisait des moulages de la face aussi bien durant la vie qu'après la mort. Le masque mortuaire de Nefert-iti a été retrouvé en partie à la surface du sol et le reste sous le sol (Planche VII). Nous connaissons l'expression qu'avait réellement Akh-en-aton, au visage légèrement asymétrique, et celle qu'avait Aménophis III en vieillissant. Certainement, les moulages faits sur le vif circulaient dans les ateliers où les sculpteurs les étudiaient par cœur. Nous possédons de nombreux spécimens de morceaux d'essai où les sculpteurs se faisaient la main en exécutant un portrait en bas-relief. L'un des plus intéressants semble être une ébauche des traits de Smenkh-ka-rê, le co-régent, avant que sa physionomie fût très connue. Il existe des morceaux d'essai à tous les stades de l'exécution, depuis

l'ébauche grossière de la tête de Nefert-iti, sur laquelle apparaît encore le contour à l'encre du dessin original (planche VIII a), jusqu'au modèle soigneusement terminé auquel ne manque aucun détail tant dans le visage que dans le costume (planche IX). Ces morceaux d'essai montrent bien la maîtrise à laquelle nombre d'artistes étaient parvenus et sont naturellement d'une exécution plus libre, n'étant en définitive souvent qu'un amusement. Nous avons déjà mentionné la caricature d'Akh-en-aton au menton mal rasé ; citons encore la petite princesse mangeant un canard rôti, des études d'animaux et toute une série d'autres sujets.

En sculpture en ronde bosse, nous avons aussi des œuvres à tous les degrés d'achèvement : le bloc de pierre à peine équarri, l'ébauche de portrait portant encore les lignes de repère tracées à l'encre ou les corrections du maître montrant les endroits où devait être apportée une modification, et le dernier état du portrait, peint et doré. Nous avons également la mesure du tempérament de l'artiste véritable dans la tête, représentant probablement Merit-aton, trouvée dans la maison d'un sculpteur. Elle est inachevée ; l'une des joues est encore à l'état brut et les lignes axiales sont encore apparentes, mais le sculpteur était si certain que c'était là son chef d'œuvre qu'il n'avait pu résister à l'envie de peindre les lèvres.

Les portraits d'Akh-en-aton sont nombreux, allant des « abominations » de Karnak à la tête non dépourvue d'agrément reproduite à la planche XII. Détail curieux :

le moins belliqueux de tous les pharaons, il est presque toujours représenté coiffé du casque guerrier. Chacun connaît la fameuse tête de Nefert-iti du Musée de Berlin (planche VIII b) ; il existe d'elle une statuette plus charmante encore, moins connue il est vrai, et qui la représente marquée par l'âge, la tristesse et la désillusion (planche X). On possède de nombreuses têtes de princesses, dont les noms, malheureusement, ne sont jamais inscrits (couverture). Elles ont en commun une dolichocéphalie très accusée, que l'on a attribuée à une pratique systématique d'étirement de la boîte crânienne, comme il en existe encore dans certaines régions de nos jours ; on a voulu voir aussi dans cet allongement du crâne une sorte de bonnet s'ajustant étroitement ; mais c'est là sans doute une simple exagération d'un détail physique particulièrement marquant quel'on relève dans les crânes de leurs parents Smenkh-ka-rê et Tout-ânkh-amon, détail accentué encore par le sculpteur conformément aux nouvelles lois de la vérité en art. Toutes ont les mêmes lèvres aux contours bien dessinés, la même expression de douceur due au léger abaissement de leurs commissures et aux deux petites lignes qui descendent sur le côté et donnent au visage une apparence mélancolique et malade. Sur les bas-reliefs, les princesses sont toujours représentées portant sur le côté la boucle de la jeunesse, tandis qu'en ronde bosse leur tête est toujours rasée. Il existe plusieurs têtes qui doivent être des portraits de Merit-aton ou d'Ânkhes-en-pa-aton devenues femmes et

probablement déjà reines. Elles ont toutes une cheville saillante sur le sommet de la tête, servant à fixer une couronne de pierre différente, et un autre tenon sous le cou, ce qui prouve que le corps devait être fait d'une autre matière, probablement en calcaire blanc pour représenter leurs robes. Ce sont là les premiers exemples de statues conçues en plus d'une espèce de pierre. On taillait également des têtes en bas-relief pour les incruster ensuite dans les compositions murales. On leur insérait des yeux et des sourcils de verre bleu et on leur ajoutait une coiffure de faïence. Parfois, ces figures à incruster sont d'une finesse d'exécution surprenante. Dans l'une, la hauteur du modelé ne dépasse pas un millimètre si bien qu'elle a l'apparence d'un profil plat jusqu'au moment où la lumière la frappe sous un certain angle.

Les statues de particuliers sont rares. La plus belle a été trouvée dans le faubourg septentrional ; elle est reproduite à la planche XVI a. Elle n'a guère que vingt centimètres de haut, mais le visage reflète d'une manière proprement stupéfiante la personnalité du modèle, comme le font du reste aussi certains détails du corps : les clavicules, les mains et les pieds, tandis que l'abandon de la pose et le lotus que tient l'une des mains ajoutent la note aimable de décadence et de préciosité propre à El Amarna. Une autre statuette nous montre que, si opposées que les autorités fussent aux anciens dieux, ceux-ci n'en continuaient pas moins à exercer leurs anciennes fonctions de protecteurs de diffé-

rents aspects de la vie. Le groupe représente un scribe accroupi, le rouleau de papyrus, l'encrier et le calame sur ses genoux. Il est en train d'écrire sous la dictée de son patron, le dieu Thoth, représenté ici sous l'aspect d'un babouin juché sur un autel et le chef couronné de cornes et du disque lunaire. Ici encore transparaît l'aimable mélancolie de l'époque et la figure du scribe nous remet en mémoire le grand ministre d'Aménophis III, Amen-hotep-fils de Hapou, dont le nom fut révérend pendant plus de mille ans après sa mort. Lui aussi est assis dans l'attitude du scribe, et son visage, que les ans ont empreint de lassitude, semble refléter à l'avance l'amertume causée par l'effondrement de tout ce pour quoi il avait combattu en servant fidèlement son maître.

Nous avons déjà parlé des morceaux d'essai et des bas-reliefs des tombes. Il existe cependant une autre catégorie de sculptures qui vaut la peine d'être notée. Elle consiste en une série de plaques carrées, d'un travail très poussé et peintes. Leur hauteur varie entre vingt et vingt-cinq centimètres ; elles avaient dû être incrustées, semble-t-il, dans une paroi, car leur pourtour et leur face postérieure furent laissés bruts. Sur ces petites dalles sont sculptées et peintes des scènes se rapportant en général à la vie privée de la famille royale. La plus connue est celle où l'on pense reconnaître Smenkh-ka-rê et sa femme Merit-aton (planche III b). Le jeune roi s'appuie, dans un geste plein de grâce, sur son bâton, tandis que le vent fait flotter son vêtement ; la reine s'avance vers lui pour lui faire respi-

rer le parfum d'une fleur. Dans la nonchalance des attitudes et la position du cou fléchissant sous le poids de la tête se lit toute la lassitude, toute la désillusion amarnienne.

Il n'existe point, dans toute l'histoire, de famille dont les portraits, par l'impression de malheur qui s'en dégage, soient plus empreints de tristesse. C'était une splendide école d'artistes que celle que dirigeaient des maîtres comme Bek et Djehouti-mosé, capables de saisir ainsi l'esprit de leur temps et de nous le transmettre. Ces visages nous aident à comprendre toute la tragédie de la tentative amarnienne. Ils nous offrent un antidote bien nécessaire contre le sentiment de vive irritation qu'éveille la lecture des lettres d'El Amarna.

L'art pictural, comme nous l'avons vu, subit une révolution par l'introduction de sujets nouveaux et d'une nouvelle manière de considérer les gens et les choses. L'Égyptien avait toujours été un merveilleux dessinateur. La pureté de son trait n'a d'équivalent dans aucun autre pays et à aucune autre époque. Ses couleurs sont simples et nettes : le noir, le blanc, le bleu, le vert émeraude et le vert olive, le rouge brique et le vermillon, le jaune. Il les conservait dans de petits sachets, qui, au cours des siècles, ont disparu tandis que les couleurs, autrefois en poudre, se sont coagulées en masses compactes portant aujourd'hui encore les empreintes de la trame. Aucune de ces brosses très fines dont on devait se servir pour les travaux les plus délicats ne nous est

parvenue, mais des modèles plus gros, utilisés pour les enduits, ne sont pas rares.

Les peintures sont exécutées sur une couche de terre stuquée à laquelle l'adjonction de crins fins assure plus de solidité. Quelquefois, la couleur s'applique directement, mais elle se pose plus fréquemment sur un enduit blanc très mince. Le plus souvent, les couleurs sont étendues en teintes plates, mais il est des cas où l'on exprime le modelé par des ombres ; la question reste pendante de savoir si les effets de lumière que l'on relève dans la fresque des princesses sont dus à un accident ou à une intention. On n'utilise aucun vernis superficiel, mais malgré cela, ou peut-être à cause de cela, les couleurs sont souvent aussi intenses que le jour où elles ont été posées. Même si elles sont ternies par la fumée ou par l'exposition, un petit brossage, qu'autorise l'épaisseur de la couche de peinture, fait souvent disparaître la décoloration et réapparaître l'éclat primitif. Malheureusement, le plâtre sur lequel elles sont posées est si désagréé par l'action du temps et des fourmis blanches que de menues fentes ont fait leur apparition dans la peinture ; aussi, avant de l'ôter, y a-t-il lieu de la raffermir en la recouvrant d'une couche mince d'une certaine solution à base de cellulose. C'est là le moyen le plus sûr de parer au danger de destruction, mais il ne va pas, bien entendu, sans ôter à la couleur quelque chose de sa fraîcheur.

Quelques-uns des plus beaux objets trouvés sur l'emplacement de Tell el Amarna sont en faïence. Une

gamme extrêmement riche de coloris était obtenue dans les émaux vernissés, et les parois incrustées de panneaux de faïence devaient être un enchantement pour les yeux. Ces panneaux représentent souvent des veaux qui gambadent dans les marécages ou des oiseaux qui volent parmi les arbres. Le motif du bouton de lotus est d'un usage fréquent aussi bien dans les incrustations que sous forme de pendants de colliers, car la faïence remplaçait volontiers les métaux précieux. M. Frankfort a trouvé un collier complet, que l'on avait pris soin d'envelopper et de placer sous une brique libre. Ce collier comprend une grande variété de perles et de pendeloques¹; ces dernières ont pour la plupart la forme de feuilles ou de pétales. Il y a des bleuets pourpres et verts, des pétales de lotus, des dattes, des graines de melon, des fruits de mandragore et des grappes de raisin. D'autres colliers ont comme pendants de petites figures d'animaux, de dieux ou d'êtres humains. Le dieu Bès était particulièrement en faveur, de même qu'Hathor, car vers cette époque chaque amulette avait acquis sa fonction particulière et n'était plus guère considérée comme le signe d'adoration de dieux pros-crits. Les bagues de faïence ne sont pas rares et les motifs qui ornent leurs chatons sont d'une grande variété. Quel-quefois ce ne sont que de pauvres imitations de bijoux en métal, où l'or est simulé par de la faïence jaune et le lapis-lazuli ou la malachite par du bleu, du rouge ou du vert. On fabriquait aussi de grandes grappes de raisin que l'on suspendait au plafond ou au treillage des pavil-

lons d'été. Tous ces petits objets étaient façonnés dans des moules d'argile, dont il a été retrouvé des milliers d'exemplaires. L'amulette d'un ami vous plaisait-elle, admiriez-vous la forme de sa bague, vous en faisiez l'em-preinte dans un petit pain d'argile — les marques des doigts et de la paume de la main y sont encore visi-bles —, vous cuisiez celui-ci et l'envoyiez au faïencier pour qu'il vous en fît le nombre voulu d'exemplaires. Si vous désiriez que le travail fût fait en métaux précieux il vous fallait évidemment un moule taillé dans la pierre, l'argile ne résistant pas au métal fondu.

A côté de la manufacture d'objets en céramique exis-tait la fabrication d'objets en verre. On moulait le vase autour d'un noyau de sable. On appliquait et incrustait, suivant un modèle voulu, des raies de différentes cou-leurs dans la masse encore chaude. Les lignes sinueuses résultant de ce procédé constituaient un motif si popu-laire qu'il demeura en faveur pendant bien des siècles et nous avons de nombreux fragments de verre provenant de tombes grecques d'époque tardive qui se distinguent à peine de ce qui se faisait à El Amarna. Parmi les spé-cimens intacts retrouvés au cours de fouilles, le plus réussi est un vase en forme de poisson.

Ces industries avaient leur centre à quelque distance au sud du palais, à un endroit où Petrie a retrouvé de nombreux fours et une grande quantité de fragments jetés sur les tas de décombres.

Comme la poterie, ces petits objets de faïence et de

verre sont de la plus haute valeur pour l'archéologue. S'ils sont d'une grande fragilité, ils sont cependant pratiquement indestructibles : une fois répandus quelque part, leurs débris y resteront pendant des milliers d'années ; ne servant plus à rien, on les laisse où ils sont ; contrairement au métal, ils ne peuvent être refondus ni servir à nouveau. On avait fabriqué ces objets en si grandes quantités que le nombre d'une espèce particulière peut prendre la valeur d'un témoignage. Ainsi, des anneaux ou des scarabées portant des noms royaux ont pu servir à déterminer les dates comparatives de certains quartiers de la ville.

Les poteries, comme la plupart des poteries des périodes dynastiques, sont dans l'ensemble d'une pauvre qualité. Ce n'est que dans des pays comme la Crète et la Grèce, où les métaux précieux sont rares, que la céramique, grâce au patronage royal, s'élève véritablement à un art. Les vases, pour la plupart, ne portent aucun décor peint et sont strictement utilitaires ; en fait, comme bon nombre étaient destinés à être enfouis jusqu'au col, toute décoration était superflue. Certains cependant sont peints et la couleur favorite est le bleu. Généralement, le décor est fait de bandes de pétales de lotus bleu, dont le pourtour est tracé en noir ou en rouge, mais certains portent des scènes entières : bœuf de sacrifice mené à l'abattoir, chasseur rentrant chez lui chargé de sa prise, serviteur portant des jarres. Ceux-ci sont très rares. On rencontre plus fréquemment des vases dont la panse est décorée

de têtes de Bès ou d'Hathor en relief peint. Mais il n'est point exagéré de dire que quatre-vingt-dix pour cent des poteries sont sans décor. Elles ont une valeur indéniable du fait qu'elles portent souvent des inscriptions. Les jarres à vin, par exemple, sont marquées sur la panse de l'année de la récolte et du nom du maître du vignoble. Ces inscriptions, on le comprend aisément, sont d'une grande importance pour la datation des différentes parties de la ville et dans la détermination de la durée du règne. Toutefois, certains fragments de vases ont encore plus de valeur, ayant servi de tablettes à écrire. Le papyrus avait trop de prix et fut, de toute manière, dévoré par les fourmis blanches, mais il y avait toujours à portée de la main un tesson sur lequel on pouvait écrire quelques mots. Des lettres même ont été rédigées sur des fragments de vases et jetées ensuite, pour notre plus grand profit.

Outre leurs inscriptions, les jarres à vin ont encore ceci de particulier qu'elles étaient scellées au moyen d'un gros bouchon d'argile descendant bien au-dessous du col. Ce bouchon a la forme d'un cône tronqué et porte la marque de la récolte : « Bon vin de l'étang méridional », « vin de la maison d'Aton-est-propice ». Chez le quartier-maître de la police, cependant, les bouchons étaient peints en bleu vif et l'inscription « vin, très très bon » peinte en jaune était entourée d'un cartouche royal. Tokay impérial !

On trouve des sceaux plus petits en argile ayant servi peut-être à sceller des documents ou des boîtes. Ils ont

reçu l'empreinte de la bague à cachet du propriétaire et portent souvent de petites scènes charmantes ainsi que des inscriptions.

Les anneaux eux-mêmes se rencontrent en grand nombre. Ils sont presque toujours en bronze, car l'or, l'argent et l'électrum avaient trop de prix pour ne pas être emportés lorsque la ville fut abandonnée. Souvent, on les recouvrait d'une couche d'or pour leur donner l'apparence de ce métal. Parfois, on retrouve des scarabées montés sur anneau ; cet usage, toutefois, était près de s'éteindre.

La plus grande partie des objets de métal précieux a disparu, ainsi que nous venons de le dire, mais les objets de bronze : couteaux, poignards, ciseaux, aiguilles, hameçons, sont très communs. Les poids étaient également en bronze et avaient souvent la forme d'animaux, bœuf, canard, grenouille, ou de têtes de chien, de veau ou de léopard. Quelquefois, ils portent une inscription, mais plus souvent leur forme servait, pensons-nous, à indiquer le poids, exactement comme les monnaies grecques, qui ne portaient pas d'inscriptions mais se reconnaissaient grâce aux dessins dont elles étaient marquées.

CHAPITRE VI

RELIGION ET LITTÉRATURE

Dans un livre comme celui-ci, dont l'objet principal est l'étude des vestiges matériels de la cité amarnienne et des témoins de son histoire, il est évidemment impossible de faire une étude poussée de la religion nouvelle, de ses origines et de ses résultats. Ce serait s'attaquer nécessairement au sujet touffu et épineux de la religion égyptienne considérée dans son ensemble. Aussi nous sommes-nous contenté de souligner l'influence qu'elle a exercée sur le peuple et d'en dégager les lignes générales.

Nous avons vu déjà comment l'atonisme fut élevé, pour des raisons d'ordre politique, au rang de religion d'Etat. Dans ce chapitre, nous nous attacherons plus particulièrement à l'étudier sous sa forme la plus achevée. Il est presque certain que, sous cet aspect, il soit le produit d'un esprit unique ou de la collaboration de quelques-uns seulement.

Jusqu'à l'an IX du règne d'Akh-en-aton, le nom et la titulature du dieu sont les suivants : « Vive le dieu bon qui prend plaisir à la vérité, maître de tout ce que l'Aton embrasse, seigneur du ciel, seigneur de la terre, Aton le vivant, le grand qui illumine les deux pays, vive le père :

(Rê vit, Horus de l'horizon qui se réjouit à l'horizon)| (en son nom de « Shou qui est Aton »)| doué de vie éternellement, Aton, le vivant, le grand, qui est en jubilé, qui habite dans le temple d'Aton dans Akhet-aton ». Après l'an IX du règne, on introduit une nouvelle titulature, vraisemblablement pour retrancher de son nom les quelques signes ou idées représentés par des formes animales comme le faucon d'Horus, et pour exclure Shou qui signifie « vide » mais qui était le nom d'un ancien dieu anthropomorphe de l'air. Le nouveau nom est ainsi conçu : « (Rê vit, maître de l'horizon, qui se réjouit à l'horizon)| (en son nom de « Rê, le père, qui est revenu en qualité d'Aton)|. » En même temps, en vue de la célébration du jubilé du dieu, le titre « qui est en jubilé » est modifié en « seigneur des jubilé ».

Un point vaut d'être relevé : le nom proprement dit du dieu est enfermé dans un cartouche royal, plus précisément, étant donné sa longueur, dans deux cartouches. Ce détail et, ajoutée à cela, la célébration du jubilé du dieu indiquent que l'Aton était considéré comme un roi. Ainsi, dans les dates officielles inscrites sur les stèles-limites et dans les tombes, le nom du dieu suit immédiatement la date, précédant même le nom d'Akh-en-aton, comme si l'Aton était l'aîné de deux souverains se partageant le pouvoir.

Le lien qui unit le nouveau dieu avec le vieux dieu solaire Rê n'apparaît pas seulement dans le nom — particulièrement dans la forme tardive du nom — mais

encore dans le fait que le grand-prêtre s'appelait « our maou », « chef de ceux-qui-voient », titre que portait également le grand-prêtre d'Héliopolis ; par ailleurs, promesse est faite d'assurer à Mnévis d'Héliopolis, taureau sacré du soleil, une sépulture dans la montagne orientale d'Akhet-aton. Il ne faut pas oublier non plus que Maât — « la Vérité » — était la fille de Rê et que la Vérité occupe une place importante à El Amarna. Ainsi, tandis qu'en sa forme la religion nouvelle était une invention récente, elle plongeait néanmoins ses racines dans la tradition immémoriale du culte solaire ; il est évident que les points particuliers de ressemblance furent adoptés dans le but de s'assurer la sympathie du clergé de Rê.

Voyons premièrement en quoi consistait le rituel extérieur. La religion, dit Warde Fowler, est « le désir effectif d'être en relation directe avec la puissance qui se manifeste dans l'univers ». Le pouvoir que reconnaissait Akh-en-aton était celui du disque solaire. Qu'il ait considéré le disque comme la puissance elle-même ou comme un symbole de cette puissance, la chose reste douteuse. Mieux vaut, pour l'instant, tenter de découvrir par quels moyens était assurée la relation directe. Il y avait une différence essentielle, une rupture complète, avec le rituel traditionnel du culte. La description du grand temple a été faite et nous avons relevé combien il différait du sanctuaire habituel, celui-là tout baigné de lumière, celui-ci rempli d'ombres mystérieuses. Comme il n'existait plus d'image du culte, il n'y avait plus non

plus de cérémonies de la toilette du dieu ou de cérémonies connexes, comme l'onction de la statue divine au moyen d'onguents. La liturgie consistait principalement dans la présentation d'offrandes et leur consécration au moyen du sceptre *kheryp* tendu en avant. On élevait les offrandes de nourriture, de boisson et de fleurs et on les plaçait sur les autels ou sur les tables d'offrandes. On brûlait peut-être de l'encens, mais la chose n'est pas certaine. Les différences les plus marquantes avec les anciennes cérémonies religieuses sont, outre l'absence de statue du culte, la place prééminente accordée aux offrandes florales, encore que celles-ci eussent toujours existé, et le rôle important joué par la reine, qui apparaît, semble-t-il, devant le dieu sur un pied d'égalité avec le roi.

Les cérémonies étaient accompagnées de musique. Au moment où le roi et la reine font des offrandes préliminaires à l'entrée du temple, les princesses agitent des sistres et un chœur chante, en s'inclinant profondément, sur un rythme d'accompagnement doucement frappé dans la main. Dans le sanctuaire proprement dit, des chanteurs aveugles et un harpiste aveugle chantent et jouent au cours du culte, mais les musiciennes ne se produisent pas à l'intérieur du temple. Leur rôle consiste, semble-t-il, à saluer le roi et à célébrer ses louanges en dehors du sanctuaire, car on les voit faisant de même dans des scènes où le roi récompense ses favoris.

C'est là ce que nous apprennent les décorations des tombeaux, mais nous ne pouvons affirmer si les prières



Fragment d'une statuette de princesse ayant fait autrefois partie d'un groupe.
Grès dur. Actuellement à l'University College, Londres. Hauteur : env. 15 cm.
(Phot. de l'University College, Londres).

Presque provenant de la maison royale. Découverte en 1891 par Petrie, elle a été détachée du mur où elle se trouvait et transportée en Angleterre, où elle est exposée à l'Asiatic Museum d'Oxford. Elle n'est qu'un fragment d'une scène où figure toute la famille royale. On distingue à droite les pieds de la reine. Neter-neferou-aton "la petite" et Neter-neferou-ré jouent sur le sol. Sur les genoux de Neter-iti se trouvait la cadette, Seter-en-ré, tandis qu'entre leurs parents les trois aînés se tenaient sur un tabouret. Merit-aton embrassant Maket-aton et Ankh-en-pa-aton. (Petrie, *Tell el-Amarna*, pp. 13 et 23. Reconstitution de la scène complète par Davies, *J. E. A.* VIII, pour d'autres fragments trouvés par l'auteur, cf. *J. E. A.* XVIII).



offertes sont celles que contiennent les hymnes ou si certaines paroles magiques, nécessaires dans l'ancienne religion, ne continuaient pas à être en usage.

Quant à la portée spirituelle du nouveau mouvement, nous pouvons la mesurer dans le grand hymne à l'Aton, gravé dans certaines tombes de nobles. Voici la version la plus complète qui en subsiste :

« Tu te lèves en beauté à l'horizon du ciel, ô vivant Aton qui crées la vie. Quand tu te lèves à l'horizon oriental, tu remplis chaque pays de ta beauté. Tu es beau, grand, étincelant et haut au-dessus de tout pays. Tes rayons, ils embrassent les pays jusqu'aux limites de tout ce que tu as créé. Tu es Rê et tu les apportes tous, tu les lies [pour] ton fils bien-aimé. Tu es éloigné, et néanmoins tes rayons sont sur la terre ; tu es sur les visages [des hommes], et néanmoins tes chemins ne sont pas connus.

« Lorsque tu te couches à l'horizon occidental, la terre est dans l'obscurité à l'instar des morts ; ils (les hommes) dorment dans leurs chambres, leurs têtes sont enveloppées et l'œil ne voit pas son semblable. On leur a dérobé tous leurs biens [cachés] sous leurs têtes et ils n'en savent rien. Chaque lion sort de sa tanière, chaque serpent mord, car l'obscurité est un danger (?). La terre est silencieuse, car celui qui l'a créée se repose en son horizon.

« Le jour apparaît quand tu te lèves à l'horizon, tu luis en qualité d'Aton dans le ciel et tu dissipes l'obscurité. Quand tu envoies tes rayons, les deux pays sont en fête, les gens s'éveillent et se dressent sur leurs pieds, car tu

les as fait lever, ils lavent leurs membres et ils prennent leurs vêtements; leurs bras sont [levés] en signe d'adoration à ton apparition.

« La terre toute entière se livre à ses travaux; tous les troupeaux se reposent dans leurs pâturages; les arbres et les herbages verdissent; les oiseaux s'envolent de leurs nids, leurs ailes sont [levées] pour louer ton *ka*; toutes les chèvres bondissent sur leurs pattes; toutes les créatures qui volent et voltigent vivent, quand tu as brillé sur elles.

« Les bateaux font voile en remontant le fleuve et en le descendant et tous les chemins sont ouverts, car tu es apparu. Les poissons dans la rivière bondissent devant toi, tes rayons pénètrent jusqu'au milieu de la mer. Créateur du germe dans la femme et de la semence en l'homme, tu donnes la vie au fils dans le sein de sa mère, tu l'apaises pour qu'il ne pleure pas, nourrice [même] dans le sein, tu donnes le souffle pour animer tout ce que tu as créé. Quand il est sorti du sein... au jour de la naissance, tu ouvres sa bouche convenablement (?) et tu pourvois à ses besoins. Le poussin dans l'œuf pépie alors qu'il est encore dans la coquille et là, tu lui donnes le souffle, afin qu'il vive. Tu lui fixes un terme pour qu'il la (la coquille) brise dans l'œuf. Il sort de l'œuf, au terme fixé, pour chanter, et il court sur ses pattes dès qu'il en est sorti.

« Combien tes œuvres sont multiples! Elles se dérobent à la vue des hommes, ô dieu unique, à qui nul autre n'est

comparable. Tu as créé la terre selon ta volonté lorsque tu étais seul : — les hommes, les bestiaux, tous les animaux, tout ce qui sur terre marche sur pattes, tout ce qui en l'air vole avec des ailes, les pays étrangers, la Syrie, Koush et le pays d'Egypte.

« Tu établis chaque homme à sa place et tu pourvois à ses besoins. Chacun a sa nourriture et ses jours sont calculés; leurs langues parlent diversement comme sont divers leur aspect et leur peau, car tu as différencié les peuples.

« Tu crées le Nil dans le monde inférieur; tu le produis à ta guise pour que les gens d'Egypte vivent, car tu les as créés pour toi, ô maître de tous, qui te fatigues à cause d'eux, ô maître de tout pays qui brilles pour eux, toi, le disque du jour, grand en dignité! Tous les pays éloignés, tu crées leur vie. Tu as placé un Nil dans le ciel pour qu'il descende pour eux et produise des torrents sur les montagnes comme la mer, afin d'arroser leurs champs parmi leurs villes. Que tes desseins sont excellents, ô seigneur d'éternité! Le Nil céleste est [un don ?] de toi aux peuples étrangers et à tous les troupeaux qui vont sur pattes, mais le [vrai] Nil jaillit du monde inférieur pour l'Egypte.

« Tes rayons nourrissent tous les champs. Lorsque tu te lèves, ils sont vivants et florissants pour toi. Tu fais les saisons afin de créer toutes tes œuvres : l'hiver pour les rafraîchir et la chaleur [de l'été] pour qu'ils puissent te goûter. Tu as créé le ciel au loin afin d'y resplendir et

de contempler tout ce que tu avais créé, toi seul, te levant en ta forme de vivant Aton, apparaissant et resplendissant, au loin et pourtant tout près(?). Tous les yeux te voient devant eux, car tu es l'Aton du jour au-dessus de [la terre]...

« Tu es dans mon cœur, nul autre ne te connaît sinon ton fils Nefer-kheperou-rê Ouâ-en-rê et tu l'as fait sage en tes desseins et en ta puissance. La terre existe dans ta main, exactement comme tu les as créés (les hommes) : lorsque tu t'es levé, ils vivent ; lorsque tu te couches, il meurent. Toi-même, tu es la durée de l'existence ; c'est par toi que les hommes vivent. Les yeux contemplent la beauté jusqu'à ce que tu te couches, mais lorsque tu te couches vers la droite (l'Occident), tout travail est abandonné ; quand tu te lèves, [tu] fais... pousser pour le roi ; le mouvement (?) est en toute jambe depuis que tu as fondé la terre. Tu les a fait lever pour ton fils issu de ta chair, le roi de Haute et de Basse Egypte, vivant dans la Vérité, le maître des deux pays. Nefer-kheperou-rê Ouâ-en-rê ; fils de Rê, vivant dans la Vérité, Seigneur des Diadèmes, Akh-en-aton, doué d'une longue vie ; [et pour] la grande épouse royale, sa bien-aimée, la maîtresse des deux pays, Nefer-neferou-aton Nefert-iti, puisse-t-elle vivre et prospérer en jeunesse pour toujours et à jamais ! » (Hymne à l'Aton: Tombeau d'Aï. D'ap. Davies, *El Amarna*, VI, xxvii.)

A première vue, nous croyons discerner dans l'esprit de cet hymne un idéal entièrement nouveau. On y relève

l'idée de l'universalité du dieu qui prend soin de toutes les créatures animées et inanimées et aux yeux de qui le Syrien et l'Egyptien sont égaux. Mais, il s'agit là seulement du développement d'une tendance que nous avons déjà relevée à propos de l'élargissement, grâce à l'expansion impériale, de l'horizon égyptien. Au temps d'Aménophis III, les frères jumeaux Souti et Hor, architectes thébains, firent inscrire un hymne à Amon en tant que dieu du soleil, hymne dans lequel apparaissent beaucoup de sentiments analogues à ceux qui sont exprimés dans l'hymne à l'Aton. Si les pays étrangers n'y sont pas mentionnés de façon explicite par leurs noms, ils le sont néanmoins d'une manière implicite dans les lignes suivantes : « Seul maître, qui fais captifs tous les pays chaque jour, en qualité d'un qui voit ceux qui y circulent ». En fait, depuis des années, un souffle d'internationalisme avait passé peu à peu sur la religion et sur la vie matérielle. De plus, il faudrait accepter sous toutes réserves l'importance accordée si souvent au fait que la Syrie est mentionnée avant l'Egypte dans l'hymne à l'Aton. Il se pourrait bien que l'ordre des mots fût dû à des raisons de métrique qui nous échappent aujourd'hui ; il vaut la peine de relever d'ailleurs que, dans le même hymne, c'est l'Egypte qui possède le vrai Nil et que les pays étrangers ne peuvent compter que sur une imitation du Nil tombant du ciel sous forme de pluie.

L'amour de la nature qui se manifeste dans l'art et dans les hymnes d'El Amarna n'est pas chose nouvelle.

Dans l'hymne à Amon mentionné ci-dessus apparaissent les lignes suivantes : « Créateur de tous et dispensateur de leur nourriture, grand faucon au brillant plumage... Pâtre vaillant, qui mènes tes troupeaux, leur refuge et leur soutien ».

L'Aton est un dieu uniquement créateur. Il a créé tous les êtres vivants et il a pourvu à leurs besoins, mais là prend fin son œuvre. On ne trouve pas trace chez lui d'une volonté qui récompense le bien ou qui punit le mal (1). Un des signes caractéristiques de l'époque amarnienne est l'amoralité absolue qui y règne. L'art amarnien nous en fournit la preuve évidente : les artistes ont rejeté les règles en usage chez leurs ancêtres. C'est la raison pour laquelle on trouve pour la première fois dans l'histoire de l'art égyptien tant d'œuvres vraiment mauvaises en même temps que des œuvres de premier ordre. Si les Egyptiens ne s'étaient pas élevés très souvent au-dessus d'un certain niveau, ils n'étaient par contre jamais tombés au-dessous. Seule la Crète peut nous offrir l'équivalent du génie coudoyant l'indigence de talent et il ne faut pas oublier que la civilisation minoenne laisse, aux yeux de beaucoup, la même impression d'amoralité.

L'ancienne morale égyptienne n'était sans doute pas d'un niveau très élevé ; du moins les hommes écrivaient-ils dans leurs tombes la « confession négative », affirmant

(1) En voilà suffisamment pour réfuter toute opinion tendant à donner une origine syrienne ou sémitique au mouvement.

qu'ils n'avaient ni dépouillé la veuve et l'orphelin ni opprimé le pauvre. Une seule fois, à El Amarna, nous retrouvons une allusion à la morale conventionnelle : dans un court passage, Toutou dit, dans sa tombe, qu'il n'a pas dénaturé la justice à son avantage. Autrement, à El Amarna, on se vante continuellement de suivre la vérité et de repousser le mensonge. Mais pour Akh-en-aton la vérité n'était rien d'autre qu'un fétiche. Il affirme sans cesse qu'il vit dans la vérité, mais ce n'était point la vérité de Darius le Perse, c'était la vérité de n'importe quel artiste désordonné qui dit : « C'est ainsi que je l'entends ». En tout cas, c'est vers le roi et non vers le dieu que les nobles se tournent pour obtenir leur récompense.

Il est tout à fait conforme à l'état d'esprit régnant à El Amarna qu'on n'y rencontre aucune théorie sur la vie d'outre-tombe. Une telle conception eût impliqué une certaine ligne de conduite dans ce monde. Peut-être Akh-en-aton espérait-il en formuler une (1), mais il finit, semble-t-il, par refuser de reconnaître la réalité de la mort. « Grand quant à la durée de ses jours » n'est-il pas l'un de ses titres réguliers ? Mais, en vint-il réellement à croire qu'il ne mourrait pas ? Est-ce la raison pour laquelle la tombe royale ne fut jamais terminée ? Ou bien, la mort de la princesse Meket-aton fut-elle pour lui une épreuve si terrible qu'il ne put souffrir l'idée de la mort

(1) Il a été relevé que, exception faite pour les figurines funéraires de son grand-père, Touthmosis IV, les *oushebtis* qu'Akh-en-aton fit préparer pour son tombeau sont les seuls qui ne portent que l'inscription du nom du défunt et ne présentent aucun texte magique dont la vertu était de leur faire accomplir le travail de celui-ci dans l'autre monde.

et s'efforça de l'oublier ? Il est significatif que les seules scènes de funérailles se trouvent dans sa chambre funéraire, où eut lieu réellement une inhumation, et dans la tombe de Houya, probablement un Thébain de la maison de la reine Tii qui avait suivi cette dernière lorsqu'elle descendit à Akhet-aton. Quel contraste extraordinaire avec les tombes datant des époques antérieures, où tant de préparatifs étaient faits en vue de l'autre vie !

Il est difficile de dire quelles étaient les idées en faveur parmi le peuple. Le cimetière des classes inférieures de la population n'a pas encore été retrouvé, mais il semble évident, d'après une stèle découverte dans les chapelles funéraires, que les gens qui n'étaient pas en contact direct avec la cour aient continué à croire à l'assistance efficace d'autres dieux que l'Aton. Cependant, l'absence totale du nom d'Osiris, dieu des morts, prouve bien que toutes les classes avaient abandonné les anciennes croyances à la vie d'outre-tombe. Mais, que possédaient les gens du commun pour remplacer les anciens dieux abandonnés ? Rien ; l'Aton était trop grand pour eux, trop élevé au-dessus de leurs têtes. Un dieu aussi universel pouvait-il trouver le temps de se soucier des migraines de Maï ou de la stérilité de Sherit-rê ? Point d'appels pathétiques à l'adresse d'Aton pour obtenir du secours ou une guérison, comme il était coutumier d'en faire aux autres dieux en des temps meilleurs ! Il se peut que l'atonisme n'ait pas duré assez longtemps en tant que religion d'Etat pour

qu'il fût capable de pénétrer les masses. Nous ne pouvons le savoir exactement. On avait donné au peuple un autre dieu, qu'il devait adorer avec des rites nouveaux. Il n'avait rien de commun avec ce dieu et il ne lui réservait point de place dans son expérience religieuse. Le désir d'être en relation directe avec la puissance divine ne pouvait devenir une réalité effective en si peu de temps. Rien d'étonnant dès lors qu'au moment de l'effondrement de l'atonisme, il ne se soit pas trouvé de fidèles pour le défendre. Le peuple n'avait vu que la proscription dont on avait frappé les dieux auxquels l'Egypte devait sa grandeur et auxquels il pouvait adresser ses prières. Il n'avait vu que l'anarchie complète en laquelle non seulement l'empire, mais la plus grande partie de l'Egypte, étaient tombés.

Aujourd'hui l'impression que nous laissent l'art et la civilisation d'El Amarna est celle d'un âge superficiel et éphémère dépourvu de tous principes moraux. On a prétendu trop souvent qu'Akh-en-aton était un Christ avant la lettre : l'atonisme, il faut y insister, n'est en aucune manière un programme de vie, mais une pure tentative dans le domaine théologique.

En littérature comme ailleurs commence à se manifester un certain esprit de modernisme. Nous ne possédons que peu de documents pour établir notre jugement, mais ceux qui ont survécu sont assez significatifs. Les hymnes dont il a été question ci-dessus sont écrits dans une langue qui ne diffère pas beaucoup de la langue classique,

plutôt archaïsante, qui s'était fixée au Moyen-Empire, quelque quatre cents ans auparavant. Mais sur les stèles-limites et dans les tombes, nous voyons s'introduire dans la langue des expressions familières. De même qu'à cette époque on représente pour la première fois, sur les monuments, les costumes de tous les jours, de même le langage et les expressions de tous les jours apparaissent dans les inscriptions. En réalité, il devait exister à ce moment-là deux langages, comme c'est encore le cas aujourd'hui en Egypte. L'un servait dans les documents et la littérature officiels et était probablement aussi inintelligible à la masse de la population que l'est pour nous la langue du Palais. L'autre était le langage de tous les jours et d'usage courant, la langue vivante se développant suivant un processus naturel. L'introduction du langage courant dans la littérature officielle dut faire sur beaucoup une impression aussi fâcheuse que l'introduction d'expressions familières dans les drames d'Euripide en avait produit sur ceux qui étaient accoutumés au style d'Eschyle et de Sophocle. On jouait Hamlet en costumes du jour !

Ce langage populaire sert dans la correspondance privée et dans les notes griffonnées sur des débris de vases. Quatre lettres sont parvenues jusqu'à nous. Deux ont été trouvées à Thèbes et sont écrites sur papyrus ; elles sont adressées par un certain Ra-mosé, attaché à la maison de la princesse Merit-aton, à son frère et à sa sœur. Elles sont tracées d'une manière lisible dans l'écriture

cursive connue sous le nom d'écriture hiératique. Elles débutent par les interminables salutations et prières dont aucun Oriental n'a jamais pu se passer et continuent sur un ton et dans un style plus familiers, demandant pourquoi l'expéditeur n'a pas encore reçu de lettre et traitant d'affaires privées. Les deux autres lettres furent retrouvées à Gourob, près du Fayoum. Elles sont identiques et sont adressées à Akh-en-aton lui-même par un certain Ipy, intendant royal, le même peut-être qui vint plus tard à El Amarna (cf. p. 79). Naturellement, le ton y est moins libre que dans les lettres de Ra-mosé, mais il se distingue nettement du style employé dans les inscriptions des monuments officiels.

Il est vraiment regrettable qu'aucun papyrus n'ait échappé, à El Amarna, du moins à ce qu'il semble, à la destruction, car nous aurions pu savoir, grâce à eux, si le nouvel état de choses avait apporté quelque changement à l'art de la narration. Mais peut-être n'avons-nous pas perdu grand'chose, car la XVIII^e dynastie fut pauvre dans ce domaine et nous nous imaginons difficilement Akh-en-aton encourageant la fiction.

CHAPITRE VII

CONCLUSION

Il nous reste à relever quelques-uns des problèmes restés jusqu'ici sans solution. En premier lieu viennent ceux qui touchent au domaine de l'histoire. Le chapitre I^{er} a donné une idée de leur nature et de la complexité de l'ensemble du sujet. Feu le professeur Peet, dont la compétence et la prudence n'avaient point d'égales parmi les autres archéologues, a écrit quelque part : « L'archéologie est rarement une science exacte. Nous sommes souvent contraints de marquer notre avance en abandonnant une théorie qui s'est trouvée en défaut pour en adopter une autre qui semble mieux convenir aux faits. » Ainsi, d'excellents résultats peuvent être atteints par l'étude de documents déjà connus, par la comparaison d'inscriptions et par le rapprochement de tous les témoignages susceptibles d'être recueillis. En suivant cette méthode, on arrive à élaborer une théorie vraiment acceptable et digne d'être professée comme une réalité historique, jusqu'au moment où sera découvert quelque fait nouveau qui la bouleverse et où pourra être proposée une théorie meilleure. Mais on ne peut obtenir la certitude que par la découverte de documents nouveaux

CONCLUSION

189

et le seul moyen qui puisse nous les procurer est de pratiquer des fouilles. Il ne suffit pas d'attendre qu'ils apparaissent sur le marché. La valeur de beaucoup d'objets se trouve dimindée par l'absence de tout renseignement concernant leur provenance et les circonstances dans lesquelles ils ont été découverts. Pour cette seule raison, le tort causé à la science par l'achat d'antiquités est grand. Supposons, par exemple, qu'apparaisse sur le marché un bloc portant le nom de Smenkh-ka-rê ; personne ne sait d'où il provient, celui qui l'a trouvé et celui qui cherche à le vendre craignant de le dévoiler. Supposons maintenant que ce bloc ait été mis au jour au cours de fouilles scientifiques à Thèbes et que tous les éclats et fragments, trop minuscules pour qu'un voleur y attache quelque importance, soient rassemblés et réajustés, nous pourrions aisément être en présence d'une inscription fournissant — à condition bien entendu, qu'elle ait pu être complétée — toute l'histoire de la fin du règne d'Akh-en-aton. De tels faits se produisent chaque année.

Le premier but du fouilleur, dès lors, est de reconstituer l'histoire ou du moins d'en poser les jalons et les étapes. Les travaux entrepris dans la ville centrale et dans les quartiers officiels ne sont pas encore terminés et d'un moment à l'autre peut surgir un fait qui éclaire d'un jour intense tout le problème. La cité centrale est naturellement l'endroit le plus susceptible de fournir des renseignements historiques officiels, mais il ne faut pas oublier que les maisons de particuliers elles aussi ont

apporté jusqu'ici leur part de documents intéressants. Le plâtre couvert de peinture et d'inscriptions de la « niche » d'un noble a peut-être beaucoup à nous apprendre. Un groupe sculpté ou un vase à inscriptions en ont peut-être davantage encore. Il n'est pas exclu que l'on parvienne un jour à une zone qui, comme c'est le cas du village des ouvriers, n'ait pas été envahie par les fourmis blanches. Il y aura quelque chance, ce jour-là, de trouver des papyrus et d'autres documents périssables. D'autres tablettes couvertes d'inscriptions cunéiformes apparaîtront peut-être sous la pelle du fouilleur. On en a déjà retrouvé deux dans des demeures de particuliers de la ville principale, sans compter celles qui furent emportées par les clercs du bureau des affaires étrangères dans leurs maisons sises tout près. Les lacunes dont souffre actuellement notre connaissance sont déplorables et, comme il y a quelque chance de les combler, il n'est qu'un moyen de le faire, c'est de continuer les fouilles. La date exacte à laquelle Akh-en-aton associa au trône son successeur, l'année durant laquelle le pouvoir de Nefert-iti se mit à décliner, la raison qui poussa Tout-ânkh-amon à demeurer à El Amarna et le temps qu'il y resta, toutes ces questions pourraient être résolues grâce à la découverte de quelques ostraca.

Nous ignorons également tout des formes véritables du culte. Quelles prières récitait-on ? Le grand hymne à l'Aton est-il la seule forme de liturgie ? Accomplissait-on dans les chapelles privées la même cérémonie qu'au

grand temple ? Les trouvailles effectuées dans une seule maison pourraient apporter une réponse à toutes ces questions.

Vient ensuite le point le plus mystérieux. Où le cimetière se trouve-t-il ? Ainsi que nous l'avons constaté, nous sommes bien informés sur la vie de la population, mais nous ne savons rien au sujet des disparus. Au cours des quinze ans que la nouvelle capitale fut florissante, il y eut certainement des morts. Qu'emportaient-ils avec eux dans la tombe ? L'antique tradition était-elle encore assez vivace pour que l'on continuât à pratiquer les anciens rites et à user de charmes magiques ? Le cimetière se trouvait-il sur la rive orientale ? Si nous le retrouvons un jour, il nous livrera très vraisemblablement un matériel abondant qui nous permettra de reconstituer le mobilier et les accessoires d'usage courant.

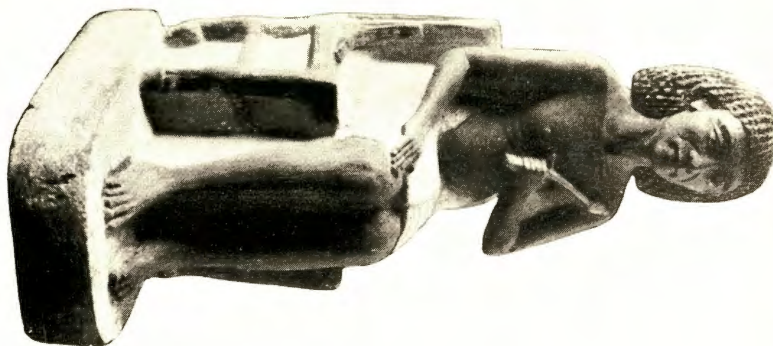
D'autre part, plusieurs problèmes architecturaux attendent encore leur solution. Quelle est la destination véritable de certaines pièces ? Existait-il vraiment de grandes fenêtres de loggia d'où le maître pouvait surveiller ses propriétés ? Dans les petites maisons, remplaçait-on la pièce centrale par une cour centrale ? Est-ce une règle invariable que les murs des maisons de particuliers ne portent pas de peintures comportant des personnages ? Existait-il un marché permanent ? Y avait-il un quartier réservé aux étrangers ? Quelles étaient les conditions d'existence accordées aux étrangers ? Les fouilles seules peuvent répondre à toutes ces questions.

On a supposé très logiquement que les formes d'art les plus fantaisistes et les plus grotesques devaient remonter au commencement du règne d'Akh-en-aton, avant que les artistes se fussent mis à l'œuvre. En est-il réellement ainsi ? Ou bien, n'est-ce qu'une affaire de hasard que nous soient parvenues seulement des œuvres de ce caractère, inscrites de la forme première du nom du dieu, et de nouvelles recherches vont-elles révéler qu'il existait deux écoles durant toute la période amarnienne ? Nous avons émis la suggestion que la chute de la civilisation minoenne et la dispersion d'artistes minoens qui en résulta ont contribué pour une grande part à fixer la manière toute subjective et toute réaliste de traiter un portrait ou une scène décorative à El Amarna. Possède-t-on quelque preuve à l'appui de cette thèse ? Existe-t-il quelque trace d'un artiste ou même de modèles minoens ? Nous ne pouvons rien affirmer avec certitude tant que la ville n'a pas été déblayée entièrement.

Ainsi que nous l'avons dit, les travaux entrepris dans la partie centrale et officielle de la ville ne sont pas encore achevés. Encore deux ans et ils seront terminés et, ce qui est aussi important, publiés. Le grand palais est l'objectif principal. Il en existe de nombreuses représentations dans les tombeaux et notre tâche consistera à tenter de les adapter au plan tel qu'il se présentera à nous après le déblaiement. On n'y retrouvera que peu d'œuvres d'art : non seulement Petrie a pratiqué des



Fresque découverte dans le palais septentrional par Newton. Avec ses instantanés de marins-pêcheurs et d'autres oiseaux aquatiques, elle est très représentative de l'amour de la nature professé par les artistes amarniens (*The Mural Paintings of el-Amarna*, p. 64).



a) Statuette d'un particulier, en calcaire peint. Actuellement au Caire, elle provient du faubourg nord. Hauteur : environ 20 cm. (City of Akhenaten. II, 43).



b) Fresque provenant du petit palais de Hagia Triada, dans le sud de la Crète. Mise au jour par l'expédition italienne de fouilles, elle se trouve actuellement au Musée de Candie. Elle date du " Minoen Moyen III ", soit d'environ 200 ans avant les fresques d'El Amarna, mais elle révèle chez l'artiste minoen un goût identique de la nature et une même absence d'intérêt à l'égard de l'homme. (Halbherr, Monumenti Antichi, XIII p. 38).



fouilles à cet endroit et eu, suivant son flair habituel, la main heureuse, mais encore l'emplacement s'étend tout près des cultures et de la route principale, si bien que les indigènes ont eu tout loisir de commettre les pires déprédations. Cependant, il y a des chances de retrouver des peintures murales, et, comme il s'agit d'un palais, il est probable que beaucoup d'entre elles seront des scènes dans lesquelles, nous l'espérons, la famille royale jouera un rôle.

La ville centrale une fois complètement déblayée, les fouilles se poursuivront au nord sur l'emplacement de la ville septentrionale où un certain nombre de maisons, la grande muraille à porte monumentale et le palais de Nefert-iti ont déjà été dégagés et publiés sous forme de rapport préliminaire. C'est ici, plus que partout ailleurs, que nous trouverons une explication à la plupart des points demeurés obscurs qui concernent les dernières années du règne d'Akh-en-aton.

Ceci fait, il faudra s'attaquer à la partie restante de la ville principale, vers le sud, ainsi qu'au bâtiment situé à l'entrée méridionale de la plaine. Dans ce quartier se trouvent quelques-unes des maisons les plus vastes et les plus importantes de toute la ville, de même que des quartiers, restés jusqu'ici inexplorés, de sculpteurs et d'artistes. Le trésor encore enfoui dans le sol est incalculable. On connaît deux points, jonchés d'éclats de pierre, indiquant qu'à cet endroit se dressait la maison d'un maçon ou d'un sculpteur. De grands travaux ont

déjà été effectués dans cette région, mais comme les Allemands n'ont publié les résultats de leurs investigations que sous une forme préliminaire insuffisante, les objets qu'ils ont mis au jour ne peuvent être considérés que comme le produit illicite de fouilles pratiquées au hasard, et les connaissances scientifiques acquises durant le cours des travaux doivent être jugées comme perdues.

Outre l'emplacement de la ville, il reste à déblayer environ un tiers du village des ouvriers ; les fourmis blanches l'ayant, semble-t-il, épargné, il y a tout lieu d'espérer y obtenir des renseignements précieux grâce à des matériaux qui, ailleurs, ont été complètement dévorés. Au-dessus du village se trouvent d'autres chapelles funéraires susceptibles de nous renseigner sur les croyances religieuses des classes moyennes et il se peut que quelques tombes aient échappé aux regards du voleur indigène et du fouilleur européen.

Il devrait en outre exister, en plus de ceux que nous connaissons, un certain nombre de tombeaux sculptés, taillés dans les falaises. On n'a pas découvert encore les sépultures de tous les dignitaires dont nous connaissons les demeures dans la ville. Le maître écuyer Ra-nefer, le grand-prêtre Pa-ouah, l'inspecteur des travaux Hatiay ont tous dû recevoir du roi un tombeau. Il y a lieu en outre d'espérer d'heureuses trouvailles dans le voisinage de l'entrée des tombeaux déjà connus.

Mais nous n'avons aucune indication concernant deux

points du territoire occupé par l'éphémère capitale, lesquels assurément nous fourniraient les plus précieux renseignements : le cimetière des classes moyennes et basses de la population et le tombeau de Nefert-iti. La tombe royale n'a livré aucun objet provenant de l'enterrement de cette dernière. Le seul fil conducteur que nous possédions est le suivant : vers les années 80 du siècle dernier, on aurait vu descendre du haut désert une troupe d'hommes portant un cercueil doré et, peu de temps après, seraient apparus sur le marché des objets en or inscrits au nom de la reine et au sujet desquels il est difficile d'affirmer s'ils sont authentiques ou contrefaits. C'est là une histoire bien connue, que l'on raconte un peu de chaque site archéologique en Egypte. Est-elle fondée ou non, il n'en demeure pas moins qu'une chance subsiste de retrouver un jour la sépulture de cette grande et malheureuse souveraine.

TABLE DES MATIÈRES

| | Pages |
|--|-------|
| - PRÉFACE DE L'ÉDITION FRANÇAISE..... | 9 |
| - PRÉFACE DE L'ÉDITION ANGLAISE..... | 11 |
| - INTRODUCTION | 15 |
| I. — HISTOIRE | 31 |
| Création de l'empire égyptien. Accession d'Akh-en-aton au trône. L'hérésie ; fondation d'Akhet-aton. Chute de l'empire. Fin de l'expérience atonienne. Table chronologique. | |
| - II. — DESCRIPTION DES LIEUX..... | 62 |
| Vue d'ensemble. Voies de communication. La ville du centre et les quartiers officiels. La ville principale. Le faubourg septentrional. La ville septentrionale. Les tombes. Les autels. Le village des ouvriers. Les chapelles funéraires. | |
| - III. — LES ÉDIFICES PUBLICS..... | 91 |
| Le grand temple. Le domaine royal. Les bureaux officiels. Marou-aton. Le palais septentrional. | |
| IV. — LES MAISONS DE PARTICULIERS..... | 127 |
| Le domaine particulier type. La résidence officielle d'un noble. Les maisons d'ouvriers. Les maisons des étrangers. | |
| - V. — ART..... | 150 |
| Principes nouveaux et influences étrangères. La peinture et le bas-relief. La sculpture. La faïence. Le travail du métal. La poterie. | |
| - VI. — RELIGION ET LITTÉRATURE | 173 |
| La religion atonienne. Les hymnes. Absence de portée morale. La langue et la littérature. | |
| - VII. — CONCLUSION | 188 |
| L'œuvre à achever. Programme des fouilles futures. | |

TABLE DES ILLUSTRATIONS

DANS LE TEXTE.

(par autorisation spéciale de l'« Egypt Exploration Society »)....

| | |
|---|---------|
| 1. L'Égypte et l'Empire égyptien..... | 51 |
| 2. Tell el Amarna..... | 63 |
| 3. Mur évidé aux assises alternativement en boutisse et en carreau..... | 93 |
| 4. Plan du sanctuaire du grand temple..... | 97 |
| 5. Plan du domaine royal..... | 104-105 |
| 6. Plan d'une maison de particulier..... | 136-137 |
| 7. Plan de la résidence officielle d'un noble..... | 152-153 |

HORS TEXTE.

| | | |
|---------|--|-------------------|
| | Tête d'une princesse, en quartzite, trouvée dans le faubourg septentrional. A noter l'allongement du crâne et l'expression de tristesse de la bouche, au contour bien dessiné. Hauteur : environ 10 centimètres. (<i>City of Akhenaten</i> II.13).. | <i>Couverture</i> |
| I. | Vue d'ensemble de l'emplacement d'El Amarna, prise de la falaise nord (par autorisation spéciale de l'« Egypt Exploration Society »)..... | 48 |
| II. | Vue aérienne du domaine royal, en direction du nord. (<i>Phot. de la « Royal Air Force », droits de reprod. rés. à la Couronne</i>)..... | 49 |
| III. a. | Vue d'ensemble à vol d'oiseau de l'emplacement de la ville, en direction nord. (<i>Phot. de la « Royal Air Force », droits de reprod. rés. à la Couronne</i>)..... | 64 |
| b. | Bas-relief représentant Smenkh-ka-rê et Merit-aton (<i>Berlin</i>) | 64 |
| IV. | Vue d'une maison après les travaux de déblaiement (« Egypt Exploration Society »).. | 65 |

| | | |
|-------|---|-----|
| V. | a. Vue d'ensemble d'un modèle (à l'échelle) d'un domaine de particulier..... | 112 |
| | b. Modèle d'une maison dont la façade antérieure a été enlevée..... | 112 |
| VI. | a. Linteau sculpté et peint (<i>Phot. du Musée du Caire.</i>)..... | 113 |
| | b. Corridor d'une maison de particulier avec la porte redressée de la chambre à coucher... (<i>Phot. du Musée du Caire.</i>)..... | 113 |
| VII. | Masque mortuaire en plâtre de Nefert-iti. (<i>Phot. du Musée du Caire.</i>)..... | 128 |
| VIII. | a. Morceau d'essai de sculpteur resté inachevé et représentant la tête de Nefert-iti. (<i>Brooklyn.</i>)..... | 129 |
| | b. Buste de Nefert-iti en calcaire peint. (<i>Berlin.</i>)..... | 129 |
| IX. | Morceau d'essai terminé représentant la tête de Nefert-iti. (<i>Le Caire.</i>)..... | 144 |
| X. | Statuette en calcaire de Nefert-iti à un âge plus avancé. (<i>Berlin.</i>)..... | 145 |
| XI. | Statue colossale d'Akh-en-aton provenant de Karnak, dans le style amarnien première manière. (<i>Le Caire.</i>)..... | 160 |
| XII. | Tête d'Akh-en-aton provenant de Tell el Amarna, style amarnien seconde manière. (<i>Berlin.</i>)..... | 161 |
| XIII. | Fragment d'une statuette de princesse. (<i>Londres, University College.</i>)..... | 176 |
| XIV. | Fresque provenant de la maison royale et représentant un groupe familial. (<i>Oxford, Ashmolean Museum.</i>)..... | 177 |
| XV. | Fresque provenant du palais septentrional et représentant des oiseaux dans les marécages. (<i>Le Caire.</i>)..... | 192 |
| XVI. | a. Statuette d'un particulier en calcaire peint. (<i>Le Caire.</i>)..... | 193 |
| | b. Fresque provenant du palais de Hagia Triada, en Crète, et représentant un chat à la chasse. (<i>Candie.</i>)..... | 193 |

INDEX

- Aâh-mosé, porte-éventail (tombe de), 76.
 Abandon de la ville, 57.
 Abatage (cour d'), 108.
 Abdashirta, roi des Amorrites, (trahison d'), 52.
 Abdikhiba, roi de Jérusalem (demande de secours d'), 55.
 Agia Triada (Crète) (fresque d'), 158.
 Aï, « père divin », 46, 61. (tombe d'), 81-2. roi d'Égypte, 58. mariage avec Ankhes-en-amon, 60, 61.
 Akh-en-aton (Aménophis IV), roi d'Égypte : (liens de parenté d'), 38. (naissance d'), 38, 40. (mariage d'), 38. (co-régence d'), 40 ss. (accession au trône d'), 42. (vie privée d'), 47, 56. (religion d'), 44, 173. (caractère personnel d'), 43. désintéressement des choses de l'empire, 50 ss. (mort d'), 57. (haine suscitée par), 59, 100.
 Akhet-aton (Tell el Amarna) : (fondation d'), 45. (signification du nom d'), 46. (abandon d'), 57. voir aussi Tell el Amarna.
 Alabastron (identification de Tell el Amarna avec), 19.
 Albâtre, 89, 160.
 Allemandes (fouilles), 21.
 Amarna, voir Tell el Amarna.
 Aménophis I^{er}, roi d'Égypte, 31.
 Aménophis II, roi d'Égypte, 34.
 Aménophis III, roi d'Égypte : (accession au trône d'), 31, 34. (empire d'), 31, 35. mariage avec Tii, 34. mariage avec Gilukhipa, 35. (caractère d'), 35, 42. (co-régence d'), 40 ss. (mort d'), 41. père de Tout-ânkhamon, 39.
 Aménophis IV, roi d'Égypte, voir Akh-en-aton.
 Ameublement, 135.
 Amki, en Syrie (plaine d'), 52.
 Amon, dieu de l'empire : (clergé d'), 37, 44, 56. (proscription d'), 44. (hymnes à), 181. (tentative de réconciliation avec), 56.
 Amorrites, 52.
 Amosis I^{er}, roi d'Égypte, 31.
 Amulettes, 168-9.
 Ani, scribe de l'autel (tombe d'), 80-1.
 Ânkh-en-pa-aton (Ânkhes-en-amon), troisième princesse : épouse de Tout-ânkhamon, 57. épouse d'Aï, 60.
 Anneaux : de faïence, 168. de métal, 172.
 Architecture : méthodes, 46, 91 ss. matériaux, 91. édifices publics, 96 ss. maisons de particuliers, 127 ss.
 Archives (bureau des), 50, 67, 110.

- Armoires, 142.
 Art :
 (révolution dans les concep-
 tions de l'), 152 ss.
 minoen, 152 ss.
 voir aussi : Sculpture, Pein-
 ture, etc.
 Asie (empire égyptien d'), 31, 42,
 48 ss.
 Assyrie, 36.
 Aton :
 favorisé par Aménophis II,
 37.
 (origine de l'), 36.
 élevé à la suprématie par
 Akh-en-aton, 44.
 (titulature de l'), 173.
 (culte de l'), 176 ss.
 (universalité de l'), 181.
 Atonisme : absence de caractère
 moral, 182.
 Autels :
 dans le désert, 83.
 dans le temple, 103 ss.
 Aziru, fils d'Abdashirta, roi des
 Amorrites :
 (trahison d'), 52 ss.
 (menaces d'Akh-en-aton con-
 tre), 49.
 (lettres d'), 53.
 Babylone, 36.
 Baikie (J.), 24.
 Bains (salles de), 132, 143, 148-9.
 Bès, 85, 168.
 Borchardt (L.), 21, 194.
 Boulangeries, 139, 150.
 Breasted (J. H.), 24.
 Briques :
 (dimensions des), 91.
 (liaison des), 92.
 Bronze (armes, outils, etc.), 172.
 Brooklyn (Musée de), 30.
 Brunton (Mrs. G.), 24.
 Butin d'un voleur, 17.
 Byblos, en Syrie, 53-4.
 Cabinets d'aisance, 132, 143.
 Calcaire, 89, 160.
 Capart (J.), 30, 109.
 Caricatures, 17, 47, 48.
 Carrières, 89, 90.
 Celliers, caves, 139.
 Cérémonies du culte, 175.
 Chambres d'amis, 132, 133.
 Chambres à coucher, 131, 143.
 Chapelles funéraires, 85.
 Chapelles privées, 128, 143, 146.
 Chars, 47, 68, 140.
 Charpente dans le briquetage, 93,
 115.
 Chenil, 122.
 Chronologie de la période amar-
 nienne, 39 ss., 60, 190.
 Clergé d'Amon, 37, 44, 56.
 Colliers, 82, 138, 168.
 Colonnes :
 de bois, 58, 94, 130.
 de pierre, 94, 114.
 emportées, 58.
 Colonnes (bases de), 58, 94, 130.
 Construction :
 (matériaux de), 46, 91.
 (méthodes de), 46, 91 ss.
 Co-régence :
 (principe de la), 39.
 d'Aménophis III et Akh-en-
 aton, 40 ss.
 d'Akh-en-aton et Smenkh-
 ka-rê, 56, 165.
 Corniches, 95.
 Costume, 135, 155.
 Crête, 94, 96, 148, 149, 150 ss.
 Cuisines, 138.
 Cunéiformes (tablettes à inscrip-
 tions en), 19-20, 50 ss.
 Davies (N. de G.), 21.
 Décoration des maisons, 133.
 Djehouti-mosé, sculpteur, 69.
 Domaines :
 royaux, 67, 70, 110 ss.
 de particuliers, 70, 127 ss.
 Domestiques (quartiers) :
 dans les maisons de particu-
 liers, 131.
 dans les résidences officielles
 143.
 Domestiques (quartier des), 138,
 144-5, 146.
 Douanier (poste), 72.
 Doudou, *voir* Toutou.
 Dynastie (IV^e), 89.
 Dynastie (VI^e), 89.

- Dynastie (XII^e), 90.
 Dynastie (XVIII^e), 31 ss., 36 ss.,
 89.
 Dynastie (XIX^e), 90.
 Ecuries, 67-8, 140.
 Enclos, 144.
 Engelbach (R.), 23.
 Entrée (hall d'), 130, 142.
 Escaliers, 131, 141, 148.
 Et Till, 18.
 Euphrate, 33.
 Faïence, 115, 138, 167-8.
 Faubourg septentrional, 69, 127.
 Femmes (quartier des), 131, 143.
 Fenêtres de l'apparition :
 sur le pont, 65, 115.
 sur la porte monumentale,
 71.
 figurées dans les tombeaux,
 111.
 Fouilles :
 passées, 20 ss.
 présentes, 24 ss.
 futurs, 189 ss.
 Fours à pain, 139.
 Fours industriels, 139, 169.
 Frankfort (H.), 23, 24.
 Fresques :
 dans la résidence royale, 117
 156.
 dans le palais septentrional,
 124, 158.
 dans les maisons de particu-
 liers, 191.
 comparées aux fresques mi-
 noennes, 159.
 technique, 166-7.
 Funéraires (coutumes), 73, 183.
 Gem-aton, 99.
 Gilukhipa, princesse de Mitanni,
 épouse d'Aménophis III, 35.
 Glanville (S. R. K.), 24.
 Gourde, 147.
 Gourobo (lettres provenant de),
 187.
 Granit, 160.
 Greniers, *voir* Silos à grains.
 Grès, 160.
 Griffith (F. Ll.), 22.
 Hagg Kandil, 14, 22.
 Hall (H. R.), 24.
 Harnais (remise à), 140-1.
 Hat-aton (Palais de Nefert-iti),
 56, 71-2.
 Hat-aton (Domaine royal), 110 ss.
 Hatiay, inspecteur des travaux
 (maison de), 69, 134.
 Hat-noub (carrières d'albâtre de)
 89-90.
 Hat-shepsout, reine d'Égypte, 32
 120.
 Hay (R.), 19.
 Hébreux, *voir* Khabirou.
 Hittites, 42, 52 ss.
 Hor-em-heb, roi d'Égypte, 58.
 Houia, surintendant du harem
 (tombe de), 74-5, 184.
 Hubbard (Mrs.), 30.
 Hyksos, 31.
 Hymnes :
 à l'Aton, 74, 177 ss.
 à Amon, 185-6.
 Incrustations :
 de pierre, 164, 165.
 de faïence, 115, 168.
 Inscriptions :
 sur débris de poteries, 171,
 186.
 sur pierre, 46.
 Iouti, sculpteur, 75.
 Ipy, majordome :
 (tombe d'), 79.
 peut-être Ipiy (correspon-
 dant d'Akh-en-aton), 187.
 Jardins, 116, 129, 143, 146.
 Jardins zoologiques dans le pa-
 lais septentrional, 70, 124.
 Jarres (bouchons de), 171.
 Jérusalem :
 (demande de secours du roi
 de), 55.
 (temple de l'Aton à), 98.
 Jubilés, 40.
 Karnak (statues d'Akh-en-aton),
 157, 162.
 Khabirou (Hébreux ?), 55.
 Khani, messager du roi d'Égypte
 53.

Khan, 148.
Khoufou (Khéops), roi d'Égypte, 89.
Knossos :
 (chute de), 150-1.
 (fresques de), 159.
 (tombe du temple de), 135.
Knudtzon, 20.
Lacs :
 d'Aménophis III, 36.
 de Hat-aton, 122.
 de Marou-aton, 123.
Lahoun, 84-5.
Langue vulgaire, 186.
Lepsius (R.), 19.
Lettres :
 trouvées dans le bureau des archives, 50.
 provenant de Thèbes, 186.
 provenant de Gourob, 187.
L'Hôte (N.), 19.
Linteaux, 66-7, 129, 130.
Littérature :
 hymnes, 74, 177 ss.
 stèles-limites, 185-6.
 correspondance, 186-7.
Loggias, 96, 131.
Maât, déesse de la vérité, fille de Rê, 175.
Magasins (*khan*), 148.
Magasins du temple, 110.
Magasins du domaine royal, 119.
Mâhou, chef de la police (tombe de), 78-9.
Maï, chancelier (tombe de), 80.
Maisons :
 de particuliers, 127 ss.
 d'ouvriers, 144-5.
 officielles, 141 ss.
 du roi, 116.
Mangeoires, 67-8, 140, 148.
Marchand mycénien (maison du), 146 ss.
Marou-aton, palais de plaisance du roi, 122 ss.
Maspero (G.), 19.
Masques de plâtre, 115, 161.
Medjais (police), 62, 67-8, 78.
Meket-aton, princesse, 88, 183.
Mer-en-ptah, roi d'Égypte, 90.

Mer-en-rê, roi d'Égypte, 90.
Meri-rê, grand prêtre (tombe de) 76.
Meri-rê, surintendant du harem (tombe de), 75-6.
Merit-aton, princesse, épouse de Smenkh-ka-rê, 47, 56, 76.
Métal, 172.
Meyer (Ed.), 24.
Mitanni (pays de), 35-6, 52, 42.
Mnévis (tombeau du taureau), 45.
Modifications apportées :
 aux noms royaux, 44, 57.
 au nom du dieu, 40, 173-4.
Morceaux d'essai (sculpture), 161.
Moules pour la fabrication d'amulettes, etc., 169.
Mur évidé, 92-3.
Muraille de l'extrémité nord de la ville, 65, 71.
Nakht ou **Nakht-pa-aton**, vizir 47.
 (maison de), 68.
 (tombe de), 79.
Nature (amour de la) :
 en art, 158.
 dans la religion, 181-2.
Nefer-kheperou-her-sekheper, gouverneur d'Akhet-aton (tombe de), 80.
Nefer-neferou-aton-ta-sheri(t), princesse, 118.
Nefer-neferou-rê, princesse, 118.
Nefert-iti, reine d'Égypte :
 mariage avec Akh-en-aton, 38.
 (parenté de), 38-9.
 influence sur la politique, 44, 56, 57.
 (mort de), 57.
 (palais de), 56-7.
 (portraits sculptés de), 161 ss.
 (tombe de), 195.
Newberry (P. E.), 24.
Newton (F. G.), 22-3.
Niches, 134.
Nubie (campagne d'Aménophis III en), 34, 43.
Nukhashshi, en Syrie, 53.

Officiels (quartiers), 67 ss., 96 ss., 192-3.
Officielles (résidences), 76, 110 ss., 141 ss.
 « Ombre de Rê », de la reine Tii, 89, 109.
Ostraca, 171, 186.
Oushebtis, 183.
Ouvriers (maisons d'), 84, 144.
Ouvriers (village d'), 84-5.
Pa-aten-em-heb, commandant des troupes (tombe de), 81.
Palais du roi, 124-5.
 voir aussi Hat-aton, Marou-aton, palais septentrional, domaine royal.
Palais septentrional, 70-1, 124-5, 158.
Palestine, 31 ss., 51 ss.,
Pa-nehesy, premier serviteur de l'Aton :
 (demeure particulière de), 69.
 (résidence officielle de), 68, 110.
 (tombe de), 76-7.
Papyrus, 186-7, 194.
Pa-ren-nefer, artisan du roi (tombe de), 77.
Particuliers (maisons de), 127 ss.
Pavements :
 de briques, 91.
 peints, 113-4, 124.
Peet (T. E.), 22.
Peinture, 166-7.
 voir aussi : Fresques, etc.
Pentou, médecin en chef du roi (tombe de), 76.
Pepi I^{er}, roi d'Égypte, 90.
Pepi II, roi d'Égypte, 90.
Per-haï (partie du grand temple), 99, 101-2.
Petrie (W. M. F.), 20.
Phénicie, 52.
Pinceaux, couleurs, 119, 166.
Plâtre peint, voir : Décoration des maisons, fresques, pavements.
Poids, 172.
Police, voir Medjais.
Police (quartiers de la), 68.
Pont, sur la route royale, 65, 113.

Porches, 16-7, 130.
Portes, 130, 134-5.
Portraits sculptés, 159 ss.
Poterie :
 indigène, 170-1.
 mycénienne, 147.
Poutres, 133.
Prêtres (habitations de), 121.
Princesses, voir Merit-aton, Meket-aton, Ankhes-en-pa-aton, Nefer-neferou-aton, Nefer-neferou-rê, Setep-en-rê.
Publications, 20 ss.
Puits, 140, 144.
Puits publics, 140 (note).
Pylônes, 99, 101, 102, 107, 120-1, 144.
Quartz, 160.
Ramessès II, roi d'Égypte, 90.
Ra-mosé, général (maison de), 68.
Ra-mosé, majordome (tombe de), 79.
Ra-nefer, maître écuyer (maison de), 69.
Rê, dieu du soleil, 37.
 relations avec l'Aton, 174.
Religion, 173 ss.
Révolution :
 en art, 154 ss.
 en politique, 42, 49 ss.
 en religion, 44, 173 ss.
Ribaddi, roi de Byblos, 53 ss.
Ricke (H.), 21.
Rituel du culte atonien, 175-6.
Route occidentale, 66.
Route orientale, 66.
Rue du grand prêtre, 65.
Salles centrales, 130, 191.
Salles de réception, 130, 143.
Salle du tribut étranger, 49, 110.
Salons, 130-1.
Sanctuaire du grand temple, 107.
Sayce (A.), 59.
Sceaux d'argile, 171-2.
Schäfer (H.), 24.
Sculpteurs (quartier de), 69.
Service des antiquités, 23.
Sésostriis III, 90.
Sessebi, en Nubie (temple de l'Aton à), 98.

- Set-amon, fille et épouse d'Aménophis III, 38.
 Setep-en-rê, princesse, 118.
 Shuppiluliuma, roi des Hittites, 52.
Sikket es Sultan (Route royale), 65.
 Silos à grains, 70, 139, 144.
 Simyra, en Syrie, 53.
 Smenkh-ka-rê :
 (liens de parenté de), 38.
 (mariage et accession au trône de), 56.
 (mort de), 57.
 Soutaou, intendant du trésor (tombe de), 80.
 Souti, porte-étendard (tombe de), 80.
 Statues, voir Sculpture.
 Stèles-limites, 45, 64, 186.
 Syrie, 42 ss., 145.
 Tadukhipa, princesse de Mitanni, épouse d'Akh-en-aton, 38.
 Tell el Amarna :
 (nom de), 18.
 (fouilles à), 20 ss.
 (description du site de), 62 ss.
 voir aussi : Akhet-aton.
 Temple de l'Aton : 96 ss.
 (particularités du), 102.
 (figurations dans les tombes, 76.
 (destruction du), 100-1.
 Temple riverain, 22.
 Thèbes, capitale, 44.
 centre du culte d'Amon, 37.
 (abandon de), 45.
 (tentative de réconciliation avec le clergé de), 56.
 (retour à), 57-8.
 Tii, épouse d'Al, 81-2.
 Tii, reine d'Égypte, épouse d'Aménophis III, 35, 37 ss.
 (visite à Akhet-aton de), 41, 48-9, 74-5, 109.
 Timme (P.), 21.
 Titulature de l'Aton, 173-4.
 (changement dans la), 40, 174.
 Toits, 96, 131, 134.
 Tombeau royal, 87 ss.
 Tombes de nobles, 72 ss.
 Tombes des basses classes, 86, 184.
 Tombes méridionales, 77 ss.
 Tombes septentrionales, 74 ss.
 Touiou, mère de la reine Tii, 35.
 Tout-ankh-aton (Tout-ankh-amon) :
 (liens de parenté de), 39.
 (mariage et accession au trône de), 57.
 (retour à Thèbes de), 57.
 (mort de), 58.
 Touthmosis I^{er}, roi d'Égypte, 31.
 Touthmosis II, roi d'Égypte, 32.
 Touthmosis III, roi d'Égypte, 32-3.
 Touthmosis IV, roi d'Égypte, père d'Aménophis III, 36.
 Toutou, « porte-parole du pays » (tombe de), 77.
 (identifié avec Doudou), 52.
 Tribut étranger, 36, 49, 56.
 Tunip, en Syrie, 53, 54.
 Université, 67.
 Vérité (conceptions d'Akh-en-aton touchant la), 154, 161, 183.
 Verre, 169-70.
 Vignes, vin, 113, 171.
 Ville centrale, 68 ss., 96 ss., 192-3.
 Ville méridionale, voir Ville principale.
 Ville principale, 65, 68, 193.
 Ville septentrionale, 71 ss., 193.
 Vin (jarres à), 171.
 Voies de communication, voir :
 Route orientale, Rue du grand prêtre, *Sikket es Sultan*, Route occidentale.
 Voûte, 140.
 Weigall (A.), 24.
 Whittemore (T.), 22.
 Wilkinson (G.), 19.
 Winckler (H.), 20.
 Woolley (C. L.), 22.
 Youia, père de la reine Tii, 35.
 Zoologiques (jardins), 70-1, 124.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

D^r A.-F. LEGENDREAncien Directeur de l'École impériale de médecine de Tcheatou
Explorateur chargé de missions

LA CIVILISATION CHINOISE MODERNE

Un volume in-8 de la *Collection d'Études, de Documents et de Témoignages pour servir à l'histoire de notre temps*, avec 4 gravures hors texte 24 fr.

ARTHUR H. SMITH

MŒURS CURIEUSES DES CHINOIS

Traduit par B. MAYRA et le Lieut.-Colonel de FONLONGUE

Un volume in-8 de la *Collection d'Études, de Documents et de Témoignages pour servir à l'histoire de notre temps*, avec 8 illustrations hors texte 25 fr.

Du même auteur

LA VIE DES PAYSANS CHINOIS

Traduit par B. MAYRA et le lieutenant colonel de FONLONGUE.
 Un volume in-8 de la *Collection d'Études, de Documents et de Témoignages pour servir à l'histoire de notre temps*.
 Avec 15 gravures 32 fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

C. J. POPP SERBOIANU

Professeur au Séminaire de Blaj (Roumanie)

LES TSIGANES

HISTOIRE - ETHNOGRAPHIE
LINGUISTIQUE - GRAMMAIRE
DICTIONNAIRE

Un volume in-8 de la *Bibliothèque scientifique*..... 40 fr.

DAVID MACDONALD

Agent Commercial britannique au Thibet
pendant quinze ans

MOEURS ET COUTUMES DES THIBETAINS

Préface du COMTE DE RONALDSHAY, ancien gouverneur du
Bengale, président de la Société Royale de Géographie.
Traduction française par M. R. BILOT, licencié ès lettres.

Un volume in- de la *Collection d'Etudes, de Documents et
de Témoignages pour servir à l'histoire de notre temps.*
Avec 14 illustrations..... 25 fr.

B. H. CHAMBERLAIN

Professeur retraité de l'Université Impériale de Tôkyô

MOEURS ET COUTUMES DU JAPON

Traduction par MARC LOGÉ, d'après la cinquième édition an-
glaise, revue et augmentée par l'auteur. Un volume in-8 de
468 pages de la *Collection d'Etudes, de Documents et de
Témoignages pour servir à l'histoire de notre temps.* 40 fr.

RAOUL ALLIER, Professeur honoraire de l'Université de Paris.

Le non-civilisé et nous. Différence irréductible ou identité foncière ? 25 fr.

CORRADO BARBAGALLO, Directeur de la *Nuova Rivista Storica*.

Le Déclin d'une civilisation ou la fin de la Grèce antique. 25 fr.

J.-W. BIENSTOCK.

Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie (1790-1894) 24 fr.

C. CLEMEN, Professeur d'histoire des religions comparées à l'Université de Bonn.

Les Religions du Monde. Leur nature, leur histoire. 50 fr.

MAURICE CROISSET, Membre de l'Institut, Administrateur honoraire du Collège de France.

La Civilisation de la Grèce antique. 25 fr.

MAURICE R. DAVIE, Professeur de Sociologie à l'Université de Yale.

La Guerre dans les sociétés primitives. 25 fr.

WILL DURANT.

Vies et doctrines des philosophes. 40 fr.

LÉON HOMO, Ancien Membre de l'Ecole française de Rome, Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

La Civilisation romaine 60 fr.

J. HUIZINGA, Professeur à l'Université de Leyde.

Le Déclin du Moyen Age 36 fr.

GEORGES LARONZE.

Histoire de la Commune de 1871 50 fr.

Le Legs d'Israël 50 fr.

ERWIN ROHDE.

Psyché. Le Culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité. 90 fr.

GUSTAVE SCHNURER, Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

L'Église et la Civilisation au Moyen Age.

Tome I 50 fr. Tome II : 50 fr.

EDWARD WESTERMARCK, Professeur de Sociologie à l'Université de Londres.

L'Origine et le développement des idées morales.

Tome I 50 fr. Tome II 60 fr.

B. V. ZENKER.

Histoire de la Philosophie chinoise. 45 fr.

TH. ZIELINSKI, Professeur à l'Université de Varsovie.

Histoire de la civilisation antique 36 fr.

J.B.S. PROLENT

Les Fouilles

de

Tell el Amarn

20 fr.

312

PAYOT

PARIS

R 3746